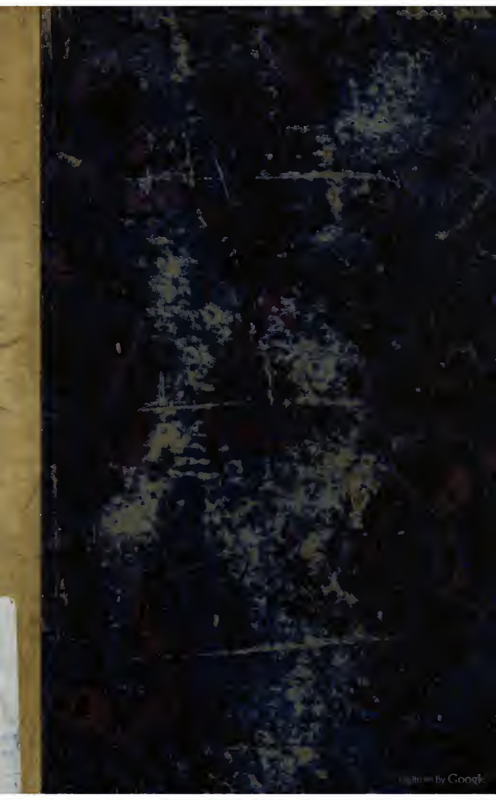


VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.

RELATION ET NAUFRAGES

D'ALVAR NUÑEZ CABEÇA DE VACA,

ADELANTADE ET GOUVERNEUR DU RIO DE LA PLATA.

VALLADOLID. — 1555.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVII.

PRÉFACE.

L'avant-propos des commentaires d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, qui forment le tome sixième de cette collection, contient tout ce que j'ai pu découvrir sur la biographie de ce conquérant. Sa relation de la Floride, quoique moins importante relativement à l'histoire, est peut-être encore d'un plus grand intérêt sous le point de vue ethnographique. Elle nous fait connaître la position exacte, les mœurs et les coutumes d'un grand nombre de peuplades qui n'existent plus aujourd'hui; renseignements d'autant plus précieux pour nous, que quelques années après, les Français tentèrent à plusieurs reprises de former un établissement

dans ce pays. La véracité du récit de Cabeça de Vaca, est confirmée par Herrera (Décad. III, liv. II, ch. 4; décad. IV, liv. IV, ch. 4-8; décad. VI, liv. I, ch. 3-8), et par tous les historiens espagnols. On voit à la fin de cette relation de la Floride, que les deux Espagnols qui accompagnaient Cabeça de Vaca revinrent dans leur patrie : le nègre Estevanico resta au Mexique, et plus tard il servit de guide à Francisco Marco de Nizza dans l'expédition entreprise pour découvrir Cibola. Ce malheureux Estevanico fut massacré par les Indiens qui le prirent pour un imposteur parce qu'il s'annonçait comme l'envoyé d'un peuple blanc, lui qui était noir (1).

Les Espagnols qui abordèrent après Cabeça de Vaca dans la Floride, trouvèrent des traces de son passage. On peut consulter à cet égard la relation manuscrite du voyage

(1) La relation de Francisco Marco de Nizza se trouve dans collection de Ramusio et dans celle d'Haehluyt.

de Francisco Vazquez de Coronado, par D. Pédro de Castañcda Nagera, qui attribue plusieurs fois aux bons traitements exercés par Cabeça de Vaca, la confiance que témoignaient les Indiens : voyez aussi l'histoire également inédite de la Nouvelle-Galice, par D. Matias de la Mota Padilla.

Alvar Nuñez Cabeça de Vaca fut certainement un homme d'une grande énergie, et son voyage à travers le continent septentrional de l'Amérique est une des entreprises les plus hasardeuses qui jamais aient été tentées. Quant à ses miracles, D. Antonio Ardoino, marquis de Sorito, a publié une longue et lourde dissertation pour en prouver l'authenticité (1). Cet écrivain, après avoir rassemblé soigneusement toutes les histoires fabuleuses que l'on trouve dans les auteurs anciens ou modernes, conclut que ces événements ayant pu arriver, ceux que raconte

(1) Cette dissertation a été insérée par Barcia dans les *Historiadores primitivos de las Indias.*

Cabeça de Vaca méritent la même croyance; pour ma part, je le lui accorde bien volontiers.

Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler en peu de mots les expéditions qui ont précédé celle dont Alvar fit partie.

Quelques auteurs ont prétendu que le continent de la Floride avait été aperçu en 1496 par Sébastien Cabot; mais ce fut Jean Ponce de Léon qui le premier y aborda. Ponce avait accompagné Christophe Colomb dans son second voyage, et il était devenu gouverneur de l'île de Boriquen ou de Porto-Rico. Ayant entendu dire aux Indiens que l'on trouvait la fontaine de Jouvence dans l'île de Bimini, l'une des Lucayes; il équippa deux navires pour aller à sa recherche.

Jean Ponce de Léon partit du port de San-German de Porto-Rico, navigua dans la direction du nord, et découvrit, le 27 mars, un continent auquel il donna le nom de *Florida :* les naturels l'appelaient Jaquara. Cette

nouvelle terre fut ainsi nommée, dit Herrera, soit à cause de l'aspect fleuri du pays, soit parce qu'on l'aperçut le dimanche des Rameaux, que les Espagnols appellent Pascua Florida (1).

Ponce essaya en vain d'aborder en plusieurs endroits : les Indiens le repoussèrent vaillamment, et lui tuèrent plusieurs soldats. N'ayant pas assez de monde pour former un établissement, il se décida à retourner à Porto-Rico, et de là en Espagne, où il obtint en 1514, de Ferdinand le Catholique le titre d'adelantade des îles de Bimini et de la Floride (2). Il quitta Séville avec trois caravelles, et se dirigea de nouveau vers Porto-Rico. Il aborda d'abord dans quelques-unes des Antilles, et notamment dans l'île de Guacana (la Guadeloupe), où les Caraïbes lui tuèrent beaucoup de monde. Cette perte l'obligea

(1) Herrera, décade 1, liv. IX, ch. 10.

(2) Gomara, *Hist. de las Indias. Medina del Campo*, 1553, f° , p. 23.

de rester quelque temps à Porto-Rico, et ce ne fut qu'en 1521 qu'il put mettre à la voile pour la Floride. Ponce de Léon avait à peine mis pied à terre, qu'il fut vigoureusement attaqué par les Indiens qui massacrèrent la plus grande partie des Espagnols : leur chef lui-même, blessé d'un coup de flèche à la cuisse, eut la plus grande peine à gagner l'île de Cuba, où il mourut bientôt après des suites de sa blessure (1).

Francisco de Hernandez de Cordova avait tenté un débarquement en 1517, entre les deux expéditions de Ponce de Léon, sans être plus heureux (2). L'entreprise de Lucas Vazquez de Ayllon faite en 1520, n'avait d'autre but que d'enlever des naturels pour les faire travailler aux mines de Saint-Domingue. Il réussit par des présents à en attirer à bord de ses navires; néanmoins il ne recueillit pas de grands avantages de cette trahison, car ces

(1) P. Martyr, décad. III, ch. 10.
(2) Herrera, décade II, liv. II, ch. 18.

Indiens aimèrent mieux se laisser mourir de faim que de travailler pour leurs tyrans (1).

Jean de Verrazano, pilote italien, au service de François Ier, visita en 1524 la côte de la Floride, et lui donna le nom de Nouvelle-France (2). Un pilote de Cuba, nommé Mirvelo, probablement le même dont parle Cabeça de Vaca, y fut jeté par une tempête quelques années après. La description que cet homme fit du pays encouragea Lucas Vazquez de Ayllon à entreprendre en 1525 une nouvelle expédition qui ne fut pas plus heureuses que les précédentes : il perdit presque tout son monde, et ne s'échappa qu'avec bien de la peine (3).

Pamphile de Narvaez, qui avait autrefois commandé l'armée envoyée par Valazquez pour enlever à Fernand Cortez le gouver-

(1) Garcillasso, de la Vega. *Hist. dela Florida*, liv. 1, ch. 3.

(2) La relation de Jean de Verrazano, datée de Dieppe, le 8 juillet 1524, a été insérée par Hackluyt dans le troisième volume de sa collection; voyez aussi Ramusio, t. III.

(3) Garcillasso, liv. 1, ch. III ; Herrera, décad. III, liv. VIII, chap. 8.

nement du Mexique, sollicitait depuis longtemps à la cour d'Espagne un dédommagement des pertes qu'il avait éprouvées dans cette occasion, lorsqu'en 1526 il obtint le gouvernement de toutes les terres qu'il pourrait découvrir depuis l'île des Palmes, jusqu'aux confins de la Floride. Il partit pour cette expédition sans se laisser décourager par le mauvais succès de ses devanciers : on verra, par la relation de Cabeça de Vaca, le mauvais succès de cette tentative.

RELATION ET NAUFRAGES

D'ALVAR NUNEZ CABEÇA DE VACA.

VALLADOLID,

DE L'IMPRIMERIE DE FRANCISCO FERNANDEZ DE CORDOUE.

1555.

AVANT-PROPOS.

A sa majesté sacrée, impériale et catholique.

—

De tous les princes connus qui ont gouverné le monde, je crois que l'on n'en pourrait trouver aucun que les hommes se soient efforcés de servir avec une volonté aussi sincère, avec autant de soin et d'ardeur que nous voyons aujourd'hui servir votre ma-

jesté. Il est manifeste que ce n'est pas sans raison et sans un puissant motif, les hommes n'étant pas assez aveugles pour agir ainsi légèrement, d'autant plus que nous voyons que non-seulement les Espagnols, dont c'est le devoir à cause de la foi jurée et de leur qualité de sujets, travaillent à augmenter votre puissance, mais encore les étrangers.

Tout le monde, il est vrai, s'accorde à servir avec zèle votre majesté; cependant outre les avantages particuliers que chacun peut en retirer, il existe dans les services rendus une très-grande différence qui ne provient pas de la faute des serviteurs, mais uniquement du hasard et de la seule volonté de la Providence; d'où il résulte qu'il arrive aux uns de rendre des services plus signalés encore qu'ils ne l'auraient cru, tandis qu'il en est tout différemment pour d'autres, et qu'il ne reste à ceux-ci, pour témoignage de leurs intentions, que

le soin qu'ils ont pris pour réussir, et même ce soin est tellement ignoré qu'ils sont obligés de le faire remarquer. Quant à moi je puis dire que dans le voyage que j'ai fait par ordre de votre majesté, je pensais sincèrement, après avoir quitté la terre ferme, que mes travaux et mes services seraient aussi évidents, et d'une aussi grande importance que ceux de mes prédécesseurs, et qu'il ne me serait pas nécessaire de parler pour prendre place à côté de ceux qui ont rempli avec la plus grande équité et le zèle le plus ardent, les charges dont votre majesté les avait honorés. Mais comme ni ma prudence ni mes soins n'ont pu faire que nous ayons conquis le pays où nous allions dans l'intérêt de votre majesté, et comme, pour nos péchés, Dieu a permis que de toutes les flottes qui sont allées dans ces mers, aucune n'ait souffert d'aussi grands dangers, et n'ait eu une fin aussi désas-

treuse et aussi misérable que la nôtre ; il ne me reste pour tirer parti de cette expédition, que d'offrir à votre majesté la relation de ce que j'ai pu voir et apprendre pendant dix années passées dans les contrées les plus extraordinaires, et que j'ai parcourues étant dénué de tout.

Je parlerai aussi de la situation de ces provinces, de leur éloignement, des vivres que l'on y trouve, des animaux qui y vivent, de la diversité des mœurs d'une multitude de nations les plus barbares chez lesquelles j'ai vécu. Je traiterai de toutes les autres particularités que j'ai pu observer et étudier, et qui, sous certains rapports, peuvent satisfaire votre majesté. Bien que l'espérance de sortir d'entre ces nations ait toujours été très-faible chez moi, mon attention et mes soins n'ont cessé d'être extrêmes pour conserver le souvenir de tous les faits, afin de donner des preuves de mon bon vouloir pour le

service de votre majesté, dans le cas où notre Seigneur voulût à la fin me ramener où je suis aujourd'hui. Le récit de mes observations me paraît devoir être très-utile aux personnes qui, d'après les ordres de votre majesté, iront conquérir ces provinces, les attirer à la connaissance de la religion du vrai Dieu et les soumettre à votre empire. J'ai écrit cette relation avec tant de sincérité que bien que l'on y trouve des faits tout nouveaux et très-difficiles à croire pour de certaines gens, on peut cependant y ajouter foi sans balancer, et être persuadé que loin d'exagérer, je dis plutôt moins que trop : il me suffira d'ailleurs pour être cru, d'avoir présenté comme vrai cet ouvrage à votre majesté. Je la prie donc de le recevoir à titre d'hommage, puisque c'est le seul qu'ait pu rapporter avec lui un homme qui est retourné dans le plus complet dénûment.

CHAPITRE PREMIER.

—

Départ de la flotte. — Quels sont les officiers et les soldats embarqués.

Le 17 du mois de juin de l'année 1527, le gouverneur, Pamphilo de Narvaez, chargé de pouvoirs donnés par votre majesté, partit de Sant-Lucar de Barrameda, pour conquérir et gouverner les provinces qui s'étendent depuis la rivière des Palmes jusqu'au cap de

la Floride, et qui sont en terreferme. La flotte se composait de cinq vaisseaux montés par environ six cents hommes. Les officiers qui les commandaient, car il est nécessaire d'en faire mention, étaient les suivants : Cabeça de Vaca, trésorier et alguazil major, Alonzo Enrriquez, contador, Alonso de Solis, facteur de votre majesté : le contrôleur était un religieux de l'ordre de Saint-François, il remplissait les fonctions de commissaire, on le nommait frère Juan Suarez; il était accompagné de quatre autres religieux du même ordre.

Arrivés à l'île de Saint-Domingue, nous y restâmes près de quarante-cinq jours pour nous approvisionner de choses nécessaires, entre autres de chevaux. Plus de cent quarante hommes abandonnèrent la flotte dans cette île, et voulurent y rester, s'étant laissé séduire par les avantages et les promesses que leur firent les habitants. Nous appareillâmes et nous gagnâmes Sant-Iago, qui est un port de l'île de Cuba. Pendant quelques jours que

nous y restâmes, le gouverneur remplaça les gens qui l'avaient quitté : il se pourvut d'armes et de chevaux. Un gentilhomme de ce port, nommé Vasco Porcallo (1), bourgeois de la

(1) Porcallo prit part dans la suite à l'expédition de Ferdinand de Soto. Voici ce qu'en dit Garcilasso :

« Porcallo était un gentilhomme de bonne famille riche et très-brave. Il avait longtemps porté les armes et souffert de grandes fatigues en Europe et en Amérique; si bien, qu'étant vieux et las de faire la guerre, il se retira à la Trinité, ville de l'île de Cuba ; mais sur la nouvelle de l'arrivée de Soto à Sant-Iago de Cuba, il alla le voir, s'arrêta quelques jours dans cette ville, et comme il y vit de belles troupes et de magnifiques préparatifs pour la Floride, il fut tenté malgré son grand âge de reprendre les armes. Il offrit donc sa personne et toutes ses richesses au général qui le reçut avec joie et loua sa résolution ; de sorte que pour reconnaître avec honneur l'offre que ce capitaine lui avait faite, Narvaez le fit son lieutenant général à la place de Nuño de Tobar, qui sans son aveu, s'était marié à la fille du seigneur de Gomère (Garcilasso Conquista de la Florida, cap. XI). » Le gentilhomme d'Elvaz, qui a écrit l'Histoire de la conquête de la Floride, que M. Citry de la Guette a traduite en français (Paris, 1683, 12°) raconte une anecdote assez curieuse sur un intendant de Porcallo.

Les Indiens de Cuba étaient tellement maltraités par les Espagnols, qu'ils préféraient la mort à cette tyrannie, et allaient par bande se pendre dans les bois. Cet intendant, apprenant que les esclaves de son maître avaient pris la même résolution, alla les trouver dans leur retraite, il s'approcha d'eux une corde à la main, et leur dit : Vous êtes décidés à mourir pour aller au pays de vos pères ; eh bien ! le seigneur

Trinité, ville de la même île, offrit au gouverneur des vivres qu'il avait à la Trinité qui est à cent lieues de Sant-Iago. Pamphilo de Narvaez partit pour s'y rendre avec toute sa flotte. Étant arrivé à un port nommé le cap de Santa-Cruz, situé à moitié chemin, il jugea à propos de s'y arrêter et d'envoyer un bâtiment chercher les vivres. Il chargea de cette expédition un capitaine nommé Pantoja : je devais l'accompagner pour plus de sûreté. Le gouverneur resta avec quatre navires, car il en avait acheté un à Saint-Domingue. Nos deux vaisseaux étant entrés au port de la Trinité, le capitaine Pantoja et Vasco Porcallo se rendirent à la ville qui est à une lieue de là, dans l'intention de recevoir les vivres. Je restai à bord avec les pilotes qui me dirent d'appareiller le plus tôt qu'il me serait

Porcallo a résolu d'y établir aussi une plantation, et m'a chargé de vous accompagner; là je vous surveillerai et vous travaillerez deux fois plus qu'ici. Les Indiens, persuadés qu'il disait vrai, revinrent à l'habitation, et ne pensèrent plus à se pendre.

possible, parce que le port était très-mauvais, et beaucoup de bâtiments s'y perdaient. Comme ce qui nous y arriva est très-remarquable, je pense qu'il n'est pas hors de propos de le raconter ici, d'autant plus que cela se rapporte au récit de notre voyage. Le lendemain de bonne heure le temps devint menaçant, il commença à pleuvoir, et la mer grossit tellement que, malgré la permission que j'avais donnée aux troupes de se rendre à terre, voyant le mauvais temps, et que la ville était à une lieue de là, un grand nombre revinrent à bord pour ne pas rester exposés à la pluie et au froid. Sur ces entrefaites un canot arriva de la ville et m'apporta une lettre d'un bourgeois, qui me priait de m'y rendre en disant qu'il me donnerait les vivres dont on aurait besoin; je m'excusai, ne pouvant quitter les vaisseaux. A midi le canot revint avec une autre lettre dans laquelle on me priait encore avec beaucoup d'instance d'aller à la Trinité; on avait même amené un

cheval pour moi. Je répondis comme la première fois que je ne quitterais pas les vaisseaux; mais les pilotes et l'équipage me prièrent vivement de me rendre à la ville, et de faire tous mes efforts pour hâter le départ des vivres, et pour quitter au plus tôt ces parages. Ils craignaient qu'en faisant un plus long séjour les bâtiments ne se perdissent. Ce motif me détermina à partir; mais auparavant j'ordonnai aux pilotes, si le vent du sud qui occasionne dans cet endroit le naufrage des bâtiments s'élevait, et si l'on se voyait en danger, de faire échouer les navires dans un endroit où l'on pourrait sauver les équipages et les chevaux. Ces dispositions ayant été prises, je voulus emmener quelques amis avec moi; ils s'y refurèsent parce qu'il pleuvait trop, qu'il faisait trop froid, et que la ville était trop éloignée. Ils me dirent que le lendemain dimanche, ils iraient y entendre la messe s'il plaisait à Dieu.

Une heure après que je fus débarqué, la

mer commença à s'agiter extraordinairement; le vent du nord était si violent, que les embarcations n'osèrent gagner la terre, et il fut tout à fait impossible aux marins de s'échouer à cause du vent contraire; de sorte qu'ils passèrent toute la journée et le dimanche jusqu'à la nuit dans les plus grands dangers, tourmentés par les vents et une forte pluie (1). Le dimanche, la pluie et la tempête devinrent si violentes, que l'on ressentait la tourmente aussi bien dans la ville qu'en pleine mer; toutes les maisons et les églises furent renversées, et nous étions obligés de nous tenir sept ou huit hommes ensemble pour ne pas être emportés par le vent. Nous n'avions pas moins de frayeur sous les arbres que dans les maisons, pensant qu'ils pouvaient nous écraser en tombant. Pendant cet ouragan, nous rôdâmes toute la nuit sans trouver

(1) Herrera, décade IV. liv. II, chap. IV, fait aussi mention du violent ouragan qui eut lieu à cette époque.

d'endroit où nous puisions être une demi-heure en sûreté. Toute la nuit, surtout depuis minuit, nous entendîmes un tumulte et un grand bruit de voix, de grelots, de flûtes, de tambourins et d'autres instruments, qui durèrent jusqu'au matin, lorsque la tempête cessa. Jamais dans ces parages on n'avait vu une chose si épouvantable. J'en ai fait dresser un procès-verbal, que j'ai envoyé comme preuves à votre majesté. Le lundi matin étant descendus au port, nous ne trouvâmes plus les vaisseaux; nous en aperçûmes les bouées qui flottaient sur l'eau, ce qui nous fit voir qu'ils s'étaient perdus. Nous suivîmes la côte pour chercher quelques vestiges du naufrage; mais n'ayant rien aperçu nous gagnâmes les bois. Nous y vîmes à un quart de lieue de la mer la chaloupe d'un navire qui était sur des arbres. A dix lieues de là, sur la côte, on trouva les cadavres de deux personnes de mon bâtiment et des couvercles de caisses; ces gens étaient si défigurés par les

meurtrissures des rochers, que l'on ne pouvait plus les reconnaître; on recueillit aussi une couverture et un manteau déchirés en morceaux; voilà tout ce qu'on put découvrir. Soixante-dix personnes et vingt chevaux périrent dans ces deux bâtiments, ceux qui avaient été à terre le jour de notre arrivée, c'est-à-dire une trentaine d'hommes furent les seuls qui survécurent. Nous restâmes plusieurs jours dans cet état, souffrant des maux extrêmes et la famine; car la ville avait été détruite et les troupeaux s'étaient égarés; la contrée était dans un état pénible à voir, tous les arbres étaient renversés, les forêts dévastées, sans feuilles ni verdure. Nous restâmes ainsi jusqu'au 5 du mois de novembre, époque où le gouverneur arriva avec ses quatre navires, qui avaient aussi essuyé une grande tempête; mais ils y avaient échappé en se réfugiant à propos dans un endroit sûre. Les gens embarqués, et ceux qu'il trouva à la Trinité, étaient si épouvantés des derniers oura-

gans, qu'ils n'osaient se rembarquer pendant l'hiver; ils prièrent le gouverneur de passer la saison dans ce port. Voyant leur désir et celui des citoyens de la ville, il y consentit. Il me donna la garde des vaisseaux et de la troupe pour que j'allasse hiverner à Xagua, qui est à douze lieues de là. J'y restai jusqu'au 20 février.

CHAPITRE II.

—

Le gouverneur se rend à Xagua et emmène un pilote avec lui.

A CETTE époque le gouverneur arriva avec un brigantin acheté à la Trinité ; il amenait avec lui un certain Mirvelo, qu'il avait engagé parce que cet homme prétendait connaître la

rivière des Palmes, où il avait été. C'était un excellent pilote pour toute la côte du nord. Pamphilo de Narvaez avait fait l'acquisition à la Havanne d'un autre bâtiment commandé par le capitaine Alvaro de la Cerda; il portait quarante hommes et douze chevaux. Deux jours après son arrivée, le gouverneur se rembarqua; il emmena quatre cents hommes et quatre-vingts chevaux, quatre vaisseaux et un brigantin. Le pilote que nous venions d'engager, conduisit les navires sur des bas-fonds que l'on appelle de *Canarreo*, de sorte que le lendemain nous touchâmes. Cet accident se renouvela pendant quinze jours; au bout de ce terme, une tourmente du sud poussa tant d'eau sur les bas-fonds que nous pûmes en sortir, mais non pas sans de grands dangers. Étant partis de là nous arrivâmes à *Guaniguanico*. Une autre tempête nous assaillit, et nous fûmes sur le point de périr; enfin une troisième nous tourmenta durant trois jours; puis nous doublâmes le cap de

Saint-Antoine, et nous naviguâmes par un temps contraire jusqu'à douze lieues de la Havanne. Nous allions y entrer lorsque nous fûmes saisis par un vent du sud qui nous éloigna de terre. Nous nous dirigeâmes en travers sur la côte de la Floride, que nous atteignîmes le mardi 11 avril. Nous la suivîmes, et le jeudi-saint, nous jetâmes l'ancre à l'entrée d'une baie au fond de laquelle nous vîmes des maisons et des villages indiens.

CHAPITRE III.

—

Nous arrivons à la Floride.

Le même jour, le contador Alonzo Enriquez débarqua dans une île située dans la même baie. Il appela les Indiens : ceux-ci restèrent avec lui assez longtemps, lui donnèrent en échange du poisson et quelques pièces de viande de cerfs. Le lendemain, c'était le ven-

dredi-saint, le gouverneur débarqua avec le plus de monde qu'il put faire entrer dans les chaloupes. Quand nous arrivâmes aux *buhios* ou cases d'Indiens que nous avions aperçus, nous les trouvâmes abandonnés, car les habitants s'étaient enfuis la nuit même dans leurs canots. Un de ces buhios était si grand, qu'il pouvait contenir plus de trois cents personnes : les autres étaient moins vastes ; nous y trouvâmes une clochette en or parmi des filets. Le lendemain, le gouverneur planta l'étendard royal, puis il prit possession du pays au nom de votre majesté : il donna connaissance de ses lettres de nomination, et on le reconnut pour gouverneur du roi en vertu de ces ordres. Nous-mêmes nous fîmes lire les nôtres en sa présence, et il les reconnut suivant leur teneur. Après quoi il donna l'ordre de débarquer et de faire mettre à terre les quarante-deux chevaux qui nous étaient restés : la longue traversée et les gros temps avaient fait périr les autres. Ces che-

vaux étaient si malades et si faibles qu'ils ne pouvaient nous être d'une grande utilité pour le présent. Le lendemain les Indiens du village vinrent nous trouver : ils nous parlèrent ; mais, comme nous n'avions pas d'interprètes, on ne les comprit pas. Ils nous firent des signes et des menaces, et nous crûmes qu'ils nous disaient de sortir du pays ; cependant ils nous quittèrent sans commettre aucun acte de violence.

CHAPITRE IV.

—

Nous pénétrons dans l'intérieur.

Le jour suivant le gouverneur se décida à pénétrer dans l'intérieur du pays pour le reconnaître ; je l'accompagnai avec le commissaire, le contrôleur et quarante hommes, dont six cavaliers qui ne pouvaient nous être d'une grande utilité. Nous marchâmes dans la direc-

tion du nord jusqu'à l'heure de vêpres. Nous arrivâmes à une très-grande baie, qui nous parut pénétrer fort avant dans les terres; nous y passâmes la nuit, et le lendemain nous retournâmes où étaient nos troupes et nos vaisseaux. Le gouverneur ordonna au commandant du brigantin de côtoyer la Floride et de gagner le port que le pilote Mirvelo avait dit connaître; mais déjà cet homme avait manqué ce port, et il ignorait où nous étions, et dans quelle direction il fallait le chercher. Le commandant du brigantin avait ordre, dans le cas où on ne le trouverait pas, de passer à la Havanne et de ramener un vaisseau qui appartenait à Alvaro de la Cerda, de charger des vivres et de venir nous rejoindre. Après le départ du brigantin, nous pénétrâmes de nouveau dans l'intérieur. Nous étions les mêmes personnes que la première fois, il y avait cependant quelques soldats de plus. Nous côtoyâmes la baie que nous avions découverte. Après avoir fait quatre lieues, nous

primes quatre Indiens, nous leur montrâmes du maïs et des patates pour voir s'ils connaissaient ces aliments; car jusqu'alors nous n'en avions pas encore vu dans le pays. Ils nous menèrent à leur village, qui était au fond de la baie et peu éloigné de là. Ils nous firent voir un peu de maïs qui n'était pas encore mûr. Nous trouvâmes un grand nombre de caisses, dont font usage les marchands espagnols; dans chacune était un cadavre recouvert de cuirs de cerfs teints. Le commissaire, croyant reconnaître que c'étaient des objets d'idolâtrie, fit brûler les caisses et les cadavres. Nous trouvâmes des morceaux de toiles peintes, et des panaches qui semblaient provenir de la Nouvelle-Espagne. On vit aussi quelques traces d'or. Nous étant informés près des Indiens où ils avaient eu ces objets, ils nous apprirent par signes qu'il y avait fort loin de là une province nommée *Apalache*; et leurs gestes indiquaient qu'on y trouvait une grande quantité du métal que nous estimions tant. Ayant

pris ces Indiens pour guides, nous nous remîmes en route, et à dix ou douze lieues de là nous parvînmes à un village composé de quinze maisons près desquelles étaient de vastes champs de maïs bons à être récoltés. Il y en avait déjà de sec. Après deux jours de halte nous retournâmes où étaient les vaisseaux, le contador et la troupe : nous lui racontâmes, ainsi qu'aux pilotes, ce que nous avions vu et ce que les Indiens nous avaient appris. Le lendemain qui était le 1er de mai, le gouverneur prit en particulier le commissaire, le contador, le contrôleur, moi, un marin nommé Bartholomé Fernandez, et l'écrivain Hieronymo de Alaniz. Quand nous fûmes réunis, il nous dit qu'il se proposait de pénétrer plus avant dans le pays, et que les vaisseaux suivraient la côte jusqu'à ce qu'on eût trouvé le port : que les pilotes disaient qu'en se dirigeant du côté de la rivière des Palmes il était plus probable qu'on le rencontrerait. En conséquence il nous pria de lui donner nos avis. Je

répondis que je pensais qu'il ne fallait en aucune façon quitter les bâtiments avant de les avoir mis dans un port sûr et habité. Je lui dis de faire attention que les pilotes ne marchaient pas avec certitude, qu'ils ne s'accordaient pas dans leurs avis, qu'ils ignoraient où ils se trouvaient, qu'en outre les chevaux étaient dans un état à ne pas nous être utiles en cas de besoin ; que nous n'avions pas d'interprètes, qu'il était donc impossible de communiquer avec les Indiens, et de recueillir des informations sur le pays : que nous allions pénétrer dans une contrée tout à fait inconnue, dont on ignorait les productions, la population, que nous ne savions pas même où nous étions, et surtout que nous n'avions pas de vivres pour pénétrer dans ce pays inconnu. On avait examiné ce qui restait dans les navires, et l'on ne pouvait donner à chaque homme pour le voyage de l'intérieur, qu'une livre de biscuit et une livre de lard. Mon avis était donc que l'on devait s'embar-

quer, chercher un port et un meilleur pays, afin de pouvoir coloniser; car celui que nous avions découvert jusqu'à présent était le le plus désert et le plus misérable que l'on eût vu jusqu'alors dans ces parages. Le commissaire fut d'un avis tout à fait opposé: il dit qu'il ne fallait pas s'embarquer, mais longer la côte pour chercher le port, puisque les pilotes prétendaient qu'il n'était pas à plus de dix ou quinze lieues de Panuco : qu'il était impossible de ne pas le trouver dans cette direction, puisqu'il s'avançait douze lieues dans l'intérieur des terres. « Le premier arrivé, ajoutèrent-ils, attendra les autres. S'embarquer c'est tenter Dieu, puisque depuis notre départ d'Espagne nous avons essuyé tant de tempêtes, perdu tant de bâtiments et de monde. Ces motifs doivent engager à côtoyer par terre pour trouver le port; les troupes suivront la même route que les navires jusqu'à ce que l'on soit arrivé. » Tous ceux qui étaient présents furent de cet avis, excepté

l'écrivain dont j'ai parlé, qui prétendait qu'avant de quitter les vaisseaux il fallait les laisser dans un port connu, sûr et peuplé, qu'après cela le gouverneur pourrait pénétrer dans l'intérieur et faire ce qui lui plairait. Cependant celui-ci suivit son propre avis appuyé par celui des autres. Voyant sa détermination, je le requis, au nom de votre majesté, de ne pas quitter les bâtiments avant de les avoir mis dans un port sûr, et je pris à témoin l'écrivain qui était présent. Pamphilo de Narvaez me répondit que, puisqu'il se conformait à l'avis de la majorité des officiers, je n'avais pas pouvoir de lui faire cette requête. Il signifia à l'écrivain d'être témoin qu'il n'y avait pas de vivres dans cette contrée pour qu'on pût la coloniser; qu'il allait quitter l'ancrage, et chercher un port plus sûr et un meilleur pays; ne pouvant pas bâtir une ville dans cet endroit. Il ordonna aussitôt à la troupe qui devait le suivre de se pourvoir de vivres pour la route. Quand cela fut fait il me dit, devant

les gens qui étaient présents, que puisque je m'opposais au voyage d'intérieur, et que je semblais le craindre, il me laissait le soin des vaisseaux et des troupes qui restaient embarquées, et l'ordre de coloniser si j'arrivais avant lui. Je refusai cette commission. Le soir même, après son départ, il me dit qu'il voyait qu'il ne pouvait confier cette entreprise qu'à moi seul, et il me pria de m'en charger. Voyant que malgré ces instances je m'en défendais toujours, il me demanda pourquoi je refusais d'y consentir; je lui répondis : « Je me récuse parce que je suis certain que vous ne reverrez plus la flotte, et que la flotte n'entendra plus parler de vous, et je le pense ainsi, vous voyant pénétrer dans l'intérieur sans les objets nécessaires. J'aime mieux m'exposer au danger que vous allez courir, vous et les autres, que de me charger de la surveillance de notre flotte, et fournir l'occasion de faire dire que, m'étant opposé au voyage par terre, je restais par pusillanimité. Mon courage pourrait

être mis en question ; en conséquence, je préfère exposer ma vie, et ne pas laisser mon honneur ainsi compromis. » Persuadé qu'il ne réussirait pas près de moi, il pria plusieurs autres personnes de m'en parler et d'obtenir ce qu'il désirait ; je leur répondis comme à lui-même, ce qui fut cause qu'il choisit pour son lieutenant un alcalde, nommé Caravallo, qui resta avec les bâtiments.

CHAPITRE V.

Le gouverneur quitte sa flotte.

Samedi, 1er de mai, le jour même que ces faits avaient eu lieu, Pamphilo de Narvaez fit délivrer à chaque personne qui devait aller avec lui deux livres de biscuit et une demi-livre de lard, et nous partîmes pour le voyage par terre. Nous étions trois cents

hommes, au nombre desquels était le commissaire, frère Juan Savarez, un autre religieux nommé Juan de Palos, trois prêtres, les officiers, et quarante cavaliers.

Nous marchâmes quinze jours sans autre nourriture que les vivres que nous avions emportés et quelques palmistes semblables à ceux d'Andalousie. Pendant tout ce temps, nous n'aperçûmes ni Indien, ni maison, ni village. Enfin nous arrivâmes à une rivière que nous passâmes avec beaucoup de peine à la nage ou sur des radeaux ; nous y employâmes une journée, car le courant était très-fort. Quand nous fûmes sur l'autre bord, douze cents Indiens environ vinrent à notre rencontre; le gouverneur s'avança vers eux, et, après leur avoir parlé par signes, ils nous firent entendre de les suivre. Cinq ou six nous conduisirent à leurs maisons, éloignées d'une demi-lieue de là. Nous trouvâmes dans le voisinage une grande quantité de maïs prêt à être récolté; nous

rendîmes au Seigneur des grâces infinies de nous avoir secourus dans un si grand besoin. Nous n'étions pas encore faits à la misère; outre la fatigue de la marche, la faim nous avait extrêmement affaiblis. Après trois jours de repos, le contador, le contrôleur, le commissaire et moi nous nous réunîmes pour prier le gouverneur d'envoyer à la mer chercher un port : les Indiens disaient qu'elle n'était pas très-éloignée. Il nous répondit de ne point lui parler de cela, qu'elle était à une trop grande distance, et, comme j'insistais plus que les autres, il me dit d'y aller moi-même à pied avec quarante hommes et de chercher un port. Je partis le lendemain avec le capitaine Alonzo Castillo et quarante soldats de sa compagnie. Nous marchâmes jusqu'à midi; nous parvînmes à des dunes situées sur les bords de la mer qui nous parut pénétrer très-avant dans les terres. Nous fîmes une demi-lieue sur des bas-fonds, en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, obligés de

poser les pieds sur de grosses huîtres qui nous faisaient de larges coupures très-douloureuses. Enfin, nous atteignîmes la rivière que nous avions déjà traversée, et qui se jetait dans la baie. Ne pouvant la passer à cause de la mer qui était très-houleuse, et du mauvais matériel que nous avions pour effectuer cette opération, nous retournâmes au camp, et nous coutâmes au gouverneur le résultat de notre voyage. Nous lui dîmes qu'il était nécessaire de repasser la rivière au même endroit que la première fois, afin d'aller explorer soigneusement la baie que nous avions découverte, et voir s'il n'y avait pas un port. Le jour suivant Pamphilo de Narvaez donna l'ordre à un capitaine, nommé Valençuela, de traverser la rivière à la tête de soixante hommes et de six cavaliers, de la descendre jusqu'à la mer et de voir s'il découvrirait un port. Cet officier revint deux jours après; il dit qu'il avait exploré toute la baie, que dans toute son étendue il n'y avait de l'eau que jusqu'aux

genoux et point de port. Il avait vu cinq ou six canots d'Indiens couverts d'ornements en plumes traverser d'une rive à l'autre. Quand nous eûmes connaissance du résultat de son expédition, nous nous remîmes en marche pour la province que les Indiens nomment Apalache; nous emmenions pour guides ceux que nous avions pris. Nous marchâmes ainsi jusqu'au 17 juin sans rencontrer aucun Indien qui osât nous attendre. Ce jour-là un chef s'avança vers nous, couvert d'une peau de cerf peinte et porté par un naturel; il était accompagné de beaucoup de monde, et l'on jouait devant lui de la flûte de roseau. Etant arrivé près du gouverneur, il resta une heure avec lui. Nous lui fîmes comprendre par signes que nous allions à Apalache. A en juger par ses gestes, il était ennemi de cette nation, et il nous proposait de nous aider dans notre expédition. Nous lui donnâmes des chapelets, des grelots et d'autres objets d'échange. Il fit présent au gouverneur de la peau de cerf qu'il

avait sur les épaules, puis il s'en alla. Nous suivîmes la même route qu'il avait prise. Le soir nous arrivâmes à une rivière très-profonde, très-large et très-rapide. N'osant pas la passer sur des radeaux, nous construisîmes un canot; une journée fut employée à gagner l'autre bord. Si les Indiens avaient voulu s'y opposer, il leur eût été bien facile de défendre ce passage; mais au contraire ils nous aidèrent et pourtant nous eûmes bien du mal. Un cavalier, nommé Juan Velasquez, natif de Cuellar, n'ayant pas la patience d'attendre, entra dans la rivière, et fut renversé de cheval par la force du courant; c'est en vain qu'il saisit les guides de sa monture, tous deux furent noyés. Les Indiens du chef que nous avions vu et qui se nommait *Dulchanchellin*, retrouvèrent le cheval, et nous dirent où nous pourrions voir Juan Velasquez, si nous descendions la rivière. Nous y allâmes; sa mort nous fit bien de la peine, car c'était le premier que nous perdions. Cette nuit-là le cheval servit de sou-

per à bien du monde. Le lendemain nous arrivâmes chez le chef indien ,qui nous envoya du maïs. Le soir un chrétien, ayant été chercher de l'eau, fut blessé à coups de flèches par les Indiens. Nous partîmes le jour suivant sans apercevoir aucun naturel : tous s'étaient enfuis ; mais le lendemain nous en vîmes qui revenaient de la guerre. Nous les appelâmes, ils ne voulurent pas s'approcher, s'arrêtèrent à l'écart, puis ils nous suivirent. Le gouverneur laissa en embuscade sur la route un piquet de cavaliers qui coururent sur ces Indiens et en prirent trois ou quatre au passage : nous les retînmes pour nous servir de guides. Ils nous conduisirent dans un pays où la marche était très-difficile, mais qui présentait un coup d'œil magnifique. Il est couvert de forêts immenses dont les arbres sont d'une hauteur extraordinaire; il y en avait une si grande quantité de renversés, que les chemins en étaient embarrassés, et nous ne pouvions passer sans faire de longs détours très-fati-

gants; un grand nombre de ceux qui n'étaient pas déracinés étaient fendus dans toute leur longueur, et les morceaux pendaient jusqu'à terre, ce qui prouve que le pays est exposé à de grands ouragans. Nous continuâmes cette marche fatigante jusqu'au lendemain de la Saint-Jean. Ce jour-là nous arrivâmes près d'Apalache sans avoir été aperçus par les Indiens. Nous rendîmes grâces à Dieu de nous en voir si proche, croyant que les naturels nous avaient dit la vérité, et que là seraient terminés les maux cruels que nous avions éprouvés, tant à cause de la longueur de la route que de la famine que nous avions endurée; car, si quelquefois nous trouvions du maïs, le plus souvent nous faisions quatre et cinq lieues sans en apercevoir. Outre la faim et la fatigue, beaucoup des nôtres avaient les épaules couvertes de plaies qu'ils s'étaient faites en portant leurs armes, sans compter les autres accidents. Mais en nous voyant ar-

river à l'endroit désiré, et où l'on disait que nous trouverions tant d'or et de vivres, une grande partie de nos fatigues et de nos maux disparut.



CHAPITRE VI.

—

Nous arrivons à Apalache.

Quand nous fûmes en vue d'Apalache, le gouverneur m'ordonna de prendre neuf cavaliers, cinquante fantassins, et de pénétrer dans le village : le contrôleur devait m'accompagner. En y entrant, nous ne trouvâmes que des femmes et des enfants; mais peu de temps après, tandis que nous le parcourions, les hommes arrivèrent, commencèrent

le combat en lançant des flèches, tuèrent le cheval du contrôleur, puis ils prirent la fuite et nous laissèrent. Nous trouvàmes une grande quantité de maïs prêt à être cueilli et beaucoup de sec en réserve, un grand nombre de peaux de cerfs, quelques petites couvertures de fil très-mauvaises, et qui servent de vêtements aux femmes. Ils avaient un grand nombre d'ustensiles pour moudre le maïs. Ce village contenait quarante petites maisons basses, construites dans des lieux à l'abri des ouragans auxquels le pays est exposé. Elles sont en paille, et environnées d'une forêt de grands arbres très-serrés et de lacs nombreux où il y a tant d'arbres énormes, déracinés, qu'ils en sont encombrés, et l'on ne peut y voyager sans beaucoup de difficulté, et sans courir un extrême danger.

CHAPITRE VII.

De la nature du pays.

Le sol de cette contrée, depuis l'endroit où nous avions débarqué jusqu'au village d'Apalache, est composé de sable et d'une terre forte : il est couvert de grands arbres et de vastes forêts où l'on trouve des noyers, des

lauriers, un arbre nommé lentisque, des cèdres, des sapins, des yeuses, des pins, des palmistes, semblables à ceux d'Espagne, et des chênes. Le pays est coupé par beaucoup de lacs grands et petits, dont quelques-uns sont très-difficiles à passer, tant à cause de leur profondeur que des arbres renversés qui les encombrent. Le fond de ces lacs est de sable. Ils sont plus grands aux environs d'Apalache qu'au delà. On trouve dans cette province de vastes champs de maïs; les maisons sont disséminées dans la campagne comme celles de los Gelves. Les animaux que nous y vîmes sont des cerfs de trois espèces, des lapins, des lièvres, des ours, des lions, et d'autres animaux sauvages, parmi lesquels nous en remarquâmes un (la sarigue), qui porte ses petits dans une poche qu'il a sous le ventre; si par hasard quelqu'un arrive lorsqu'ils sont dehors à chercher leur nourriture, la mère commence toujours par recueillir ses petits dans sa poche. La terre

est froide, elle contient d'excellents pâturages pour les troupeaux; il y a des oiseaux d'espèces très-variées, beaucoup d'oies, de canards, de dindons de différentes espèces, de *dorales* (espèce de gobeurs de mouches), des hérons grands et petits, des perdrix, des faucons en grande quantité, des faucons nobles, des éperviers, des émérillons et beaucoup d'autres. Deux heures après notre arrivée à Apalache, les Indiens qui s'étaient enfuis, revinrent paisiblement nous redemander leurs femmes et leurs enfants. Nous les leur rendîmes; mais legouverneur retint un cacique qui avait été cause de la révolte. Le lendemain sans plus tarder ils recommencèrent les hostilités : ils nous assaillirent tellement à l'improviste et avec tant de vivacité qu'ils parvinrent à incendier les maisons où nous étions logés. Quand nous sortîmes ils prirent la fuite et se réfugièrent près des lacs du voisinage. Ces étendues d'eau et des champs de maïs nous empêchèrent de

leur nuire ; cependant nous leur tuâmes un homme. Le jour suivant des Indiens d'un autre village marchèrent aussi contre nous. nous assaillirent avec la même ruse que les premiers, et s'échappèrent par le même moyen ; mais ils perdirent aussi un des leurs. Nous restâmes vingt-cinq jours dans ce village, pendant lesquels nous fîmes trois voyages dans l'intérieur. Les mauvais pas, les forêts et les lacs rendirent ces expéditions très-pénibles, et nous ne vîmes que des gens dans la plus grande misère.

Nous interrogeâmes sur la nature du pays, la population, le caractère des habitants, les vivres et bien d'autres choses, le cacique que nous retenions prisonnier, et les Indiens que nous emmenions avec nous : ils étaient voisins et ennemis de ce chef. Chacun répondit en particulier qu'Apalache était la meilleure province du pays; que plus on avançait, moins il y avait d'habitants, et qu'ils étaient bien plus pauvres ; le pays, suivant eux, était mal

cultivé et les habitants très-disséminés. Plus avant dans l'intérieur on trouvait de grands lacs, d'épaisses forêts, de vastes déserts inhabités. Nous leur demandâmes quelles villes et quelles sortes de vivres il y avait dans la contrée du sud : ils nous dirent que de ce côté, à neuf journées de marche de la mer, on trouvait un village nommé Haute, dont les habitants avaient beaucoup de maïs, de haricots, des callebasses, et que, comme ils vivaient près de la mer, ils prenaient du poisson, et qu'ils étaient leurs alliés. Voyant la misère de ce pays et le mal que tous les jours les naturels nous faisaient, car la guerre ne cessait pas, ils blessaient nos soldats et nos chevaux quand nous allions chercher de l'eau, en s'apostant derrière les lacs, et cela avec tant de sûreté, que nous ne pouvions pas les atteindre, car ils se cachaient, nous lançaient des flèches, et nous tuèrent même un gentilhomme de *Tescuco*, nommé don Pedre, qui accompagnait le commissaire. Nous résolûmes donc de partir,

d'aller chercher la mer, et ce village d'Haute, dont on nous avait parlé. Nous nous mîmes en marche vingt-cinq jours après notre arrivée. Le premier jour nous traversâmes des lacs sans rencontrer un seul Indien; le second nous trouvâmes un marais très-difficile à passer. Nous avions de l'eau jusqu'à la poitrine, et il était rempli d'arbres déracinés. Quand nous fûmes parvenus au milieu, une multitude d'Indiens nous attaquèrent, les uns étaient embusqués derrière les arbres pour que l'on ne les vît pas, d'autres étaient sur des arbres renversés. Ils commencèrent par lancer des flèches, nous blessèrent beaucoup de monde et des chevaux, et ils firent prisonnier notre guide avant que nous ne fussions sortis de l'eau. Lorsque nous fûmes dehors ils nous poursuivirent pour nous couper le passage, de sorte qu'il n'y eut aucun avantage pour nous de quitter le marais et de les combattre, parce qu'aussitôt ils y rentraient, et de là ils blessaient nos troupes et nos chevaux.

Le gouverneur, s'en étant aperçu, ordonna aux cavaliers de mettre pied à terre et d'attaquer l'ennemi; lui-même il en fit autant. On pénétra dans une autre lagune, et nous restâmes maîtres du passage; plusieurs des nôtres furent blessés dans cette affaire, malgré les bonnes armures qu'ils portaient. Deux hommes jurèrent ce jour-là qu'ils avaient vu deux chênes aussi gros que le bas de la jambes, traversés de part en part par les flèches des Indiens, et véritablement ce n'est pas incroyable si l'on considère la force et l'adresse avec laquelle ils les lancent. Moi-même j'ai vu une flèche pénétrer de la longueur d'un palme dans un tronc de peuplier. Tous les Indiens que j'ai vus à la Floride tirent de l'arc, et comme ils sont grands et entièrement nus, de loin ils semblent des géants. Ces Indiens sont admirablement faits, très-élancés, très-forts et très-agiles; leurs arcs sont de la grosseur du bras, ils ont onze ou douze palmes de long. Ils lancent des

flèches à deux cents pas avec tant d'adresse qu'ils ne manquent jamais le but (1). A une lieue de ce mauvais pas nous en trouvâmes un autre semblable, si ce n'est qu'il était pire, car la largeur pouvait être d'une demi-lieue. Nous le franchîmes librement et sans que les Indiens nous disputassent le passage. Ayant consommé dans la première action toutes leurs flèches, ils n'avaient plus d'armes pour nous attaquer. Le lendemain nous traversâmes encore un de ces lacs : j'aperçus une grande troupes de naturels qui s'avançaient; j'en donnai avis au gouverneur qui commandait l'arrière-garde. Les Indiens nous attaquèrent, mais comme nous étions sur la défensive ils ne purent nous causer de dommage. Quand on fut dans la plaine ils continuèrent de nous suivre. Nous nous divisâmes en deux troupes, et nous marchâmes à leur rencontre.

(1) Garcilasso et le gentilhomme d'Elvaz ne peuvent assez louer la force et l'adresse avec laquelle les Floridiens tirent de l'arc.

Nous leur tuâmes deux hommes. Je fus blessé ainsi que deux ou trois autres chrétiens. Les Indiens se réfugièrent dans la forêt, et, nous ne pûmes rien leur faire. Nous marchâmes ainsi pendant huit jours, et depuis la dernière affaire que je viens de rapporter, aucun Indien ne se montra à nous, jusqu'à une lieue de distance du village où nous allions. Pendant que nous étions en marche, les Indiens nous attaquèrent en tombant à l'improviste sur notre arrière-garde. Le fils d'un gentilhomme, nommé Avellaneda, qui en faisait partie, s'étant mis à crier, cet officier courut leur porter secours. Les Indiens l'atteignirent avec une flèche au défaut de la cuirasse, et le coup fut si fort, que presque toute la flèche lui traversa la nuque; il mourut sur l'heure, et nous le portâmes jusqu'à Haute. Nous arrivâmes dans ce village neuf jours après notre départ d'Apalache. Nous trouvâmes que tous les habitants l'avaient abandonné, les maisons étaient brûlées, nous vîmes une grande

quantité de maïs, de callebasses et de haricots sur le point d'être récoltés. Nous nous reposâmes deux jours dans cet endroit, après quoi le gouverneur me pria d'aller à la recherche de la mer, puisque, suivant les Indiens, elle était si proche de là : nous en avions déjà aperçu des indices dans une très-grande rivière, à laquelle nous avions donné le nom de Rio de la Magdalena. Je partis le lendemain en vertu de ces ordres, en compagnie du commissaire, du capitaine Castillo, d'Andrez Dorantes, de sept cavaliers et de cinquante fantassins. Nous marchâmes jusqu'au soir, et nous arrivâmes à une baie, où nous trouvâmes une grande quantité de grosses huîtres, ce qui fut un régal pour nos soldats. Nous rendîmes à Dieu des actions de grâces de nous y avoir conduits. Le lendemain matin j'envoyai vingt hommes reconnaître la côte, ils revinrent le jour suivant dans la soirée. Ils rapportèrent que ces anses et ces baies étaient extrêmement considérables, et qu'elles entraient

fort avant dans les terres, ce qui en rendait l'exploration très-difficile: l'extrémité de la côte paraissait être encore fort éloignée. Quand j'en eus connaissance et que je vis combien le rivage était mal disposé pour qu'on pût le reconnaître, je retournai vers le gouverneur. Nous le trouvâmes malade, ainsi que beaucoup d'autres. La nuit d'avant les Indiens les ayant attaqués, ils s'étaient trouvés dans un très-grand danger, en raison de la maladie qui leur était survenue : ils avaient eu un cheval de tué. Je rendis compte de l'état défavorable du pays, et nous séjournâmes encore ce jour-là.

CHAPITRE VIII.

Nous partons d'Haute.

Nous marchâmes pendant toute la journée pour arriver à l'endroit où j'avais d'abord été; la route fut des plus pénibles, les chevaux ne suffisaient pas pour porter les malades dont le nombre augmentait chaque jour; nous ne savions plus que faire; nous nous trouvions

à la plus triste extrémité. Quand nous fûmes arrivés, nous vîmes l'impossibilité d'aller en avant, ne sachant de quel côté nous diriger : la troupe ne pouvait plus marcher, la plupart des soldats était si malades que fort peu laissaient quelque espérance. Je ne m'étendrai pas davantage sur notre misérable situation, chacun peut s'imaginer ce que l'on doit souffrir dans une terre étrangère, si pauvre et sans aucune ressource pour continuer notre marche, ni pour séjourner, ni pour en sortir; mais comme notre plus sûr refuge est dans Dieu, jamais nous ne cessâmes d'avoir confiance en lui. Une circonstance vint aggraver considérablement nos malheurs : la plupart des cavaliers s'imaginant pouvoir en particulier trouver un remède à leurs maux, désertèrent secrètement, et abandonnèrent le gouverneur et les malades qui avaient perdu leurs forces. Cependant comme au nombre des cavaliers nous avions beaucoup de nobles et de gens riches,

ils ne souffrirent pas ce désordre sans en avertir le gouverneur et les officiers de votre majesté. Nous leur fîmes des reproches, et nous leur exposâmes dans quelles circonstances ils abandonnaient sans ressources leur chef et les malades, et quittaient le service de votre majesté. Alors ils consentirent à courir tous le même destin sans se séparer. Dès que le gouverneur en eut connaissance il les fit appeler, demanda à chacun son avis sur les moyens de sortir de ce pays, et engagea à chercher un remède que l'on ne trouvait pas. Le tiers des hommes était malade, et nous étions certains de le devenir tous : nous ne voyions d'autre terme à nos maux que la mort qui nous paraissait horrible dans un tel pays. Tous ces inconvénients ayant été examinés, et plusieurs remèdes proposés, nous nous arrêtâmes à un seul fort difficile il est vrai à exécuter : c'était de construire des vaisseaux pour nous embarquer. Tout le monde regardait cela comme une chose impossible ; car

nous ignorions les règles de la construction : nous n'avions ni outils, ni fer ni forges, ni chanvre, ni bois, ni agrès; enfin aucun des objets qui sont nécessaires, et personne ne connaissait la manœuvre. Une autre difficulté, c'est que nous aurions manqué de vivres pendant que l'on aurait travaillé. Quand on eut considéré toutes ces raisons, on résolut d'y réfléchir davantage, et on leva la séance : nous nous quittâmes en priant tous le Seigneur de nous diriger convenablement.

Le lendemain un des nôtres se présenta et dit qu'il ferait des canots en bois et qu'il se servirait de peau de cerf pour faire des soufflets. Comme nous étions dans des circonstances à trouver bon tout remède quelconque, nous lui dîmes de se mettre à l'œuvre. Nous convînmes de faire avec nos étriers, nos éperons, nos arquebuses et les autres objets en fer que nous possédions, des clous, des scies, des haches et d'autres outils nécessaires : que l'on ferait quatre voyages à Haute avec les

cavaliers et les soldats que l'on pourrait emmener pour nous procurer des vivres, et que tous les trois jours on tuerait un cheval que l'on partagerait entre ceux qui travaillaient aux embarcations et les malades. Nous allâmes jusqu'à Haute avec les cavaliers et les fantassins qui purent se mettre en marche. Nous en rapportàmes quatre cents fanegues de maïs, ce qui ne se fit pas sans avoir à combattre contre les Indiens. Nous ordonnâmes de cueillir un grand nombre de palmistes, dont les écorces nous servirent à faire des cordes pour les canots. Nous commençâmes les constructions avec un seul charpentier; mais nous y mîmes tant d'ardeur, que du 4 août au 20 septembre, on en termina cinq de vingt-deux coudées de longueur; ils furent calfatés avec des étoupes de palmistes; nous les goudronâmes avec de la poix extraite des pins par un Grec, nommé Theodoro; nous fîmes des cordes et des agrès avec les queues et la crinière des chevaux. Nous employâmes nos chemises pour

des voiles ; nous fîmes avec des sapins les rames dont nous avions besoin. Ce pays où nous avions été conduits pour nos péchés était si misérable, que nous eûmes la plus grande peine à trouver des pierres pour faire le leste et les ancres de nos barques; dans toute la contrée nous n'en avions aperçu aucune. Nous dépeçâmes les jambes des chevaux tout entières, et nous les écorchâmes pour en faire des outres pour l'eau. Pendant ce temps-là plusieurs des nôtres cueillaient des algues-marines dans les baies et les criques. Deux fois ils furent attaqués par les Indiens, qui nous tuèrent dix hommes à la vue de notre camp et sans que nous puissions leur porter secours. Nous les trouvâmes percés de flèches de part en part. Ils étaient couverts de bonnes armures; mais elles ne purent résister, car ces Indiens, comme je l'ai déjà dit, tirent avec une adresse et une force extrême. D'après l'opinion et les serments de nos pilotes, depuis la baie de la Cruz jusqu'ici, il y

avait environ deux cent quatre-vingts lieues. Dans tout ce pays nous n'avions aperçu aucune montagne. Au moment où nous nous embarquâmes, quarante hommes étaient morts de maladie ou de faim, sans compter ceux qui avaient été tués par les Indiens. Le 22 de septembre, on acheva de manger les chevaux à l'exception d'un seul, et nous nous embarquâmes dans l'ordre suivant : Quarante-neuf hommes montèrent dans la barque du gouverneur; le contador et le commissaire avec un pareil nombre d'hommes s'embarquèrent dans un autre; le capitaine Alonzo del Castillo, Andrès Dorantès, et quarante-huit hommes dans la troisième; et dans la quatrième deux capitaines, nommés Telles et Peñalosa et quarante-sept hommes : j'étais dans la dernière avec le contrôleur et quarante-neuf hommes. Quand nous fûmes embarqués avec les vivres et nos effets, nos chaloupes entraient tellement dans l'eau qu'il ne restait dehors qu'un palme de bord. Outre

cet inconvénient, nous étions si serrés, que nous ne pouvions nous remuer ; mais la nécessité était si grande, que nous nous hasardâmes dans cet état sur une mer aussi orageuse, et sans que personne d'entre nous eût la moindre connaissance de la navigation (1).

(1) Ferdinand de Soto, en passant dans cet endroit y trouva encore les carcasses des chevaux et un arbre creusé qui avait servi de mangeoire. Voyez la relation du gentilhomme d'Elvaz, chap. XI, et Garcilasso, liv. III, chap. V.

CHAPITRE IX.

Nous partons de la baie des Chevaux.

La baie que nous quittions fut nommée *Baya de los Cavallos*. Pendant sept jours nous suivîmes des anses en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture sans apercevoir l'extrémité de la côte. Au bout de ce terme nous parvînmes à une île peu éloignée de la terre. Ma barque

allait en avant. Nous vîmes venir cinq canots montés par des Indiens qui les abandonnèrent en notre pouvoir. Lorsque les autres embarcations se furent aperçues que nous allions au-devant d'eux, elles continuèrent leur marche et arrivèrent à des maisons de l'île où nous trouvâmes une grande quantité de chabots et d'œufs de ce poisson séchés, ce qui fut pour nous un grand soulagement dans la nécessité où nous nous trouvions. Nous continuâmes notre route après avoir pris ces vivres, et à deux lieues de là nous traversâmes un détroit formé par l'île et par la terre ferme : nous lui donnâmes le nom de Saint-Miguel, parce que ce fut le jour de la fête de ce bienheureux que nous le passâmes. Nous abordâmes, et profitant des cinq canots que j'avais pris aux Indiens, pour alléger les nôtres, nous en fîmes des radeaux en les joignant les uns aux autres, de sorte que les nôtres s'élevèrent de deux palmes au-dessus de l'eau. Nous continuâmes à suivre la même route dans la direction de

la rivière des Palmes. Chaque jour notre soif et notre faim augmentaient, car nos vivres étaient en petite quantité et diminuaient considérablement. L'eau vint à nous manquer : les outres que nous avions faites avec les cuisses des chevaux, s'étant pourries, nous devinrent tout à fait inutiles. Quelquefois nous entrions dans des baies et dans des golfes qui s'étendaient fort avant dans les terres. Tous avaient fort peu d'eau, et paraissaient très-dangereux : nous les parcourûmes pendant trente jours ; quelquefois nous rencontrions des pêcheurs indiens, gens pauvres et misérables. Au bout de ce terme, le besoin d'eau se faisant sentir plus que jamais, et nous trouvant près de terre, nous entendîmes un canot qui s'approchait : nous le voyions déjà, et nous espérions qu'il allait nous parler ; mais il ne daigna pas venir plus près de nous, et malgré nos cris, les gens qui le montaient ne se détournèrent pas de leur route, et ne nous regardèrent même pas. La nuit nous empêchant

de les suivre, nous continuâmes notre voyage. Le matin nous aperçûmes une petite île, nous y allâmes pour y chercher de l'eau; mais notre peine fut inutile, il n'y en avait pas. Pendant que nous étions à l'ancre, nous fûmes assaillis par une horrible tempête qui nous retint six jours dans l'île sans que nous osassions nous mettre à la mer ; et comme il y en avait cinq que nous n'avions bu, la soif nous força de boire de l'eau salée. Quelques-uns des nôtres en burent une si grande quantité, que nous perdîmes cinq hommes. J'écris tout cela très-brièvement : je ne crois pas qu'il soit nécessaire de raconter en détail tous les maux et les dangers que nous éprouvâmes : chacun peut se faire une idée de ce que nous avons souffert en considérant dans quel lieu nous nous trouvions, et le peu d'espérance que nous avions d'être secourus. Voyant notre soif augmenter, et que l'eau salée nous donnait la mort, nous résolûmes de nous recommander à Dieu, et malgré la tempête de nous

hasarder aux dangers de la mer plutôt que d'attendre la mort inévitable dont la soif nous menaçait. Nous prîmes donc la route du canot que nous avions aperçu la nuit. Pendant cette journée, souvent nous nous crûmes noyés, et il n'est personne des nôtres qui ne se soit vu mort plusieurs fois.

Dieu se plaît à répandre ses faveurs dans les occasions les plus difficiles. Au coucher du soleil nous doublâmes un cap : de l'autre côté nous trouvâmes un abri et un meilleur temps. Un grand nombre de canots vinrent au-devant de nous : les Indiens qui les montaient nous parlèrent, et s'en allèrent sans nous regarder; c'étaient des gens de haute taille, bien faits, et qui n'avaient ni flèches, ni arcs. Nous les suivîmes jusqu'à leurs maisons qui étaient près de là, sur le bord de l'eau. Nous débarquâmes, et nous trouvâmes devant ces habitations beaucoup de vases remplis d'eau et une grande quantité de poisson tout préparé. Le chef du pays offrit tout ce qu'il

possédait au gouverneur, et l'emmena chez lui : leurs maisons étaient en natte, mais fixes. Quand nous fûmes entrés chez le cacique, il nous fit servir du poisson en abondance, et nous donnâmes aux Indiens du maïs que nous avions : ils le mangèrent devant nous, et nous en demandèrent davantage ; nous leur en donnâmes. Le gouverneur leur fit une quantité de présents : il s'était établi chez le cacique. Une demi-heure après le coucher du soleil, les Indiens nous attaquèrent à l'improviste, tombèrent sur les plus malades qui étaient à la côte, investirent la maison où était le gouverneur, et le blessèrent au visage d'un coup de pierre. Les Espagnols qui étaient dans cette maison s'emparèrent du cacique; mais ses gens qui n'étaient pas éloignés, le délivrèrent à l'instant. Ils nous laissèrent entre les mains un manteau de marthes zebelines les plus belles que je crois avoir vues au monde. Elles répandent fort loin une odeur d'ambre et de musc. Nous en vîmes

d'autres dans ce pays, mais aucune aussi précieuse. Voyant le gouverneur blessé, nous le portâmes dans sa barque, et nous fîmes en sorte que le plus de monde possible gagnât les embarcations. Nous restâmes cinquante hommes à terre pour tenir tête aux Indiens qui nous attaquèrent trois fois pendant la nuit, et avec autant de vigueur chaque fois : ils nous firent lâcher pied et battre en retraite pendant un jet de pierre. Tous nos gens furent blessés; moi-même je fus frappé au visage; mais ils avaient heureusement peu de flèches, autrement ils nous auraient fait le plus grand mal. A la dernière attaque, les capitaines Dorantès, Peñalosa et Telles se placèrent en embuscade avec quinze hommes, attaquèrent l'ennemi sur les derrières, et le forcèrent à cesser le combat. Le lendemain matin je détruisis plus de trente canots indiens qui nous furent fort utiles par le vent du nord qui soufflait, étant obligés de rester dans cet endroit toute la journée, ex-

posés à un froid excessif, et sans oser mettre à la mer, tant la tempête était forte. Quand elle fut calmée, nous nous embarquâmes et nous naviguâmes pendant trois jours. Comme nous avions emporté peu d'eau, et que les vases qui la contenaient étaient en petit nombre, nous souffrîmes la même privation que nous avions déjà éprouvée. En suivant notre route, nous entrâmes dans une lagune, nous vîmes venir un canot d'Indiens; nous les appelâmes, ils s'approchèrent, et le gouverneur qui était près d'eux, leur demanda de l'eau. Ils dirent qu'il fallait que quelqu'un des nôtres vînt la chercher. Un chrétien grec, nommé Dorotheo Theodoro, dit que, quelque chose qui pût arriver, il irait avec eux. Le gouverneur et d'autres personnes voulurent l'en dissuader; mais il s'obstina à les suivre. Il s'en alla donc en emmenant un nègre : les Indiens laissèrent en otage deux des leurs. Le soir les Indiens revinrent et nous rapportèrent nos vases vides sans ramener

les deux chrétiens. Ceux qu'ils avaient laissés en otage demandèrent à aller chercher l'eau ; mais les nôtres qui les gardaient dans leur barque ne voulurent pas les lâcher. Les Indiens s'en allèrent, et nous laissèrent très-confus et très-tristes d'avoir perdu ces deux chrétiens.

CHAPITRE X.

—

De notre querelle avec les Indiens.

Le matin étant venu, un grand nombre de canots indiens vinrent nous demander leurs deux camarades qui étaient restés en otage dans la barque. Le gouverneur répondit qu'on les leur donnerait lorsqu'ils rendraient les deux chrétiens qu'ils avaient emmenés. Ces

gens avaient avec eux cinq ou six chefs qui nous parurent les Indiens les mieux faits, les plus respectés et les plus sensés que nous eussions vus jusqu'alors; cependant ils n'étaient pas aussi grands que ceux dont nous avons parlé. Leurs cheveux étaient très-longs et tombaient sur leurs épaules; ils portaient des manteaux de marthe, semblables à celui que nous avions déjà pris. Il y en avait de faits d'une manière extraordinaire, ils étaient ornés avec des courroies de peau jaunâtre qui faisaient un très-bon effet. Ils nous prièrent de les suivre, disant qu'ils nous rendraient les chrétiens, qu'ils nous donneraient de l'eau et beaucoup d'autres objets. Bientôt une multitude de canots arrivèrent, et s'efforcèrent de barrer l'entrée de la lagune où nous étions. Cette circonstance, et la réflexion que le pays était trop dangereux pour y séjourner, nous détermina à gagner le large. Nous restâmes jusqu'à midi avec eux, et comme ils refusèrent de nous donner les chrétiens, nous ne

vouluâmes pas rendre leurs compatriotes. Alors ils nous attaquèrent avec des pierres, des frondes et des bâtons ; ils firent signe de nous tirer des flèches quoique nous ne vissions que trois ou quatre arcs. Pendant le combat un vent frais s'éleva, et ils s'en allèrent. Ce jour-là nous voyageâmes jusqu'au soir : ma barque allait en avant. Je découvris une pointe de terre, et de l'autre côté l'on aperçut un très-grand fleuve. Je fis jeter l'ancre dans une île qui se trouvait à l'embouchure, afin d'attendre les autres barques. Le gouverneur ne voulut pas s'y rendre ; mais il entra dans une baie peu éloignée et remplie d'îlots : nous allâmes le rejoindre, et nous prîmes de l'eau douce dans la mer même où la rivière entrait fort avant.

Nous débarquâmes dans une île pour faire rôtir du maïs, car depuis deux jours nous le mangions cru. N'ayant pas trouvé de bois nous prîmes le parti d'entrer dans le fleuve qui

était à une lieue du cap que j'avais découvert, mais le courant était si fort qu'il nous éloignait du rivage, et malgré tous nos efforts, un vent du nord, qui soufflait de la terre, nous poussa en mer. A une demi-lieue du rivage nous sondâmes sans trouver le fond à trente brasses et sans pouvoir reconnaître si c'était le courant qùi s'y opposait. Nous naviguâmes ainsi pendant deux jours en essayant toujours de gagner la terre; enfin, avant le coucher du soleil nous aperçûmes beaucoup de fumée sur le rivage; en faisant nos efforts pour y arriver, nous nous trouvâmes sur un fond de trois brasses. Il était nuit, nous n'osâmes pas aborder, et, comme nous avions vu beaucoup de fumée, nous craignîmes d'être exposés a quelque dangers sans qu'il fût possible de voir ce qu'il y aurait à faire, à cause de la grande obscurité : nous résolûmes d'attendre que le jour fût venu. Le matin toutes les barques étaient séparées, et je me trouvais sur un fond

de trente brasses. Je continuai mon voyage jusqu'au soir; alors je vis deux autres barques; quand je fus auprès, je reconnus que la première était celle du gouverneur. Il me demanda ce que je croyais qu'il fallait faire: nous étions en pleine mer, il témoigna le désir d'aborder, et il me dit, si je voulais le suivre, d'ordonner aux gens de mon embarcation de prendre les rames et de faire tous mes efforts pour aborder. Un capitaine, nommé Pentoja, qui l'accompagnait, lui avait donné ce conseil, disant que si ce soir-là on ne gagnait pas la terre, on serait six jours sans pouvoir en approcher, et que pendant ce temps il faudrait mourir de faim. Voyant quel était son désir, je pris ma rame, tous les autres rameurs en firent autant, et nous voguâmes presque jusqu'au coucher du soleil; mais comme le gouverneur avait avec lui les gens les plus forts et les mieux portants, il nous fut impossible de le suivre. Alors, je le priai de me je-

ter une corde de sa barque afin que je pusse le suivre ; il me répondit qu'il leur était égal d'aborder seuls cette nuit. Je lui répliquai : « Vous voyez l'impossibilité où nous sommes de vous suivre et de vous obéir ; dites-moi ce que je dois faire. » Sa réponse fut que ce n'était pas le moment de donner des ordres, que chacun n'avait qu'à suivre l'avis qui lui paraîtrait le meilleur pour se sauver, qu'il allait en agir ainsi, et il s'éloigna. Comme je ne pus pas le suivre, je retournai à l'autre barque qui m'attendait en pleine mer. Quand j'y fus arrivé je vis que c'était celle des capitaines Peñalosa et Telles. Nous naviguâmes quatre jours de conserve, n'ayant pour toute ration qu'une demi-poignée de maïs cru ; au bout de ce temps nous fûmes assaillis par une tourmente qui fit chavirer l'autre barque. Dieu, par son extrême miséricorde, permit que nous ne périssions pas tous, malgré le mauvais temps. Comme nous étions en hiver, que le froid était exces

sif, et que depuis tant de jours nous souffrions de la famine et des fatigues de la mer, le lendemain nos gens commencèrent tellement à s'affaiblir, qu'au coucher du soleil, tous ceux de ma barque étaient renversés les uns sur les autres, et si près d'expirer, que fort peu avaient le sentiment de leur existence. De tout ce monde il n'y avait que cinq hommes sur pied, et, quand la nuit fut venue, le patron de la barque et moi nous étions les seuls qui pussions manœuvrer l'embarcation. Deux heures après le coucher du soleil il me dit de m'en charger tout seul, parce qu'il se trouvait dans un état qui lui faisait croire qu'il expirerait cette nuit. A minuit j'allai voir s'il était mort, il me dit qu'il se sentait mieux et qu'il gouvernerait jusqu'au jour. Pour moi, il est certain qu'à ce moment-là j'aurais préféré mourir que de voir sous mes yeux tant de gens dans cet état. Quand le patron eut pris la direction de la barque, je voulus me reposer un peu, mais

cela me fut impossible, le sommeil m'avait tout à fait abandonné. Un peu avant la pointe du jour, je crus entendre le bruit de la mer, car la côte était très-proche et les vagues grondaient fortement. J'appelai à l'instant le patron, qui me dit qu'il croyait en effet que nous en étions peu éloignés. Nous sondâmes et nous trouvâmes sept brasses de fond; son avis était que nous devions rester à la mer jusqu'au jour; je pris une rame et je voguai vers la côte, qui était éloignée d'une lieue; quand nous fûmes près de terre, une houlle saisit la barque et la jeta hors de l'eau à une portée d'arbalète. Le coup fut si violent, que presque tous ceux qui se trouvaient sur le point d'expirer reprirent connaissance. Aussitôt qu'ils se virent à terre, ils commencèrent à prendre courage et se traînèrent sur leurs mains et leurs pieds; nous nous rendîmes près d'un ravin, nous allumâmes du feu et nous fîmes rôtir du maïs, que nous avions apporté;

nous trouvâmes de l'eau de pluie, la chaleur du feu rétablit nos gens, et peu à peu ils reprirent leurs forces. Nous arrivâmes dans cet endroit le 6 novembre.

CHAPITRE XI.

—

De ce qui arriva à Lope d'Oviédo avec des Indiens.

Aussitôt que notre monde eut mangé, j'envoyai auprès de Lope d'Oviédo, qui avait des hommes en plus grand nombre que nous et plus forts, pour lui dire de gagner des arbres qui étaient près de là et d'y faire monter pour observer le pays, ce qu'il fit. Il reconnut

que nous étions dans une île : le sol paraissait creusé comme dans les endroits où paissent les troupeaux, ce qui lui fit croire que nous nous trouvions dans un pays habité par des chrétiens, et il me l'envoya dire. Je lui recommandai d'observer avec plus d'attention, et de remarquer s'il n'y avait pas de chemin tracé, sans néanmoins trop s'éloigner dans la crainte de dangers. Il trouva un sentier qu'il suivit pendant une demi-lieue, et il arriva à des cabanes d'Indiens dont les maîtres étaient aux champs. Il y prit un grand pot, un petit chien et un peu de poisson, et il retourna sur ses pas. Voyant qu'il tardait à venir, j'envoyai deux chrétiens pour le chercher, et voir ce qui lui était arrivé : ils le rencontrèrent à peu de distance. Ils remarquèrent trois Indiens qui le suivaient en l'appelant, lui-même leur faisait des signes pour les engager à s'approcher. Quand il fut arrivé où nous étions, les Indiens s'assirent à quelques distances de nous, sur le bord du ri-

vage. Une demi-heure après, cent autres Indiens armés d'arcs et de flèches, et que la peur nous faisait paraître des géants, car ils pouvaient bien ne pas être d'une taille extraordinaire (1), s'arrêtèrent près de nous dans l'endroit où étaient les trois premiers Indiens. Il n'y avait pas à penser à se défendre; car à peine six des nôtres pouvaient-ils se tenir sur pied. Le contrôleur et moi nous allâmes près d'eux, nous les appelâmes, et ils s'approchèrent; nous fîmes tous nos efforts pour les rassurer et pour nous rassurer nous-mêmes. Nous leur donnâmes des chapelets, des grelots, et chacun me remit une flèche, ce qui est un gage d'amitié. Ils nous dirent que le lendemain matin ils viendraient nous apporter des vivres, s'excusant de ce qu'ils n'en avaient pas alors.

(1) Ceux qui nous ont donné des relations de la Patagonie, pourraient peut-être en dire autant.

CHAPITRE XII.

—

Les Indiens nous apportent des provisions.

Le lendemain, au lever du soleil, c'était l'heure que les Indiens nous avaient indiquée, ils arrivèrent en nous apportant beaucoup de poissons et des racines qui leur servent de nourriture : elles ressemblent à des noix, elles sont plus ou moins grosses ; on les re-

tire de l'eau avec beaucoup de peine. Ils revinrent le soir, et nous apportèrent encore une plus grande quantité de poissons et des racines. Ils amenèrent leurs femmes et leurs enfants pour nous voir, et ils s'en allèrent bien pourvus de grelots et de grains de chapelets que nous leur donnâmes. Le lendemain ils se présentèrent avec des vivres semblables à ceux de la veille. Voyant que nous avions une provision de poissons, de racines, d'eau et d'autres objets que nous avions demandés, nous prîmes le parti de continuer notre voyage. Nous fûmes obligés de nous déshabiller pour déterrer notre barque qui avait été enfoncée dans le sable, et nous eûmes la plus grande peine du monde à la remettre à flot; car nous étions dans un si pauvre état, qu'un travail, même plus facile, aurait suffi pour épuiser nos forces. A peine étions-nous à deux portées d'arquebuses en mer, qu'une vague nous assaillit et nous mouilla tous de la tête aux pieds. Comme nous étions nus, et

le froid excessif, les rames nous tombèrent des mains, et un autre coup de mer nous fit chavirer. Le contrôleur et deux autres se cramponnèrent à l'embarcation afin de se sauver; mais tout le contraire arriva: elle se renversa sur eux, et il se noyèrent. La côte était très-mauvais, une seule lame jeta sur le rivage, au milieu des vagues et à demi mortes les autres personnes qui la montaient; il n'y eut de noyés que les trois hommes qui n'avaient pas quitté la barque. Nous tous qui survécûmes, nous nous trouvâmes entièrement nus, comme le jour que nous vînmes au monde. Nous avions perdu tout ce que nous possédions; ce n'était pas, il est vrai d'une grande valeur, mais dans la position où nous étions nous en faisions le plus grand cas. C'était au mois de novembre, un froid des plus rigoureux se faisait sentir, et nous étions si maigres qu'on aurait très-facilement compté nos os : nous ressemblions à des squelettes. Quant à moi, depuis le mois

de mai, je n'avais vécu que de maïs rôti, souvent même j'avais été obligé de le manger cru, et, bien que nous eussions tué des chevaux, il y avait tant de monde occupé à faire les barques, que jamais je ne pus en avoir : je ne mangeai pas dix fois du poisson. Je dis cela afin d'éviter les longueurs, et pour que chacun s'imagine dans quel état nous étions. Il s'était donc élevé un vent du nord, et nous étions plus près de la mort que de la vie, lorsque Dieu daigna permettre qu'en recherchant les tisons des feux que nous avions faits avant de nous embarquer, nous trouvassions encore quelques étincelles avec lesquelles nous allumâmes de grands brasiers : nous nous reposâmes à l'entour en implorant la miséricorde du Seigneur et le pardon de nos péchés. Nous versâmes d'abondantes larmes; non-seulement sur notre sort particulier, mais sur celui de tous les autres que nous voyions autour de nous. Au coucher du soleil, les Indiens croyant que nous

ne nous étions pas remis en route, vinrent nous chercher, et nous apportèrent à manger. Quand ils nous virent accoutrés d'une manière si différente de la première fois, ils en eurent si peur qu'ils s'enfuirent. Nous leur fîmes comprendre par signes qu'une de nos barques avait fait naufrage, et que trois des nôtres s'étaient noyés. Deux de nos compagnons expirèrent sous leurs yeux, et les autres allaient bientôt les suivre. Les Indiens, voyant le malheur qui nous était arrivé, et la situation désastreuse dans laquelle nous nous trouvions, s'assirent au milieu de nous, et remplis de compassion pour nos maux, ils commencèrent à pleurer abondamment, et avec tant de passion, qu'on pouvait les entendre de loin; cela dura une demi-heure. En voyant ces hommes si privés de raison, si cruels et semblables à des brutes, avoir tant de pitié de nous, le sentiment de notre misère ne fut que plus grand encore. Quand nous eûmes essuyé nos larmes, je dis aux

chrétiens que, s'ils le trouvaient bon, je prierais ces Indiens de nous mener chez eux. Quelques-uns des nôtres qui avaient été à la Nouvelle-Espagne me dirent de ne pas en parler; que si ces gens nous conduisaient dans leurs maisons, ce serait pour nous sacrifier à leurs idoles. Voyant qu'il n'y avait pas d'autres remèdes, et qu'en prenant tout autre parti la mort n'était que plus sûre, je ne tins aucun compte de leur observation, et je priai les Indiens de nous emmener dans leur village. Ils en témoignèrent beaucoup de joie; ils nous dirent d'attendre un peu, qu'ils allaient le faire. Aussitôt une trentaine de ces gens se chargèrent de bois, et se rendirent dans leurs cabanes qui étaient assez éloignées. Nous restâmes avec les autres jusqu'à la nuit; alors ils revinrent, et nous menèrent chez eux en toute hâte, car le froid était excessif, et nous craignions que quelqu'un ne mourût ou ne se trouvât mal en chemin. Ils avaient eu soin d'allumer quatre ou cinq grands feux éloignés

les uns des autres, et aussitôt que nous avions repris un peu de force et de chaleur, ils nous transportaient près d'un autre, avec tant de célérité que nous avions à peine le temps de poser les pieds à terre. C'est ainsi que nous parvînmes à leurs cabanes; ils en avaient préparé une pour nous, et ils y avaient allumé de grands feux. Une heure après notre arrivée, ils commencèrent des danses, des chants et des réjouissances qui durèrent toute la nuit; mais pour nous il n'y eût ni plaisir ni sommeil; car nous nous attendions à être sacrifiés. Le matin ils nous apportèrent du poisson, des racines, et nous traitèrent si bien que nous nous rassurâmes complétement, et nous ne pensions plus au sacrifice.

CHAPITRE XIII.

—

Nous apprenons des nouvelles des autres chrétiens.

Le même jour, je vis entre les mains d'un Indien un objet d'échange, et je reconnus que ce n'était pas nous qui le lui avions donné. Je lui demandai par signes où il l'avait eu : il me fit entendre qu'il le tenait d'autres hommes semblables à nous, qui habitaient plus loin. J'envoyai alors deux chrétiens et deux Indiens, pour qu'on leur indi-

quât où étaient ces gens : ils les rencontrèrent près de là, et ils venaient nous chercher, car les Indiens leur avaient parlé de nous. C'étaient le capitaine Andrez Dorantès, Alonso Castillo, et les gens de leur barque. En arrivant, ils parurent fort étonnés de nous trouver dans un tel état; ils en furent extrêmement affligés, n'ayant rien à nous donner. Ils n'avaient d'autres vêtements que ceux qu'ils portaient sur le corps. Ils restèrent avec nous, et nous racontèrent que le 5 du même mois, leur barque avait échoué à une lieue et demie de là, et qu'ils s'étaient sauvés sans rien perdre. Nous résolûmes d'un commun accord de radouber leur barque : que ceux qui en auraient la force s'en iraient dedans. Les autres resteraient jusqu'à ce qu'ils fussent rétablis, et suivraient la côte, ou bien ils attendraient jusqu'à ce que nous fussions arrivés dans un pays où il y aurait des chrétiens. Quand cela fut résolu, nous nous mîmes à l'ouvrage. Tavera, un gentilhomme qui

était avec nous, mourut avant que nous n'eussions mis la barque à flot. A peine fut-elle sur l'eau qu'elle sombra. Comme nous étions dans l'état que j'ai décrit, tout à fait nus, que le temps était trop rigoureux pour passer les rivières et les baies à la nage, et que nous ne pouvions pas emporter de vivres, nous nous déterminâmes à prendre le seul parti qui nous restât, c'est-à-dire à hiverner dans cet endroit. Nous résolûmes que quatre hommes les plus robustes se rendraient à Panuco, croyant que cet endroit était peu éloigné; que s'ils pouvaient y parvenir, ils feraient savoir où nous étions, et qu'ils donneraient connaissance de nos maux et de notre misère. C'étaient d'excellents nageurs; l'un d'eux, qui se nommait Alvaro, était charpentier et matelot; le second s'appelait Mendez, le troisième Figueroa, il était de Tolède, et le quatrième, Astudillo, natif de Zafra. Ils emmenaient un Indien de l'île avec eux.

CHAPITRE XIV.

—

Départ des quatre chrétiens.

Quand ces quatre Espagnols furent partis, le temps devint si froid et si orageux, que les Indiens ne pouvaient arracher de racines. Ils ne trouvaient plus rien dans les canaux où ils avaient l'habitude de pêcher, et comme les cabanes étaient mal abritées, nos gens

périssaient peu à peu. Cinq chrétiens, qui étaient logés près du rivage, se mangèrent les uns après les autres : un seul survécut, personne n'étant là pour le dévorer. Voici leurs noms : Sierra, Diégo Lopez, Corral, Palacios et Gozalo Ruyz. Les Indiens en furent si scandalisés et si irrités, que certainement ils les auraient tués s'ils s'en fussent aperçus : cela nous mit dans un grand danger. Enfin, en peu de jours, de quatre-vingts hommes que nous étions en tout, nous ne restâmes plus que quinze. Les Indiens furent attaqués d'une maladie d'estomac qui emporta la moitié de la population. Ils s'imaginèrent que nous étions la cause de leur mort, et ils résolurent de nous tuer. Ils venaient pour exécuter leur projet, lorsqu'un Indien, qui me gardait, leur dit de ne pas croire que nous leur donnions la mort, que si nous avions ce pouvoir-là nous empêcherions les nôtres de mourir comme les leurs; que nous n'étions plus que fort peu, et que personne de nous ne leur faisait de mal,

qu'il valait mieux nous laisser. Les autres furent convaincus par ce raisonnement et abandonnèrent leur projet. Nous donnâmes à cette île le nom de l'Ile du Malheur (*Isla del Malhado*).

Les habitants sont grands, bien faits, ils n'ont pour armes que des arcs et des flèches, et ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Les hommes se percent la mamelle, il y en a qui les ont toutes deux percées, et ils introduisent dans l'ouverture qu'ils pratiquent un roseau de deux palmes et demie de long et de la grosseur de deux doigts. Ils se percent aussi la lèvre inférieure, et ils y introduisent un morceau de roseau d'un demi-doigt de diamètre. Leurs femmes travaillent beaucoup. Ils habitent cette île depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de février. Ils vivent des racines dont j'ai parlé, et qu'ils retirent de l'eau pendant les mois de novembre et de décembre : ils mangent ensuite du poisson, qu'ils prennent dans des claies de roseaux, après quoi ils se

nourrissent de racines. A la fin de février ils vont vivre dans un autre pays, parceque c'est l'époque où les racines croissent et ne sont plus mangeables. Aucun peuple du monde ne chérit davantage ses enfants et ne les traite mieux; lorsqu'il en meurt un, le père, les parents et toute la peuplade déplorent sa perte. Ils pleurent pendant une année entière. Chaque matin, avant la pointe du jour, les pères commencent à verser des larmes et tous les autres les imitent : ils recommencent à midi et le soir. Après un an de deuil ils font les funérailles du mort; ils se lavent de la suie dont ils se sont couverts. Ils pleurent ainsi tous les morts, excepté les vieillards, dont ils ne font aucun cas, parce que, disent-ils, ils ont fait leur temps; qu'il n'y a plus aucun avantage à attendre d'eux tant qu'ils restent sur la terre, et qu'ils faut qu'il laissent les vivres aux enfants. Ils sont dans l'usage d'enterrer les morts, excepté les médecins, qu'ils brûlent. Pendant que le bûcher est allumé,

tous dansent et se réjouissent; puis ils réduisent les os en poudre. Un an après, quand on leur rend les honneurs funèbres, tous y prennent part, et les parents distribuent ces poudres que les naturels boivent dans de l'eau. Tous ont leurs femmes reconnues. Les médecins sont des hommes extrêmement dissolus : ils ont deux ou trois femmes qui vivent en grande harmonie. Quand une fille se marie, depuis ce jour-là, tout ce que son époux tue à la chasse ou à la pêche est emporté chez son père par la femme, sans qu'elle ose rien prendre de ces aliments. On lui porte de quoi se nourrir de chez le beau-père; celui-ci et la belle-mère ne doivent pas entrer dans la maison des époux, et le mari ne peut se présenter chez son beau-père ou chez ses alliés. Si par hasard ils se rencontrent, ils doivent s'éloigner tous les deux d'une portée d'arbalète, en tenant la tête baissée et les yeux tournés vers la terre, parce qu'ils croient qu'il est inconvenant de se voir et de se parler. Les

femmes ont la liberté de communiquer avec leur beau-père et leurs parents et de converser avec eux. Ces usages se pratiquent depuis cette île jusqu'à cinquante lieues dans l'intérieur. Il en existe encore un autre : lorsque quelqu'un perd son fils ou son frère, pendant trois mois, personne de la maison où il est mort ne va chercher de nourriture quand on devrait mourir de faim : les parents ou les voisins fournissent à manger au père ou au frère du défunt. A l'époque où nous étions dans ce pays, il existait une grande mortalité, aussi la plupart des maisons étaient-elles réduites à la famine par respect pour leurs usages, et ceux qui allaient aux vivres, malgré tout le mal qu'ils se donnaient, n'en pouvaient rapporter que fort peu. Cette circonstance força les Indiens qui me gardaient d'abandonner l'île. Ils gagnèrent la terre ferme, et se rendirent dans des baies, où l'on trouvait une grande quantité d'huîtres. Pendant trois mois ils ne se nourrissent que de ce coquil-

lage, et boivent de très-mauvaise eau. Le bois y est très-rare, et le pays est rempli de moustiques; ils construisent leurs cabanes en nattes, et les élèvent sur des tas de coquilles d'huîtres, sur lesquelles ils dorment tout nus; encore faut-il que le hasard leur fournisse cette couche. Nous vécûmes ainsi jusqu'à la fin d'avril : nous nous nourrîmes de framboises durant tout le mois, et pendant tout ce temps les Indiens ne cessèrent leurs fêtes et leurs réjouissances.

CHAPITRE XV.

—

Ce qui nous arriva au village del Malhado.

Dans cette île dont j'ai parlé, ils voulurent faire de nous des médecins sans nous examiner et sans nous demander nos diplômes. Ils ont l'habitude de guérir les malades en soufflant sur eux. Ils croient chasser la maladie au moyen de ce souffle et d'un signe : ils nous demandèrent de leur rendre ce service : nous

nous prîmes à rire, en disant que c'était une plaisanterie, et que nous ne savions pas guérir de cette façon. Alors ils cessèrent de nous donner des vivres jusqu'à ce que nous les eussions satisfaits. Voyant notre obstination, un Indien me dit que je ne savais pas ce que je disais, en prétendant que cela ne servait à rien; qu'il n'ignorait pas, lui, que les pierres et les autres choses que la terre produit ont des vertus qui leur sont propres : qu'une pierre chaude que l'on applique sur l'estomac enlève la douleur, que par conséquent nous, qui étions des hommes, nous devions avoir bien plus de vertu. Enfin le besoin nous pressa tellement, que nous fûmes obligés de les satisfaire, car ils ne nous auraient pas cédé. Quand ils sont malades, ils envoient chercher le médecin, et lorsque cet homme les a guéris, non-seulement ils lui donnent tout ce qu'ils possèdent, mais ils se procurent tout ce qu'ils peuvent chez leurs parents. Le médecin leur fait des scarifica-

tions à l'endroit douloureux, et il suce tout autour de ces coupures. Ils cautérisent aussi avec le feu, et ils considèrent ce moyen comme un grand spécifique : moi-même je l'ai éprouvé, et cela m'a fait grand bien. Ils soufflent ensuite sur l'endroit malade, et ils pensent que cela chasse le mal. Quant à nous, nous faisions sur eux le signe de la croix, nous leur soufflions dessus, nous disions un *pater* et un *ave*; nous priions Dieu le plus instamment possible de les guérir, et de leur inspirer de bien nous traiter. Dieu, notre Seigneur, daigna permettre dans sa miséricorde, que tous ceux pour qui nous priâmes, à l'instant où nous les bénissions, disaient aux autres qu'ils se portaient bien et qu'ils étaient guéris. Alors ils se privaient de nourriture pour nous : ils nous donnaient des peaux et d'autres bagatelles.

La famine était si grande que je suis resté trois jours sans manger. Je regardais la vie comme insupportable, et cependant, comme

je le dirai plus tard, je me suis trouvé souffrir de la faim encore plus cruellement. Les Indiens chez lesquels étaient Alonzo Castillo, Andrès Dorantès et les autres Espagnols qui avaient survécu, étant d'une autre peuplade et parlant un langage différent, passèrent sur les côtes de la terre ferme pour se nourrir d'huîtres. Ils y restèrent jusqu'au 1er de mai, puis ils revinrent dans l'île qui était éloignée de deux lieues. La largeur de cette île était d'une demi-lieue, et la longueur de cinq. Tous les habitants sont nus, excepté les femmes qui se couvrent avec une espèce de laine qui croît sur les arbres. Les jeunes filles s'habillent avec des peaux de cerfs; ce sont des gens chez lesquels la propriété de chacun est bien distincte. Ils n'ont point de chefs. Tous ceux qui sont de la même famille vivent ensemble. Il y a parmi eux deux nations différentes, l'une nommée *Capoques*, et l'autre *Han*. Ils sont dans l'usage lorsqu'ils se connaissent de se visiter de temps en temps.

Avant de se parler ils pleurent une demi-heure, après quoi celui qui reçoit la visite se lève le premier, et donne ce qu'il possède au visiteur qui l'accepte et l'emporte : peu de temps après, souvent même aussitôt après l'avoir reçu, il s'en va sans rien dire. Ils ont d'autres coutumes fort étranges : je n'ai rapporté que les principales et les plus remarquables, afin de continuer mon récit et de conter ce qui nous est arrivé.

CHAPITRE XVI.

Les chrétiens quittent l'île de Malhado.

Quand Dorantès et Castillo revinrent dans l'île, ils réunirent tous les chrétiens qui étaient assez dispersés : ils se trouvaient au nombre de quatorze. J'ai déjà dit que je restais de l'autre côté sur la terre ferme où les Indiens m'avaient emmené. J'étais si malade

que je n'avais plus d'espoir d'en réchapper : cette idée seule aurait suffi pour m'entraîner au tombeau. Dès que les chrétiens l'eurent appris, ils donnèrent à un Indien le manteau de martre que nous avions pris au cacique, à condition qu'il les conduirait où j'étais, pour me voir. Ils vinrent au nombre de douze : les autres étaient si faibles qu'ils n'eurent pas le courage de les accompagner. Voici les noms de ceux qui vinrent : Alonzo del Castillo, Andrès Dorantès, Diégo Dorantès, Valdivieso, Estrada, Tostado, Chaves, Gutierrez, Esturiano, prêtre, Diégo de Huelva, Estevanico le nègre et Benitez. Étant arrivés sur le continent, ils trouvèrent un des nôtres, nommé Francisco de Léon; ils suivirent la côte tous les treize. Quand ils passèrent, les Indiens me le firent savoir; ils m'apprirent aussi que Hieronymo de Alanez et Lope de Oviédo étaient restés dans l'île : ma maladie m'empêcha de les voir et de les suivre. Je fus obligé de rester un an chez les Indiens de l'île : enfin les mau-

vais traitements et le travail dont ils m'accablaient, me forcèrent de prendre la fuite, et de me réfugier chez les Indiens de la nation *Charruco*, qui vivent au milieu des bois sur la terre ferme; car mon existence chez les premiers Indiens était insupportable. Entre autres travaux auxquels ils m'employaient, ils m'envoyaient arracher les racines dont ils se nourrissent, sous l'eau et au milieu des roseaux où elles croissent; j'en avais les doigts si abîmés, que pour les faire saigner, il suffisait de les toucher avec une paille. Les roseaux me coupaient de tous côtés; car beaucoup étaient brisés, et il fallait entrer au milieu, vêtu comme on sait que j'étais. C'est ce qui fut cause que je me décidai à passer chez les autres naturels; et j'y fus beaucoup mieux. Je me fis colporteur, et je mis tous mes soins à bien faire mon office: ils me nourrissaient, me traitaient fort bien; ils m'envoyaient de côté et d'autre chercher ce dont ils avaient besoin, car les guerres

continuelles qu'ils ont dans ce pays, empêchent de le parcourir et de communiquer. Dans mes courses et mon petit trafic, j'introduisais dans l'intérieur du pays tout ce qui était nécessaire : je m'éloignais de quarante ou cinquante lieues de la côte. Mes principales branches de commerce étaient des morceaux et des cœurs d'escargots de mer (1), des coquilles avec lesquelles ils coupent une espèce de fruits semblables à des haricots, qu'ils emploient comme médicament, et qui leur servent dans leurs danses et dans leurs fêtes (c'est la marchandise la plus avantageuse) des petits coquillages de mer qui servent de monnaie et d'autres objets : voilà ce que j'introduisais dans l'intérieur. Je rapportais en échange, des peaux et une espèce de terre rouge dont ils se servent pour

(1) *Pedaços de caracoles de la mar y coraçones de ellos.* L'auteur entend probablement par coraçones l'axe de la vis de l'intérieur de l'escargot, dont les Indiens faisaient des colliers et d'autres ornements.

se teindre le visage et les cheveux, des pierres pour les pointes des flèches, des roseaux très-durs pour les fabriquer, de la colle et des houpes qu'ils font avec des poils de cerfs qu'ils teignent en écarlate. Ce métier me convenait, j'allais et venais en liberté, je n'avais aucune occupation obligée, je n'étais pas esclave, et partout où je me présentais on me recevait bien; on me donnait à manger, et tout cela pour mes services. Je trouvais surtout un avantage dans ces courses, j'observais par où je pouvais pénétrer, et je me faisais connaître des naturels. Quand ils me voyaient apporter ce dont ils avaient besoin, ils se réjouissaient extraordinairement, et ceux qui ne me connaissaient pas désiraient me voir à cause de ma renommée. Il serait long de raconter tous les maux que j'ai soufferts pendant cette époque de ma vie; les dangers, la faim, les orages, le froid qui souvent venaient m'assaillir lorsque j'étais seul au milieu d'un désert, et cependant grâce à l'extrême miséricorde du

Seigneur, j'en suis revenu. Ces accidents m'empêchaient de faire mon commerce pendant l'hiver; car c'est une saison où les naturels eux-mêmes, retirés dans leurs huttes et dans leurs cabanes, en sortent à peine, et ne pouvaient pas m'être utiles. Je restai près de six ans dans ce pays, seul au milieu de ces Indiens et tout nu comme eux. Mon désir d'emmener avec moi un chrétien, nommé Lope de Oviédo, qui était resté dans l'île, me fit aussi prolonger mon séjour. De Alaniz, son compagnon, qui était resté avec lui, était mort aussitôt après le départ d'Alonso del Castillo, d'Andrès Dorantès et des autres Espagnols. Chaque année je passais dans l'île, et je le priais de nous en aller le mieux que nous pourrions à la recherche des chrétiens, et il me remettait toujours à l'année suivante; enfin je l'emmenai. Comme il ne savait pas nager je lui fis passer une baie et quatre rivières qui sont sur la côte : nous marchâmes avec quelques Indiens qui nous précédaient,

jusqu'à une anse d'une lieue de largeur et profonde de tous côtés; nous crûmes reconnaître que c'était celle que l'on nomme du Saint-Esprit. Nous aperçûmes de l'autre côté un Indien qui venait pour voir les nôtres : il nous dit que plus avant il y avait trois hommes comme nous, et il nous donna leurs noms; lui ayant demandé ce qu'étaient devenus les autres, il nous répondit qu'ils étaient morts de faim et de froid. Il ajouta que les Indiens qui marchaient en avant avaient tué par passe-temps Diégo Dorantès, Valdevieso et Diégo de Huelva, parce que ceux-ci étaient allés d'une maison à une autre; et, que les Indiens leurs voisins, chez lesquels était encore le capitaine Dorantès, avaient tué Esquivel et Mendès à la suite d'un songe. Nous leur demandâmes quelle vie menaient les Espagnols qui avaient survécu : ils nous répondirent qu'ils étaient fort maltraités, que les jeunes gens, qui chez eux sont très-désœuvrés et d'un méchant caractère, et les autres

Indiens, les accablaient de coups de pied, de bourrades et de coups de bâton : telle était l'existence de ces chrétiens. Nous nous informâmes de la nature du pays de l'intérieur et de l'espèce de vivres que l'on y trouve : leur réponse fut qu'il n'y avait que fort peu d'habitants, point de vivres, et que les naturels mouraient de froid, n'ayant pas de pelleteries pour se couvrir. Ils nous dirent que si nous voulions voir les trois chrétiens, dans deux jours, les Indiens qui les avaient dans leur puissance, viendraient sur le bord de cette rivière pour chercher des noix, et afin de nous faire voir que ce qu'ils nous avaient raconté des mauvais traitements infligés aux Espagnols était vrai, ils se mirent à donner à mon compagnon des coups de poings et de bâton, et j'en eus aussi ma part. Ils ne se contentaient pas de ces brutalités, chaque jour ils nous mettaient la pointe de leurs flèches sur le cœur, et disaient qu'ils voulaient nous tuer comme ils avaient tué

nos compatriotes. Lope de Oviédo, craignant que cela ne nous arrivât, dit qu'il voulait revenir sur ses pas pour rejoindre les femmes des Indiens avec lesquelles nous avions passé la baie, et qui étaient déjà bien loin. Je l'engageai beaucoup à ne pas le faire, j'employai toutes sortes de raisonnements; mais il me fut impossible de le retenir. Il retourna donc, et je restai seul avec les Indiens. Ils se nommaient *Qnevenes*, et les autres chez lesquels retourna Lope de Oviédo, *Deaguanes*.

CHAPITRE XVII.

—

Les Indiens arrivent et emmènent avec eux Andrès Dorantès, Castillo et Estevanico.

Deux jours après le départ de Lope de Oviédo, les Indiens qui gardaient Alonso del Castillo et Andrès Dorantès, arrivèrent à l'endroit même que l'on nous avait indiqué, pour manger les noix dont ils vivent pendant deux mois en les broyant avec certaine

semence, sans prendre d'autre nourriture; encore arrive-t-il qu'ils n'en ont pas tous les ans, car lorsque ces fruits poussent une année ils ne viennent pas la suivante. Ces noix sont aussi grosses que celles de Galice; mais les arbres qui sont très-nombreux, s'élèvent beaucoup plus haut que nos noyers. Un Indien me dit que les chrétiens étaient arrivés, que si je voulais les voir il fallait m'échapper et gagner un endroit de la forêt qu'il m'indiqua, que lui-même et plusieurs de ses parents devaient aller voir ces Indiens, et qu'il m'emmènerait avec lui pour visiter mes compatriotes : je me confiai à eux, et je résolus de partir. Ces naturels étaient d'une autre nation que ceux qui nous gardaient. J'exécutai donc ce projet; le lendemain ils me trouvèrent au rendez-vous indiqué, et ils m'emmenèrent. Aussitôt que je fus près du lieu où les Indiens s'arrêtent ordinairement, Andrès Dorantès vint voir qui j'étais, les Indiens, l'avaient prévenu qu'un chrétien

arrivait. Quand il me vit, son étonnement fut extrême, car il me croyait mort depuis longtemps, comme les Indiens le lui avaient dit. Nous rendîmes grâce à Dieu de nous trouver réunis, et ce jour fut pour nous un des plus heureux de notre vie. Quand je fus près de Castillo, il me demanda où j'allais : je lui dis que mon dessein était de passer dans un pays où je trouverais des chrétiens. Andrès Dorantès me répondit que depuis longtemps il priait Castillo et Estevanico de se porter plus avant; mais qu'ils n'osaient le faire parce qu'ils ne savaient pas nager, et qu'ils craignaient le passage des baies et des rivières qui sont très-fréquentes dans ce pays : que puisque Dieu, notre Seigneur, avait daigné me faire supporter tant de malheurs, tant de maladies, et enfin me réunir à eux, qu'ils se détermineraient à prendre la fuite, et que je les aiderais à traverser les baies et les cours d'eau que nous rencontrerions. Ils me prévinrent de ne pas faire soupçonner en aucune

manière aux Indiens mon intention de m'en aller, parce qu'ils me tueraient à l'instant ; et d'attendre six mois avec eux. C'était l'époque où ces naturels allaient dans un autre pays pour vivre de tunas (figues de raquette ou figuier d'Inde). Ce sont des fruits comme des œufs, jaunes ou noirs et d'excellent goût. Pendant trois mois de l'année les indigènes n'ont pas d'autre nourriture : plus tard d'autres Indiens arrivent, et leur apportent des arcs pour commercer avec eux. Nous choisîmes cette saison pour prendre la fuite tous ensemble. Ce dessein ayant été arrêté, je restai dans leur compagnie, et l'on me donna en esclavage à un Indien qui avait déjà Dorantès. Cet homme, sa femme et ses enfants étaient tous borgnes : on les nommait *Marianès*. Castillo était chez des voisins de ceux-ci, ils s'appelaient *Yguas*. Les Espagnols me racontèrent qu'après avoir quitté l'île del Malhado, ils avaient trouvé sur la côte une barque naufragée : c'était celle que montaient le

contador et les religieux. Après avoir passé quatre rivières très-larges, et dont le courant est des plus forts, cette barque fut poussée en mer, où quatre des leurs se noyèrent. Ils naviguèrent jusqu'à la baie, et la traversèrent avec beaucoup de peine : quinze lieues plus loin ils en trouvèrent une autre. Déjà deux de leurs camarades avaient péri dans un voyage de soixante lieues, et tous ceux qui restaient se trouvaient sur le point de les suivre. Pendant toute la route ils n'avaient vécu que de crabes et de mousses (*yerba pedrera*). Étant arrivés à cette dernière baie, ils y trouvèrent des Indiens qui se nourrissaient de mûres. Aussitôt que ces naturels virent des chrétiens, ils gagnèrent l'autre bord. Tandis que les nôtres étaient occupés à chercher un moyen de traverser la baie, un Indien vint à eux avec un chrétien, qui se trouva être Figueroa, un des quatre que nous avions envoyés à l'île del Malhado. Cet homme leur raconta comment il était parvenu jusqu'à cet

endroit avec ses compagnons; que deux de ces derniers et un Indien étaient morts de froid et de faim; car ils avaient éprouvé le plus mauvais temps qu'il est possible d'avoir. Les Indiens l'avaient pris avec Mentès, qui s'était enfui par le meilleur chemin qu'il avait pu trouver, dans l'intention de se rendre à Panuco; mais les naturels l'avaient poursuivi et tué. Figueroa apprit chez ces Indiens qu'un chrétien était retenu chez les Mariamès, il gagna une autre contrée, et il le trouva chez les *Quevenes*. Ce chrétien était Hernando de Esquivel, natif de Badajos; il avait voyagé avec le commissaire. Figueroa connut par Esquivel quelle avait été la fin du gouverneur, du contador et des autres. Ces derniers avaient fait échouer leur barque entre les rivières; en suivant la côte ils avaient trouvé sur le rivage celle de Pamphilo de Narvaez et de ses gens. Le gouverneur se rendit dans sa barque jusqu'à la grande baie; là il fit embarquer la troupe et la transporta sur la rive

opposée, puis il revint chercher le contador, les religieux et tous les autres. Après le débarquement il avait révoqué le contador de sa charge de lieutenant du gouverneur, et il avait revêtu de cet emploi un capitaine qui l'accompagnait, nommé Pentoja. Le soir Pamphilo de Narvaez ne voulut pas descendre à terre, il resta dans sa barque avec le patron et un mousse qui étaient malades : ils n'avaient ni eau, ni vivre. A minuit il s'éleva un vent du nord si violent, que l'embarcation qui n'avait pour ancre qu'une pierre, fut emportée en pleine mer, sans que personne s'en aperçût, et depuis on n'en entendit plus parler. Ceux qui étaient à terre suivirent le rivage ; ils se trouvèrent arrêtés par une grande étendue d'eau : ils firent un radeau avec lequel ils passèrent de l'autre côté. En continuant leur marche, ils arrivèrent à la pointe d'une forêt, où ils trouvèrent des Indiens qui, les ayant aperçus, embarquèrent leurs cabanes dans des canots, et passèrent

sur le rivage opposé. Les chrétiens, considérant la rigueur de la saison, c'était au mois de novembre, s'arrêtèrent dans une forêt où ils trouvèrent du bois, de l'eau, et sur le rivage quelques crabes et des coquillages. Cependant ils commencèrent à mourir de faim et de froid, les uns après les autres. Pentoja qui était resté en qualité de lieutenant, les traitait fort mal. Soto Major, frère de Vasco Porcallo, natif de l'île de Cuba, qui faisait partie de l'expédition en qualité de mestre de camp, ne pouvant souffrir Pentoja, se révolta contre lui, et lui asséna un coup de bâton qui le tua. Voilà comme leur nombre diminuait. Ceux qui restaient en vie faisaient rôtir les morts. Le dernier qui succomba fut Soto Major; Esquivel le fit rôtir, et il vécut de ce cadavre jusqu'au 1er mars. A cette époque, un Indien de ceux qui avaient pris la fuite quand les chrétiens étaient arrivés, vint voir si tous étaient succombés, et il emmena Esquivel. C'est

pendant que celui-ci était en esclavage, que Figueroa put lui parler, et apprit tout ce que nous venons de conter. Il pria Esquivel de se rendre avec lui à Panuco ; mais il ne voulut pas y consentir, disant que les religieux lui avaient dit que Panuco était fort éloigné. Esquivel resta, et Figueroa se rendit à la côte où il habitait.

CHAPITRE XVIII.

—

Relation donnée par de Esquivel.

Voila la relation que Figueroa recueillit de Esquivel, et de l'un à l'autre, elle est parvenue jusqu'à moi. On peut voir par là quelle a été la fin de toute cette flotte, et ce qui est arrivé à la plupart des gens qui en faisaient partie. Figueroa ajouta que si jamais des

chrétiens retournaient dans ce pays, il pourrait arriver qu'ils vissent de Esquivel, parce qu'il avait appris que celui-ci avait quitté son Indien, et qu'il s'était réfugié chez les Mareamès ses voisins. Il nous raconta ensuite qu'il avait voulu se rendre avec l'Asturien chez d'autres Indiens qui habitaient plus avant; et que les Indiens chez qui il était, l'ayant entendu, coururent sur eux, leur donnèrent des coups de bâton, dépouillèrent l'Asturien et lui traversèrent un bras avec une flèche. Cependant ils réussirent à s'échapper, passèrent chez les Mareamès, et finirent par leur persuader de les recevoir comme esclaves. Mais pendant qu'ils les servaient, ils furent si maltraités par ces naturels, que jamais esclaves ni qui que ce soit, ne le fût autant. Non content de les battre, de leur arracher la barbe par passe-temps, ils en tuèrent trois pour la seule raison qu'ils avaient été d'une maison à l'autre; c'étaient Diégo Dorantès, Valdeviesso, et Diégo de Huelva, que

j'ai déjà nommé : ceux qui restaient s'attendaient au même sort. Andrès Dorantès ne pouvant supporter cette existence, se rendit chez les Mareamès où était Esquivel. Ces gens lui racontèrent qu'Esquivel ayant essayé de s'enfuir parce qu'une femme avait rêvé qu'il devait tuer son fils, ils l'avaient poursuivi et massacré : ils montrèrent à Andrès Dorantès son épée, son chapelet, un livre et d'autres objets qui lui avaient appartenu. Ils avaient suivi en cela un usage établi chez eux, qui est de tuer même leurs propres enfants à propos de certains rêves. Ils font dévorer leurs filles par les chiens aussitôt qu'elles viennent de naître : la raison qu'ils en donnent, c'est que tous les habitants de la contrée sont leurs ennemis, et comme ils sont continuellement en guerre, s'ils mariaient leurs filles avec eux, le nombre de leurs ennemis augmenterait tellement, que ceux-ci finiraient par les vaincre et les réduire en esclavage. Ils préfèrent donc tuer leurs filles

que de s'exposer à ce que l'enfant qui naîtrait d'elles devînt leur ennemi. Nous leur demandâmes pourquoi ils ne les mariaient pas dans leur famille : ils répondirent que c'était un crime de se marier entre parents, qu'il valait mieux tuer leur fille que de le permettre ou de les donner aux ennemis. Il n'y a dans tout le pays que ces Indiens et les Yguazes qui aient cette coutume. Lorsqu'ils veulent se marier, ils achètent des femmes à leurs ennemis au prix du meilleur arc qu'ils puissent se procurer, et de deux flèches pour chaque femme; s'ils n'ont pas d'arc, ils donnent un filet d'une brasse de large sur autant de long. Ils tuent aussi leur fils, et ils achètent ceux des autres peuplades. Leur mariage ne dure qu'autant qu'ils en sont satisfaits : ils le rompent pour une bagatelle.

Dorantès ne resta que peu de jours chez ces gens, et il prit la fuite. Castillo et Estevanico se rendirent dans l'intérieur du pays chez les Yguazes. Tous ces gens tirent de l'arc; ils

sont bien faits, mais moins grands que ceux que nous avions quittés. Ils se percent une mamelle et une lèvre : leur nourriture consiste principalement en deux ou trois espèces de racines. Ils les recueillent dans tous le pays; elles sont très-mauvaises, et font enfler ceux qui en mangent : il faut deux jours pour les faire cuire, et outre cela, on ne se les procure qu'avec bien de la peine. Ces gens sont si affamés qu'ils ne peuvent se rassasier sans ces racines. Ils vont les chercher à deux ou trois lieues à la ronde. Quelquefois ils tuent du gibier, et ils prennent du poisson dans la saison; mais en très-petite quantité : leur appétit est si grand, qu'ils mangent des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des salamandres, des couleuvres, des vipères, dont la morçure est mortelle, de la terre, du bois, de la fiente de cerfs et bien d'autres choses dont je ne parlerai pas. Je crois en vérité que s'il y avait des pierres dans ce pays-là ils les mange-

raient. Ils conservent les arêtes des poissons et des couleuvres qu'ils ont mangés, ainsi que d'autres objets pour les réduire en poudre et s'en nourrir. Les hommes ne portent jamais les fardeaux, ce sont les femmes, ainsi que les vieillards qu'ils maltraitent cruellement. Ces Indiens n'aiment pas autant leurs enfants que ceux dont nous avons parlé: plusieurs se livrent au péché contre nature. Les femmes sont extrêmement maltraitées; sur vingt-quatre heures elles n'en ont que six pour se reposer; elles passent le reste de la nuit à faire sécher près du feu les racines qui leur servent d'aliment. Aussitôt que le matin arrive, elles travaillent à la terre, vont chercher du bois et de l'eau, et s'occupent à d'autres ouvrages. Ces Indiens sont très-voleurs, et quoique bien unis, aussitôt que le père ou son fils tourne la tête, ils se volent l'un l'autre ce qu'ils peuvent. Ils sont très-menteurs et très-passionnés pour une certaine liqueur qu'ils préparent. Ils ont une si grande habitude de

la course que depuis le matin jusqu'au soir ils poursuivent un cerf sans s'arrêter ni se fatiguer ; ils en tuent beaucoup de cette façon, parce qu'ils finissent par les harasser, et souvent ils les prennent en vie. Leurs maisons sont faites avec des nattes de joncs, fixées à quatre arcs. Ils les transportent sur leur dos tous les deux ou trois jours pour aller chercher de quoi vivre : ils ne cultivent aucune plante. Malgré l'extrême besoin de nourriture qu'ils souffrent continuellement, ils sont très-gais, et ne cessent de danser et d'être en fête. Le meilleur temps pour eux est la saison des tunas, car alors ils ne souffrent pas de la faim, et ils passent leurs journées et leurs nuits à danser et à manger ces fruits. Ils emploient tous leurs instants à les presser et à les ouvrir : ils les font sécher, les mettent dans des cabas comme des figues, et les conservent pour se nourrir en voyage. Ils réduisent les écorces en poudre. Très-souvent quand nous étions chez eux il

nous est arrivé de rester trois ou quatre jours sans manger, n'ayant pas de nourriture. Pour nous consoler, ils nous disaient de ne pas être tristes, que bientôt nous aurions des tunas, que nous mangerions abondamment, que nous en boirions le suc, que nous aurions de gros ventres, que nous serions très-contents, et que nous ne sentirions pas le besoin de la nourriture; mais il fallait attendre encore six mois. Enfin lorsque ce terme fut arrivé, nous allâmes manger des tunas. Nous trouvâmes dans le pays une très-grande quantité de moustiques de trois espèces différentes, et qui sont très-incommodes Pendant presque tout le printemps ils noustourmentèrentextraordinairement. Pour nous défendre contre ces insectes, nous faisions derrière nous beaucoup de feux de bois pourri, et mouillé, afin qu'il ne s'enflammât pas et qu'il fît beaucoup de fumée. Ce moyen nous causait un autre ennui, car la fumée nous donnait dans les yeux et nous faisait

pleurer pendant toute la nuit, sans parler de la chaleur extrême que les feux nous occasionnaient. Nous allions nous coucher sur le rivage; mais à peine étions-nous endormis, les Indiens venaient nous réveiller à coups de bâton pour que nous allassions rallumer les feux. Ceux de l'intérieur emploient contre les moustiques un remède encore plus extraordinaire : c'est d'aller avec des tisons à la main brûler les prairies et les forêts où ils se trouvent, afin de les détruire, et de faire sortir de terre les lézards et les autres animaux pour les manger. Ils chassent aussi les cerfs en environnant de feux les endroits où ils se trouvent; c'est par ce moyen qu'ils empêchent ces animaux de venir paître dans les endroits où le besoin les a conduits eux-mêmes : aussi n'établissent-ils jamais leurs cabanes que dans les lieux pourvus d'eau et de bois. Quand ils vont à la recherche des cerfs qui se tiennent d'ordinaire dans des sites où il n'y a ni bois ni eau, ils en

transportent des charges. Le jour où ils arrivent, ils tuent les cerfs et tous les animaux qu'ils peuvent trouver, et ils consomment leur bois à préparer leur nourriture et à faire des feux pour se défendre contre les moustiques. Le lendemain ils se remettent en route. Lorsqu'ils partent, ils sont si couverts de morsures d'insectes, qu'ils semblent des lépreux. C'est par des moyens aussi pénibles, qu'ils assouvissent leur appétit deux ou trois fois par an, et comme je m'y suis trouvé, je puis affirmer qu'il n'y a pas de maux au monde qui soient comparables à ceux-là. On rencontre dans l'intérieur beaucoup de cerfs, d'oiseaux de différentes espèces et d'animaux dont j'ai déjà parlé. Ils ont aussi des vaches; j'en ai vu trois fois et j'en ai mangé; elle m'ont paru être aussi grandes que celles d'Espagne. Leurs cornes sont plus petites que celles des vaches des Maures; leur poil est très-long, semblable à la laine de nos moutons qui changent de pâturage : elle est de dif-

férente couleur, il y en a de tachetées et de noires. Leur viande m'a paru meilleure que celle des nôtres, et ces animaux plus charnus. Avec la peau des jeunes les Indiens se font des manteaux pour se couvrir : ils emploient celles des vieilles à faire des souliers et des boucliers. Ces animaux descendent du nord dans l'intérieur jusqu'à la côte, et se répandent à plus de quatre cents lieues. Pendant tout ce chemin ils suivent les prairies, se rapprochent des habitants à qui ils fournissent de quoi vivre et une grande quantité de peaux.

CHAPITRE XIX.

Comment les Indiens nous séparèrent.

Six mois s'étaient passés depuis que j'attendais avec les chrétiens le moment de mettre notre projet à exécution, lorsque les Indiens s'en allèrent à trente lieues de là à la recherche des tunas. Quand nous fûmes pour nous enfuir, ils se querellèrent à propos d'une

femme, se battirent et se tuèrent les uns les autres, puis chacun emporta sa cabane et s'en alla de son côté. Nous autres chrétiens, nous fûmes donc obligés de nous séparer, sans pouvoir nous réunir pendant une année. Tout ce temps-là je menai une existence des plus pénibles, tant à cause du besoin de manger, que des mauvais traitements que ces Indiens me firent éprouver; à un tel point, que trois fois je pris la fuite de chez mes maîtres. Ils se mirent à ma poursuite, et firent tous leurs efforts pour me tuer; mais Dieu par sa miséricorde voulut bien me mettre à l'abri de leurs recherches, et je parvins à retrouver les Espagnols à la saison des tunas, et dans le même endroit où nous nous étions vus. Nous avions arrêté de prendre la fuite: le même jour où nous devions partir, les Indiens nous séparèrent, et chacun fut de son côté; je dis à mes camarades que je les attendrais dans les tunas jusqu'à ce que la lune fût dans son plein. Ce fut le 1er de septembre

que nous convînmes de cela avec eux : c'était aussi le premier de la lune. Je les prévins que s'ils ne se trouvaient pas au rendez-vous à l'époque indiquée, je m'enirais tout seul. Nous nous séparâmes donc, et chacun partit avec ses Indiens. Je restai chez les miens jusqu'au treizième jour de la lune : j'avais arrêté de passer chez d'autres naturels à l'époque de la pleine lune. Le 13 de septembre, Andrès Dorantès et Estevanico arrivèrent où j'étais, ils me dirent qu'ils avaient laissé Castillo près de là, chez des Indiens, nommés *Anagados*; ils nous racontèrent nombre de dangers auxquels ils avaient été exposés; qu'ils s'étaient trouvés sur le point de périr, que la veille nos Indiens avaient changé de pays, et qu'ils s'étaient rendus dans l'endroit où était Castillo. Ils devaient se joindre à ceux qui le retenaient en esclavage afin de faire la paix; car jusqu'alors ils avaient été en guerre : c'est ainsi que nous retrouvâmes Castillo. Pendant que nous vivions de tunas, nous souffrions

extraordinairement de la soif ; pour y remédier nous buvions le suc de ces fruits. Nous le recueillions dans un trou que nous faisions en terre ; aussitôt que nous l'avions rempli nous buvions jusqu'à ce que notre soif fût étanchée. Nous en agissions ainsi parce que nous n'avions pas de vase. Cette boisson est douce, elle a la couleur du sirop de raisin. Les tunas sont de différentes espèces : il y en a d'excellentes, mais toutes me paraissaient fort bonnes : la faim ne me laissant jamais le temps de les goûter, je n'aurais pu dire quelles étaient les meilleures. Presque tous les naturels boivent de l'eau de pluie qu'ils recueillent dans certains endroits. Bien qu'il y ait des rivières, comme ils ne fixent jamais leurs habitations, ils ne les connaissent pas. Il y a dans toute la contrée beaucoup de pâturages très-vastes et très-beaux, et des prairies fort convenables pour les troupeaux. Il me parut que la terre serait très-fertile si elle était cul-

tivée et habitée par des gens civilisés. Pendant tout le temps que nous y restâmes, nous ne vîmes pas de montagne.

Les derniers Indiens dont nous avons parlé nous dirent que plus loin, sur le rivage, il se trouvait une nation nommée *Camons*, et que les naturels avaient tué tous les Espagnols qui montaient la barque de Peñalosa et de Telles; ces chrétiens étaient si faibles qu'ils ne purent se défendre. Les Indiens nous firent voir des vêtements et des armes qui avaient appartenu à nos compatriotes; ils nous dirent que la barque avait échoué sur le rivage : c'était la cinquième qui nous manquait. Celle du gouverneur, comme nous l'avons dit, avait été emportée en pleine mer; une autre, montée par les religieux et le contador, avait échoué, ainsi que nous l'avait conté Esquivel. Nous avons rapporté comment les deux dernières, où nous étions embarqués, Castillo, Dorantès et moi, avaient sombré près de l'île de Malhado.

CHAPITRE XX.

—

Nous prenons la fuite.

Deux jours après nous être réunis, nous nous recommandâmes au Seigneur et nous prîmes la fuite, comptant que bien que la saison fût déjà avancée et que les tunas commençassent à passer, nous pourrions nous nourrir avec les autres fruits qui restaient, et faire une bonne partie du chemin par terre. Ce jour-là nous marchâmes en craignant sans cesse d'être repris par les In-

diens. Nous remarquâmes de la fumée, et le soir, étant arrivés à l'endroit d'où elle s'élevait, nous vîmes un Indien qui, dès qu'il nous aperçut, prit la fuite sans nous regarder. Nous envoyâmes le nègre à sa poursuite. L'Indien voyant que cet homme était seul, s'arrêta : alors le nègre lui dit que nous cherchions les gens qui faisaient la fumée que nous avions vue. Cet Indien répondit que les maisons n'étaient pas éloignées, et qu'il nous y accompagnerait. Il courut pour donner avis de notre arrivée, et nous le suivîmes. Au coucher du soleil nous vîmes les maisons, et à deux portées d'arbalète avant d'y arriver, nous trouvâmes quatre Indiens qui nous attendaient et qui nous reçurent fort bien. Nous leur dîmes dans la langue des Mareamès que nous nous rendions chez eux. Ils témoignèrent beaucoup de joie de nous voir, et nous conduisirent au village : ils logèrent Dorantès et le nègre chez un médecin, moi et Castillo chez un autre Indien. Ces na-

turels se nomment *Avavares*, ils parlent une langue particulière. Ils portaient des arcs à nos anciens maîtres, et faisaient du commerce avec eux. Quoique leur langage diffère de celui de ces derniers, et qu'ils forment une nation à part, cependant ils les comprennent. Les nôtres avaient été chez les Avavares ce jour-là même. Aussitôt toute la peuplade nous offrit des tunas, parce qu'ils avaient déjà entendu parler de nous : ils savaient que nous guérissions les malades, et connaissaient les miracles que le Seigneur opérait par notre moyen. C'en était déjà un bien grand que de nous avoir ouvert une route dans un pays si peu habité, de nous faire trouver des hommes dans des endroits où le plus souvent il n'y en a pas, de nous protéger dans tant de dangers, de ne pas permettre que l'on nous tuât, de nous nourrir pendant une si grande famine, et de disposer ces gens à bien nous traiter comme nous allons le raconter.

CHAPITRE XXI.

Comment nous guérissons des malades.

Le soir même de notre arrivée, des Indiens vinrent trouver Castillo, et lui dirent qu'ils avaient mal à la tête, et qu'ils le priaient de les guérir. Aussitôt il les bénit, il les recommanda à Dieu, et ces gens dirent à l'instant même que le mal avait disparu. Ils allèrent chez eux, et rapportèrent une grande quantité de tunas et un morceau de viande

de cerf, ce qui nous étonna beaucoup. Le bruit de cette cure se répandit, et un grand nombre de malades vinrent le soir même pour se faire guérir, chacun apportait un morceau de cerf : nous ne savions où mettre toute cette viande. Nous rendîmes grâces à Dieu de ce que chaque jour sa miséricorde se démontrait de plus en plus en notre faveur. Quand les guérisons furent terminées, ils commencèrent à danser, à se livrer à leurs divertissements jusqu'au lendemain au point du jour. Les réjouissances qu'ils firent pour fêter notre arrivée durèrent trois jours. Au bout de ce terme, nous leur demandâmes des renseignements sur les pays plus avancés, sur les habitants et les vivres que l'on y trouvait. Ils nous répondirent que la contrée produisait beaucoup de tunas, mais qu'elles étaient déjà passées, et qu'il n'y avait plus d'habitants, parce que tous étaient retournés chez eux, ayant fini de récolter ces fruits. Il y faisait froid, disaient-ils, et l'on y

trouvait fort peu de peaux. Quand nous eûmes réfléchi à tout cela, comme l'hiver et le froid approchaient, nous résolûmes de passer cette saison avec eux. Cinq jours après notre arrivée, ils partirent pour aller chercher d'autres tunas dans un pays où se trouvaient des nations et des peuplades différentes. Après cinq jours de marche, en souffrant beaucoup de la faim, car il n'y avait sur la route ni tunas ni autres fruits, nous arrivâmes à une rivière où nous établîmes nos cabanes, après quoi nous allâmes chercher une espèce de fruit qui ressemble à des vesces, et comme il n'y a pas de route dans tout ce pays, je restai longtemps à en cueillir. Les Indiens partirent, et je me trouvai seul. En essayant de les rejoindre je me perdis pendant la nuit. Dieu daigna permettre que je trouvasse un arbre allumé; je supportai le froid de la nuit en restant à côté. Le matin j'emportai du bois et deux tisons, et je marchai à la recherche de mes compagnons. Je voyageai pendant cinq jours, por-

tant toujours avec moi du feu et du bois, dans la crainte de me trouver dans un endroit où il n'y en aurait pas, comme cela arrive souvent. Au moyen de cette provision, j'aurais pu du moins entretenir des tisons et ne pas me trouver sans feu; je n'avais pas d'autres moyens à prendre pour me garantir du froid, car j'étais tout nu. La nuit j'allais chercher un abri sous les arbres des forêts qui étaient sur le bord des rivières. Avant le coucher du soleil je pratiquais un trou en terre, j'y plaçais beaucoup de bois, et comme les arbres étaient très-nombreux, j'amassais une quantité de branches sèches qui étaient tombées, et j'allumais autour du trou quatre feux disposés en croix. J'avais le soin de temps en temps de les entretenir, et je me couvrais dans ce trou de tas de paille que l'on trouve en grande abondance. C'est ainsi que pendant les nuits je me garantissais du froid. Un soir, que j'étais endormi, le feu prit à la paille qui me couvrait, et, malgré

la promptitude avec laquelle je me levai, j'aperçus dans mes cheveux les traces du danger que je venais de courir. Pendant les cinq jours je ne mangeai pas la moindre chose, je ne trouvai rien pour vivre. Comme je n'avais pas de chaussure, mes pieds étaient ensanglantés. Dieu eut pitié de moi, et pendant tout ce temps-là le vent du nord ne souffla pas, autrement je serais mort. Enfin je rejoignis mes Indiens au bord d'une rivière; déjà eux et les chrétiens me croyaient mort: ils pensaient que j'avais été mordu par une vipère. Tous témoignèrent la plus grande joie de mon arrivée, surtout les chrétiens. Ils me dirent qu'ils avaient extrêmement souffert de la faim, ce qui les avait empêchés de me chercher. Le soir ils me donnèrent des tunas. Le lendemain nous nous rendîmes dans un endroit où il y avait une grande quantité de ces fruits qui nous servirent à apaiser notre faim. Nous remerciâmes vivement le Seigneur, qui ne cessait de nous protéger.

CHAPITRE XXII.

—

On nous amène d'autres malades.

Le lendemain matin, un grand nombre d'Indiens vinrent nous trouver; ils nous amenèrent cinq personnes très-malades et paralysées, qui venaient chercher Castillo pour se faire guérir. Chaque malade offrit son arc et ses flèches; Castillo les reçut, et au coucher

du soleil il les bénit et les recommanda à Dieu notre Seigneur. Nous le suppliâmes tous, le mieux que nous pûmes, d'envoyer la santé à ces gens, puisqu'il savait que c'était le seul moyen de faire que les Indiens nous protégeassent, et que nous vissions la fin d'une existence aussi misérable. Dieu nous exauça avec tant de miséricorde, que le matin les malades se levèrent en fort bonne santé et si forts, qu'ils semblaient ne l'avoir jamais été. Les Indiens se montrèrent extrêmement surpris, et nous fûmes on ne peut plus sensibles à ce bienfait de Dieu. Nous le remerciâmes, car nous reconnaissions évidemment sa bonté, et nous espérions qu'il nous délivrerait et nous conduirait dans un lieu où nous pourrions le servir. Je puis dire que jamais je n'ai perdu l'espoir que sa miséricorde me retirerait de cet esclavage, et je ne cessais de le dire à mes compagnons. Dès que les Indiens furent partis en emmenant ceux qui avaient été malades, nous allâmes chercher des tunas dans

un autre endroit où se trouvaient des naturels nommés *Cutalches* et *Malicones*. Nous trouvâmes avec eux d'autres peuplades : les *Coayos* et les *Susolas*. D'un autre côté étaient les *Atayos* qui faisaient la guerre à ces derniers : chaque jour les deux peuplades se tiraient des flèches. Comme dans le pays on ne parlait que des miracles que Dieu faisait par nos mains, de tous côtés des gens venaient pour se faire guérir. Deux jours après notre arrivée, les Susolas vinrent nous voir, et prièrent Castillo d'aller guérir un blessé et d'autres malades, dont un se trouvait à l'extrémité. Castillo était un médecin très-timoré, surtout lorsque les maladies étaient dangereuses : il craignit que ses péchés ne l'empêchassent de réussir. Les Indiens me dirent d'aller soigner ces malades, que ces gens me voulaient du bien, qu'ils se souvenaient que je les avais guéris quand ils étaient près des noyers, et qu'ils m'avaient donné des noix

et des peaux : cela avait eu lieu lorsque je m'étais réuni aux chrétiens. Il fallut donc aller avec eux : Dorantès et Estevanico m'accompagnèrent. Quand j'arrivai près de leur cabane, je m'aperçus que le malade était déjà mort. Beaucoup de monde était dehors et versait des larmes : la cabane était abattue, ce qui est un signe du décès du maître. Je trouvai que cet Indien avait les yeux retournés ; on ne sentait plus de pouls, et l'on remarquait tous les caractères de la mort : tel fut mon avis et celui de Dorantès. Je levai une natte qui couvrait le mort, et je suppliai le Seigneur le mieux que je pus de rendre la santé à cet homme et à tous les malades. Je le bénis plusieurs fois ; je soufflai plusieurs fois sur lui ; ils m'apportèrent son arc et me donnèrent un cabas de tunas pillées. On m'amena beaucoup d'autres Indiens qui souffraient des étourdissements, et l'on me donna deux autres paniers de tunas, je les remis aux Indiens qui voyageaient

avec nous, après cela nous retournâmes où nous étions campés. Nos Indiens, à qui j'avais donné les tunas, restèrent. Le soir ils revinrent à leurs cabanes, et dirent que le mort que j'avais soigné devant eux, s'était levé bien portant, qu'il s'était promené, qu'il avait parlé et mangé avec eux, et que tous les autres malades que j'avais traités se portaient fort bien et étaient très-gais, ce qui répandit la plus grande admiration dans le pays. On ne parlait que de cela, tous ceux qui l'entendaient dire venaient nous chercher pour nous faire guérir leurs enfants, et pour que nous fissions le signe de la croix sur eux. Lorsque les Indiens *Cutalchiches*, qui se trouvaient avec les nôtres, furent sur le point de retourner chez eux, ils nous offrirent toutes les tunas qu'ils avaient conservées pour leur voyage, sans en garder aucune. Ils nous donnèrent des cailloux larges d'un palme et demi qui leur servent pour couper : c'est pour eux un objet d'une grande valeur. Ils nous prièrent de nous souvenir

d'eux, et de supplier le Seigneur de les conserver toujours en bonne santé; puis ils s'en allèrent comme les gens les plus contents du monde, après nous avoir donné tout ce qu'ils avaient de mieux. Nous restâmes huit mois avec les Avavares. Nous calculions le temps par les lunes. Pendant ce temps-là on vint nous chercher de tous les côtés, et l'on disait que véritablement nous étions les enfants du soleil. Jusqu'alors Dorantès et le nègre n'avaient pas guéri de malades; mais les nombreuses importunités que l'on nous faisait éprouver en venant de côté et d'autre pour nous chercher, furent cause que nous devînmes tous médecins. Cependant je jouissais de la plus grande réputation, à cause de mon intrépidité à entreprendre toute espèce de guérison. Nous ne traitions jamais personne sans que les malades ne finissent par nous dire qu'ils se portaient bien, et ils étaient si persuadés de guérir quand nous les soignions, qu'ils croyaient positivement que personne des

leurs ne mourrait si nous restions toujours avec eux.

Ces Indiens et ceux avec qui ils se trouvaient, nous contèrent une chose fort extraordinaire, et qui, d'après leurs calculs, a pu arriver quinze ou seize ans auparavant. Ils prétendent qu'un petit homme, qu'ils croyaient barbu, quoiqu'ils n'eussent pas pu voir son visage, voyageait dans ce pays. Ils le nommaient dans leur langue, *chose mauvaise*. Lorsque cet homme venait chez eux, leurs cheveux se hérissaient; ils tremblaient et ils voyaient à la porte de leurs maisons un tison enflammé. L'homme entrait, prenait tout ce qui lui faisait plaisir, leur faisait trois grandes blessures dans les flancs avec un caillou, large comme la main, et de la longueur de deux palmes. Puis il introduisait sa main dans ces blessures, retirait les intestins, coupait un boyau à la longueur d'un palme plus ou moins, et le jetait dans le feu. Il leur faisait trois autres blessures au bras et à la

saignée, séparait les membres, les réunissait, imposait les mains sur leurs blessures, et ces gens prétendaient qu'à l'instant même ils étaient guéris. Souvent, pendant leurs danses, cet être leur apparaissait vêtu en femme et quelquefois en homme, et quand il lui prenait fantaisie, il enlevait leur maison en l'air, retombait avec ces maisons et les renversait. Ils nous racontèrent que plusieurs fois ils lui avaient offert des aliments; mais que jamais il n'avait mangé : qu'ils lui avaient demandé d'où il venait, où était sa demeure, et qu'il avait répondu, en montrant une crevasse dans la terre, qu'il habitait là, en bas. Nous nous prîmes beaucoup à rire en les entendant raconter ces choses; mais, voyant que nous ne les croyions pas, ils allèrent chercher un grand nombre de ceux que cet homme avait pris, disaient-ils, et nous reconnûmes les traces des blessures qu'il avait faites dans les endroits indiqués, et de la manière dont nous l'avons racontée. Nous leur

dîmes que c'était un maudit, et que, s'ils croyaient en Dieu, notre Seigneur, et s'ils étaient chrétiens comme nous, ils n'auraient pas peur de ce petit homme, qui n'oserait pas venir les tourmenter : qu'ils pouvaient être persuadés que tant que nous serions dans leurs pays jamais il n'oserait venir. Ils s'en réjouirent extrêmement et n'eurent plus si peur. Ils nous dirent qu'ils avaient vu, plus avant sur la côte que nous appellions des Figues, Asturiano, Figueroa et d'autres Espagnols. Tous ces gens n'ont pas la moindre connaissance de l'art de diviser le temps en observant le soleil et la lune. Ils ne comptent pas par mois et par années, et ne calculent la différence de saisons que par la maturité des fruits, la mort du poisson où le lever des étoiles, et pour cela ils sont fort adroits. Nous fûmes très-bien traités par eux, cependant nous étions obligés d'aller chercher nos vivres, le bois et l'eau. Leur nourriture est la même que ceux dont nous avons parlé;

néanmoins ils ne recueillent ni maïs, ni glands, ni noix. Nous étions tous nus comme eux, la nuit seulement nous nous couvrions avec des peaux de cerfs. Pendant huit mois que nous restâmes avec eux, nous en passâmes six toujours affamés; car ils prennent fort peu de poissons. Enfin les tunas commençant à mûrir, nous nous enfuîmes sans être aperçus, et nous allâmes chez des Indiens nommés *Maliacones*; ils étaient plus avant. Nous allâmes, moi et les nègres, à une journée de marche de l'endroit où nous étions. Trois jours après je fis venir Castillo et Dorantès. Quand ils furent arrivés, nous partîmes tous ensemble avec des Indiens qui allaient se nourrir d'un petit fruit produit par des arbres, et dont ils vivent pendant dix ou douze jours, en attendant que les tunas soient mûres. D'autres Indiens, nommés *Arbadaos* se joignirent à ceux avec qui nous étions. Nous trouvâmes parmi les Arbadaos un si grand nombre de malades, de gens af-

faiblis et enflés que nous en fûmes surpris. Les Indiens avec qui nous voyagions suivirent la même route qu'eux; nous leur dîmes que nous voulions rester avec les autres, ce qui leur fit beaucoup de peine. Nous nous établîmes donc dans la campagne près de leurs maisons; quand ceux-ci le virent, ils se concertèrent, chacun d'eux prit un des nôtres par la main et le conduisit à sa cabane. Nous souffrîmes beaucoup plus de la faim chez les Arbadaos que chez les Maliacones. Pendant toute la journée nous ne mangions que deux poignées des fruits dont j'ai parlé : ils étaient verts et remplis d'un suc qui nous brûlait la bouche.

Nous étions si affamés, que nous échangeâmes avec eux des filets, une peau dont je me couvrais, et d'autres objets contre deux chiens. J'ai déjà dit que tant que nous restâmes dans ce pays, nous étions nus, et, comme nous n'y étions pas accoutumés, nous changions de peau comme les serpents, deux fois par an. Le

froid et l'air nous faisaient venir sur la poitrine et sur les épaules des dartres vives très-grandes, qui nous causaient les plus cruelles douleurs. Nous étions chargés de fardeaux si pesants, que les cordes qui servaient à les porter nous entraient dans les bras et nous coupaient les chairs. Le pays est si sauvage et si couvert de broussailles, que souvent, lorsque nous allions ramasser du bois dans les forêts, après avoir achevé notre ouvrage, le sang nous sortait de tous les côtés du corps, par les déchirures que nous avaient faites les épines et les buissons. Il m'est arrivé d'avoir été chercher du bois, et, après m'être tout ensanglanté à le recueillir, il m'était impossible de l'emporter, soit sur mon dos, soit en le traînant. Au milieu de tous ces maux, mon seul remède et ma consolation étaient de réfléchir à la passion de notre rédempteur Jésus-Christ, au sang qu'il avait répandu pour moi; et je m'imaginais combien

devait être plus cruelle la douleur des épines qu'il avait endurée. Je commerçais avec ces Indiens, je leur fournissais des arcs, des flèches et des filets, je leur faisais des peignes, et nous fabriquions des nattes dont ils ont grand besoin. Quoiqu'ils sussent faire tous ces objets, ils ne voulaient nullement s'en occuper, préférant aller chercher de quoi vivre; parce que lorsqu'ils s'adonnent à ces travaux, ils souffrent extrêmement de la faim. Ils me faisaient racler des peaux et les rendre flexibles. Ces moments étaient pour moi les plus heureux; car j'en raclais beaucoup, et je me nourrissais de ces raclures pendant deux ou trois jours.

Nous étions convenus avec ces Indiens, et ceux que nous avions laissés, qu'ils nous donneraient la viande crue, pour la manger ainsi; parce que, si nous la faisions rôtir, le premier Indien qui arrivait s'en emparait et la dévorait; nous ne voulions pas nous y ex-

poser : nous l'aurions préférée cuite; mais il fallait bien la manger ainsi. Telle est l'existence que nous menions, et nous ne devions ce peu de nourriture qu'aux échanges qui étaient le travail de nos mains.

CHAPITRE XXIII.

—

Nous partons après avoir mangé les chiens.

Quand nous eûmes mangé les chiens, nous crûmes nous sentir assez en force pour nous mettre en marche, et nous quittâmes les Indiens après avoir supplié Dieu de nous servir de guide. Ces gens nous conduisirent chez des naturels de leur peuplade, qui habitaient

aux environs. Il plut toute la journée pendant que nous étions en marche. Outre ce désagrément, nous perdîmes notre route, ce qui nous força de nous réfugier dans une grande forêt. Nous recueillîmes une grande quantité de feuilles de tunas, nous les fîmes cuire dans un four que nous avions préparé : nous les chauffâmes tellement, que le matin elles étaient bonnes à manger.

Après avoir fait ce repas et nous être recommandés à Dieu, nous partîmes et nous retrouvâmes la route que nous avions perdue. Nous vîmes au delà de la forêt d'autres cabanes indiennes; quand nous y fûmes arrivés, nous aperçûmes deux femmes et leurs enfants qui s'effrayèrent et s'enfuirent vers la forêt pour chercher d'autres naturels qui s'y trouvaient : ces gens vinrent et se cachèrent pour nous regarder. Nous les appelâmes; ils s'approchèrent avec beaucoup de crainte, et ils nous dirent qu'ils mouraient de faim, que près de là il y avait un grand nombre d'ha-

bitations, qu'ils nous y conduiraient. Le soir nous arrivâmes dans un endroit où étaient cinquante cabanes. Les naturels furent surpris et effrayés de nous voir : quand ils se furent bien rassurés, ils nous touchèrent le visage et le corps avec leurs mains, puis il les rapprochèrent de leur visage et de leur corps. Nous passâmes la nuit avec eux, et le lendemain ils nous amenèrent leurs malades, en nous priant de faire sur eux le signe de la croix. Ils nous donnèrent des vivres qu'ils avaient; c'étaient des feuilles de tunas et des tunas vertes, rôties. Voyant les bons traitements que nous leur faisions, et que nous donnions de bonne grâce ce que nous avions, ils se privaient avec plaisir de leur nourriture pour nous en fournir. Pendant que nous étions chez eux, d'autres Indiens qui demeuraient plus en avant arrivèrent : quand ceux-ci voulurent partir, nous dîmes aux premiers que notre intention était de nous en aller avec eux. Ils en furent très-peinés, et nous prié-

rent avec les plus vives instances de rester. Enfin nous prîmes congé d'eux, et nous les laissâmes pleurant notre départ dont ils étaient on ne peut plus affligés.

CHAPITRE XXIV.

Sur les mœurs des Indiens de ce pays.

Depuis l'île de Malhado, tous les naturels que nous vîmes, ont pour usage de ne pas coucher avec leurs femmes à partir du moment où elles sentent qu'elles sont enceintes, jusqu'à ce que deux ans se soient écoulés depuis leurs couches. Les mères allaitent

leurs enfants jusqu'à l'âge de douze ans : alors ils sont en état de se procurer eux-mêmes de la nourriture. Nous leur demandâmes pourquoi ils les élevaient ainsi, ils nous répondirent que c'était à cause de la rareté des vivres. Souvent il est arrivé que nous les avons vus rester deux ou trois jours sans manger, et quelquefois même quatre. Voilà pourquoi ils les nourrissent si longtemps à la mamelle, autrement ils seraient exposés à mourir de faim aux époques des disettes, et si on les laissait supporter ces privations, ils deviendraient d'un tempérament délicat et sans force. Lorsque par hasard quelques-uns des leurs tombent malades, ils les abandonnent dans la campagne, à moins que ce ne soit leurs fils. Ceux qui ne peuvent pas suivre les autres, restent; mais si c'est un de leurs enfants ou de leurs frères, ils l'emportent sur leurs épaules. Tous ont l'usage de quitter leurs femmes lorsqu'ils ne s'accordent pas, et ils épousent qui ils veulent. Cela a lieu lorsqu'ils n'ont pas d'en-

fants, mais dans le cas contraire ils ne se séparent jamais.

Lorsque dans une peuplade il s'élève une querelle, ils combattent jusqu'à ce qu'ils soient harassés de fatigue, puis ils s'en vont chacun de leur côté : quelquefois les femmes les séparent en se mettant entre eux; mais les hommes ne peuvent pas le faire. Quelles que soient leurs querelles particulières, jamais ils ne se servent d'arcs ni de flèches. Aussitôt qu'ils ont fini de se battre, et que leur rixe a cessé, ils enlèvent leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants, et vont vivre loin des autres, jusqu'à ce que leur colère soit apaisée; alors ils retournent dans leur village, et redeviennent amis comme si rien ne s'était passé, et sans qu'il soit besoin de les réconcilier. Lorsque les Indiens qui ont eu une querelle ne sont pas mariés, ils vont dans une peuplade voisine et ils y sont bien reçus, quand même ils seraient ennemis. On se réjouit de leur arrivée, on leur fait tant de pré-

sents, que lorsqu'ils retournent dans leurs villages, après que leurs chagrins sont passés, ils se trouvent fort riches.

Tous sont guerriers, et aussi adroits pour se tenir en garde contre leurs ennemis que s'ils eussent été élevés en Italie et habitués à une guerre continuelle. S'ils se trouvent dans un endroit où les ennemis pourraient leur nuire, ils établissent leurs cabanes sur la lisière d'un bois épais, ils creusent tout auprès un fossé où ils dorment, les guerriers se retranchent derrière des branches d'arbres très-minces, ils y pratiquent des meurtrières, et se tiennent si bien cachés, qu'on ne les aperçoit pas, même étant tout près d'eux. Un chemin très-étroit conduit au milieu de la forêt, là ils préparent un endroit où s'établissent leurs femmes et leurs enfants. Lorsque la nuit arrive ils font de la lumière dans leurs cabanes pour faire croire aux espions qu'ils y sont, et avant la pointe du jour ils retournent pour rallumer ces feux. Si par hasard les enne-

mis y vont, ceux qui sont en embuscade dans le fossé, les attaquent sans quitter leur poste, et leur font le plus grand mal sans être aperçus. Lorsqu'il n'y a pas de forêt où ils puissent se cacher, ils s'établissent dans une plaine, à l'endroit qui leur semble le plus propice, et ils s'environnent de tranchées recouvertes de branches très-minces : ils y pratiquent des ouvertures par lesquelles ils lancent des flèches sur l'ennemi. Ils font ces travaux dans la nuit. Du temps que j'étais chez les Aguenes, leurs ennemis arrivèrent à l'improviste au milieu de la nuit, les attaquèrent, en tuèrent trois, et en blessèrent beaucoup d'autres. Les Aguenes abandonnèrent leurs maisons et s'enfuirent dans les bois; mais, quand ils eurent appris que les autres s'étaient en allés, ils revinrent chez eux, ramassèrent toutes les flèches que ceux-ci leur avaient lancées, ils se mirent à leur poursuite le plus secrètement possible, et arrivèrent la nuit même à leurs cabanes

sans être aperçus. A la pointe du jour ils les assaillirent, leur tuèrent cinq hommes, en blessèrent un grand nombre, et les forcèrent d'abandonner leurs demeures, leurs arcs, et tout ce qu'ils possédaient. Quelque temps après les femmes des Indiens, nommés Quevènes, arrivèrent, se concertèrent avec les Aguenes, et firent la paix; cependant les femmes sont presque toujours la cause des guerres. Dans leurs inimitiés particulières ils se tuent en trahison pendant la nuit, et commettent les plus grands actes de cruauté; mais cela n'a pas lieu entre parents.

CHAPITRE XXV.

—

Les Indiens sont d'une vigilance extrême pendant la guerre.

De toutes les nations que j'ai vues au monde, aucune ne montre autant de prudence qu'eux, lorsqu'ils craignent d'être attaqués. Ils sont sur pied toute la nuit, ils ne quittent point leur arc, et sont munis d'une douzaine de flèches : même lorsqu'ils dorment, ils ne

les laissentpas, et si leurs arcs ne sont pas bandés, du moins ils les tiennent toujours prêts à l'être. Souvent ils sortent de leur cabane en se courbant vers la terre, de façon à ne pas être vus; ils regardent et ils écoutent de tous côtés pour observer ce qui se passe. Aussitôt qu'ils entendent le moindre bruit, tous sont sur pied avec leurs arcs et leurs flèches; ils courent ainsi pendant la nuit entière de côté et d'autre, où ils pensent pouvoir trouver leurs ennemis. Lorsque le jour arrive, ils détendent leurs arcs jusqu'au moment où ils se mettent en campagne. Les cordes dont ils se servent sont faites avec des nerfs de cerfs. Ils combattent baissés à terre, et ils tirent leurs arcs en parlant et en sautant à droite et à gauche pour éviter les flèches de l'ennemi, si bien que les arbalètes et les arquebuses leur font peu de dommage, et même les Indiens en font un sujet de plaisanterie. Aussi ces armes sont-elles fort peu utiles contre eux dans les plaines, où ils sont disséminés. Ces armes ne

sont bonnes que dans les défilés et dans les endroits où il y a de l'eau : dans tout autre circonstance il n'y a que les chevaux qui puissent les vaincre; tous en ont la plus grande frayeur. Ceux qui voudront les combattre devront faire la plus grande attention de ne laisser apercevoir ni faiblesse ni la moindre avarice, et pendant toute la guerre de ne pas les épargner, car si les Indiens s'aperçoivent que l'on ait la moindre crainte, ou que l'on veuille prendre ce qu'ils ont, ils savent saisir l'occasion pour se venger, et ils profitent du manque de courage de leurs ennemis.

Lorsqu'après s'être battus à coups de flèches, ils manquent de munition, chaque armée s'en va de son côté sans être poursuivie par l'autre, quand bien même l'une serait considérable et l'autre en petit nombre. Souvent les flèches leur percent le corps d'outre en outre sans qu'ils meurent de leur blessure. A moins qu'ils ne soient frappés dans les

intestins ou au cœur, ils guérissent très-vite. Ils voient et ils entendent beaucoup mieux que toute autre nation : leur odorat est aussi plus parfait. Ils supportent très-aisément la faim, la soif et le froid, aucun peuple n'étant plus qu'eux accoutumé à la misère. J'ai voulu rapporter tout cela, parce que non-seulement les hommes désirent connaître par curiosité les mœurs des autres peuples et la manière de combattre, mais aussi parce que, dans certaines circonstances, il peut nous être fort utile d'être instruits des mœurs et des ruses de guerre des peuples chez lesquels nous nous trouvons.

CHAPITRE XXVI.

Des différentes nations et de leurs langues.

Je parlerai aussi des nations de la Foride, que l'on trouve depuis l'île de Malhado jusqu'à l'extrémité, et de leurs langages. Dans l'île de Malhado sont deux peuplades, l'une est celle des Caoques, et l'autre se nomme Han. Sur le continent, en face de l'île,

vivent les *Chorucos*, qui tirent leur nom des forêts qu'ils habitent; plus loin, sur la côte, sont d'autres naturels nommés *Doguènes* : en face de ceux-ci habitent les *Mendicas*, et plus avant sur la côte les Quévènes. Les Marianes demeurent dans l'intérieur de la terre ferme, et en face de ces derniers, en s'avançant le long de la côte, on arrive chez les *Guaycónes*. Les Yguazes habitent la terre ferme, en face des Guaycônes : plus loin sont les *Atayos*; après les *Acubadaos*, qui sont très-nombreux, près des chemins qui conduisent plus avant. Les *Quitoles* occupent le rivage : et en face d'eux, sur le continent, sont les Avavares; à ceux-ci se joignent les *Maliaconès*, les *Cutalchiches*, les *Susolas* et les *Camos*. Les *Camoles* demeurent au delà sur la côte, et plus loin encore est une autre peuplade, à laquelle nous donnions le nom de gens des Figues (*los de los Higos*).

Toutes ces nations ont des habitations, des villages et des langues différentes. Il y en a

une dans laquelle regarde ici se dit : *arre acà* (1), un chien, *xo*. Dans toute cette contrée ils s'enivrent avec une fumée qu'ils achètent au prix de toutes leurs richesses. Ils boivent une liqueur qu'ils fabriquent avec les feuilles d'un arbre qui ressemble à l'yeuse. Ils les font bouillir dans des pots qu'ils remplissent d'eau. Lorsqu'elles ont jeté deux bouillons, ils transvasent l'eau et la laissent refroidir dans une calebasse coupée par le milieu; mais, si elle est très-écumeuse, ils la boivent aussi chaude que possible. Depuis le moment qu'ils la retirent du vase, ils poussent des cris continuels, en disant : qui veut boire. Aussitôt que les femmes entendent ces cris, elles s'arrêtent sans oser dire une parole, quand même elles seraient chargées d'un fardeau pesant, et si par hasard quelques-unes d'elles fait un mouvement, ils l'outragent, lui donnent des coups de bâtons, et

(1) C'est sans doute parce que ces mots ressemblent au cri des muletiers espagnols que l'auteur les cite.

jettent avec chagrin la boisson qu'ils allaient boire. Ils rendent même ce qu'ils ont déjà bu, et cela avec beaucoup de facilité et sans la moindre douleur. Voici la raison qu'ils donnent de cet usage : ils prétendent que si, lorsqu'ils désirent boire cette eau, les femmes se dérangent de la place où elles sont, lorsqu'ils crient, cette boisson prend une mauvaise qualité et les fait bientôt mourir. Pendant tout le temps qu'on prépare cette boisson, il faut que le vase soit fermé ; si par hasard il est ouvert, et qu'une femme vienne à passer, ils l'abandonnent sans en boire. Cette liqueur est jaunâtre ; ils en boivent pendant trois jours sans manger ; la consommation d'un Indien est environ d'un arobe et demi par jour. Quand les femmes sont dans leurs jours critiques, elles ne vont chercher de la nourriture que pour elles seules, et personne autre n'y touche. Chez eux je fus témoin d'un fait diabolique : je vis un homme qui était marié avec un autre, je vis aussi

d'autres hommes mariés de même à d'autres hommes efféminés; ils étaient vêtus comme des femmes, et faisaient l'ouvrage des femmes; ils tiraient de l'arc et portaient de très-grands fardeaux; nous avons vu beaucoup de ces espèces d'hommes efféminés, ils sont plus membrus que les autres, plus grands, et portent des charges très-pesantes.



CHAPITRE XXVII.

—

Nous changeons de pays et nous sommes bien reçus.

Après avoir laissé les Indiens tout en larmes, nous suivîmes les autres naturels, et nous allâmes à leurs cabanes. Ceux que nous y trouvâmes nous reçurent fort bien, et nous amenèrent leurs enfants pour que nous les bénissions. Ils nous donnèrent beaucoup de

farine de *mesquiquez*; c'est un fruit qui ressemble aux caroubes, lorsqu'il est sur l'arbre. Il est fort amer : on le mange mêlé avec de la terre, alors il est doux et fort bon. Voilà comme les Indiens s'y prennent pour le rendre mangeable : ils font dans la terre un trou de la profondeur qu'ils jugent convenable, ensuite ils y mettent ces fruits, et avec un pieu gros comme la jambe et long d'une brasse et demie, ils les pilent jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte. Lorsque cette pâte est mêlée avec la terre du trou, ils la retirent, mettent d'autres fruits et recommencent à piler. Ils recueillent ensuite le tout dans un vase semblable à un cabas, et ils y versent assez d'eau pour couvrir entièrement la pâte. Celui qui l'a pilée la goûte, et, s'il ne la trouve pas assez douce, il recommence le travail jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'amertume. Chacun s'asseoit alors autour du vase, et en prend ce qu'il peut avec les mains. Ils font sécher les pepins et les écorces sur des

peaux. Celui qui a été chargé de piler la pâte les fait cuire, les remet dans le vase, les recouvre d'eau comme il a fait d'abord, il en extrait le suc et l'eau qui en sortent; puis il place de nouveau les pepins et les écorces sur les peaux, et recommence ce travail trois ou quatre fois. Les invités à ce festin, qui pour eux est un grand régal, se gorgent de cette terre et de cette eau. Les Indiens nous promettaient ce repas avec toutes sortes d'éloges. Pendant tout le temps que nous passâmes chez eux, ce ne fut que danses et réjouissances. La nuit, lorsque nous dormions en plein air, six Indiens veillaient autour de chacun de nous avec la plus grande attention, sans permettre à personne d'entrer dans nos cabanes avant le lever du soleil. Au moment de quitter ces Indiens, des femmes appartenant à une tribu qui vivait plus loin, vinrent les voir. Nous étant informés où elles habitaient, nous partîmes avec elles malgré les instances des In-

diens qui voulaient nous retenir chez eux ce jour-là, disant que les habitations où nous nous rendions étaient fort éloignées, qu'aucun chemin n'y conduisait, que ces femmes étaient fatiguées, qu'elles se reposeraient un jour, et nous serviraient de guides. Nous ne voulûmes pas y consentir et nous partîmes. Peu de temps après, les femmes vinrent sur nos pas avec d'autres Indiennes de la nation que nous quittions; mais comme il n'y avait pas de chemin, nous nous perdîmes, et nous fîmes quatre lieues étant égarés. Enfin nous arrivâmes pour nous désaltérer à un cours d'eau où nous trouvâmes les femmes qui nous suivaient. Elles nous racontèrent le mal qu'elles avaient eu à nous rejoindre, et elles nous servirent de guide pour continuer notre route. Le soir nous passâmes une rivière aussi large que celle de Séville, en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine : le courant est très-rapide. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à une réunion de cent cabanes : tous les ha-

bitants vinrent nous recevoir en poussant des cris épouvantables. Ils se donnaient des coups sur le visage, et portaient des calebasses percées dans lesquelles étaient des pierres : c'était pour nous faire un bon accueil ; car ils ne s'en servent que dans leurs danses ou pour guérir les malades. Les hommes seuls osent y toucher ; ils prétendent que ces calebasses ont certaine vertu, et qu'elles descendent du ciel parce que le pays n'en produit pas. On ignore d'où elles viennent ; ce sont les rivières qui les amènent en descendant. Ils étaient si animés, que pour arriver les premiers afin de nous toucher, ils se bousculaient les uns les autres, et nous incommodaient tellement, que peu s'en fallut qu'ils ne nous étouffassent. Ils ne nous permirent pas de poser le pied à terre, ils nous emportèrent à leurs maisons ; enfin ils nous obsédèrent tellement, que nous nous réfugiâmes dans les cabanes qu'ils nous avaient construites, et nous ne voulûmes pas consentir qu'ils nous fissent fête ce soir-là

Cependant ils passèrent toute la nuit à danser et à se réjouir entre eux. Le lendemain matin, tous les gens du village vinrent nous trouver pour nous prier de les toucher, et de faire sur eux le signe de la croix, comme nous avions fait aux autres ; après quoi ils remirent un grand nombre de flèches aux femmes de l'autre village, qui étaient venues avec les leurs. Le jour suivant nous quittâmes cet endroit, et tous les habitants nous accompagnèrent. En arrivant chez de nouveaux Indiens nous fûmes aussi bien reçus que chez les autres ; ils nous donnèrent différentes choses, entre autres des cerfs qu'ils avaient tués ce jour-là. Nous remarquâmes dans cet endroit un usage que nous n'avions pas encore observé : lorsqu'il arrivait des malades pour se faire guérir, les Indiens qui nous accompagnaient prenaient les flèches, les chaussures, les coquillages des nouveau arrivés, venaient nous les présenter, puis ils introduisaient les malades, qui, aussitôt que

nous les avions soignés, s'en allaient en disant qu'ils etaient guéris. Nous laissâmes ces Indiens, et nous allâmes chez d'autres qui nous accueillirent fort bien. Ils nous amenaient les malades, nous faisions le signe de la croix et ils disaient qu'ils se portaient bien. Ceux même qui souffraient encore prétendaient être guéris. Ce que leur racontaient les gens que nous avions soignés les rendait si joyeux, que leurs danses et leurs fêtes nous empêchaient de dormir.

CHAPITRE XXVIII.

—

Les naturels qui nous accompagnent changent de manière d'agir.

Nous quittâmes ces Indiens et nous nous rendîmes à un grand nombre de cabanes, où les naturels qui voyageaient avec nous tinrent une conduite toute nouvelle. Les habitants nous reçurent le mieux du monde; alors les nôtres commencèrent à les maltrai-

ter, ils leurs prenaient ce qu'ils possédaient et ne laissaient rien dans leurs maisons. Nous fûmes extrêmement peinés de voir traiter ainsi des gens qui nous accueillaient si bien, craignant que cette manière d'agir n'occasionnât des querelles; mais nous ne pouvions l'empêcher, et nous n'osions pas punir les coupables. Nous fûmes donc obligés de le supporter, jusqu'à ce que nous eussions acquis plus d'autorité sur eux. Ces mêmes Indiens, qui perdaient ce qu'ils possédaient, nous disaient, pour nous consoler, de ne pas nous affliger de ce qui leur arrivait; qu'ils étaient si contents de nous avoir vus, qu'ils regardaient ce qu'ils avaient perdu comme bien employé, et que d'autres naturels, qui étaient fort riches, compenseraient cette perte. Pendant notre voyage, les gens qui nous suivaient nous incommodaient beaucoup; et, malgré tous nos efforts, nous ne pouvions leur échapper, tant ils étaient empressés de venir nous toucher.

Leur importunité était telle, que souvent nous restions trois heures sans pouvoir nous débarrasser d'eux. Un jour ils nous amenèrent les habitants d'un village : presque tous avaient perdu un œil par la cataracte : un si grand nombre étaient devenus aveugles par la même cause, que nous en fûmes étonnés. Ils sont très-bien faits, très-gais et plus blancs que tous ceux que nous avions vus jusque-là. Nous commençâmes, dans cet endroit, à voir des montagnes qui nous paraissaient venir de la mer du Nord. D'après le rapport des Indiens, nous crûmes qu'elles étaient à quinze lieues de distance de la mer. Nous partîmes avec les Indiens pour ces montagnes, et ils nous menèrent dans un endroit où ils avaient des parents, refusant de nous conduire où ils n'en avaient pas; car ils ne voulaient pas que leurs ennemis pussent jouir d'un bonheur aussi grand que celui de nous voir. Quand nous nous mîmes en route, les naturels chez qui nous étions

suivirent ceux qui nous accompagnaient. A notre arrivée, les gens que nous allions voir, et qui savaient ce qui s'était passé, commencèrent à cacher ce qu'ils possédaient; mais, après nous avoir reçus avec beaucoup de réjouissances, ils s'en allèrent de bon cœur chercher ce qu'ils avaient caché, et vinrent nous le présenter. C'étaient des coquillages, de l'ocre et quelques petites bourses d'argent. Suivant notre usage, à l'instant même, nous donnâmes tout cela aux Indiens qui nous suivaient. Ceux-ci commencèrent aussitôt leurs danses et leurs fêtes, et envoyèrent chercher les Indiens d'une autre peuplade pour qu'ils vinssent nous voir. Ils arrivèrent le soir, et nous apportèrent des coquillages, des arcs et d'autres objets que nous distribuâmes à l'instant. Nous voulûmes partir le jour suivant; mais ils insistèrent pour nous conduire chez des Indiens de leurs amis, qui demeuraient au sommet des montagnes : ils prétendaient que cet endroit était

fort peuplé, et que l'on nous ferait de nombreux présents. Comme cela nous détournait de notre route, nous ne voulûmes pas y consentir, et nous suivîmes dans la plaine la direction des montagnes que nous ne croyions pas éloignées de la côte.

Tous les habitants des rivages sont très-méchants : nous préférions voyager dans l'intérieur, les naturels nous traitant beaucoup mieux ; d'ailleurs nous étions persuadés que nous trouverions une contrée plus habitée et des vivres meilleurs. Nous prîmes aussi ce parti, parce qu'en traversant le pays nous pouvions mieux en observer les particularités, et que si le Seigneur daignait ramener quelqu'un des nôtres en chrétienté, il serait en état d'en donner une relation exacte. Les Indiens, voyant que nous étions décidés à ne pas aller par où ils voulaient nous conduire, nous dirent qu'il n'y avait ni habitants, ni tunas, ni rien à manger du côté que nous avions choisi. Ils nous prièrent de rester chez

eux ce jour-là, et nous y consentîmes. Ils envoyèrent sans retard deux Indiens rassembler du monde dans la direction que nous voulions prendre, et le lendemain nous partîmes en grande compagnie. Les femmes marchaient chargées d'eau. Nous avions tant d'autorité sur ces gens, que personne n'osait boire sans nous demander permission. A deux lieues de là nous rencontrâmes les Indiens qui avaient été pour réunir les habitants. Ils dirent qu'ils n'en avaient pas trouvé; ce qui parut faire beaucoup de chagrin aux nôtres, et ils recommencèrent à nous prier de ne pas aller dans les montagnes. Voyant que nous ne voulions pas changer d'avis, ils prirent congé de nous avec beaucoup de peine et descendirent la rivière. Quant à nous, nous la remontâmes, et bientôt nous rencontrâmes deux femmes chargées. Dès qu'elles nous virent elles s'arrêtèrent, déposèrent leurs fardeaux et nous offrirent ce qu'elles portaient; c'était de la farine de

maïs. Elles nous dirent que plus avant, sur le bord de la rivière, nous trouverions des maisons, beaucoup de tunas et de la farine comme celle qu'elles portaient. Nous les quittâmes parce qu'elles se rendaient chez ceux que nous venions de laisser. Nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil, et nous arrivâmes à un village de vingt cabanes, où l'on nous reçut avec la plus grande tristesse et en pleurant. Les habitants savaient déjà que ceux qui nous accompagnaient pillaient les villages où nous passions. En nous voyant, ces gens se consolèrent, mais ils ne nous donnèrent que des tunas. Nous passâmes la nuit avec eux. A la pointe du jour, les Indiens qui nous avaient laissés la veille, arrivèrent à ces cabanes, et, comme ils surprirent les habitants qui étaient sans crainte et sans méfiance, ils leur prirent tout ce qu'ils trouvèrent, si bien que ceux-ci ne purent rien sauver, et se mirent à pleurer. Pour les consoler, les voleurs leur disaient que nous etions les fils du

soleil, que nous pouvions guérir les malades, les faire mourir tous, et autres mensonges encore plus forts, comme ils savent fort bien les faire quand cela leur convient. Ils leur dirent de nous servir de guides avec beaucoup de soin, d'être bien attentifs à ne pas nous déplaire en quoi que ce soit, de nous donner tout ce qu'ils possédaient, de faire en sorte de nous mener dans un pays très-habité, et en arrivant de ne pas manquer de voler et de piller les autres, parce que tel était l'usage.

CHAPITRE XXIX.

—

Comment les Indiens se volent entre eux.

Après les avoir bien instruits de ce qu'ils avaient à faire, les Indiens nous laissèrent chez nos hôtes, qui, se ressouvenant de la leçon qu'on leur avait faite, commencèrent à nous traiter avec le même respect et la même crainte que les premiers. Nous voya-

geâmes pendant trois jours avec eux : ils nous conduisirent dans un pays très-peuplé. Avant notre arrivée ils allèrent prévenir les habitants, et racontèrent tout ce qu'ils avaient appris sur nous, renchérissant encore sur ce qu'ils savaient. Tous ces Indiens aiment beaucoup les contes et sont très-menteurs, surtout quand cela leur profite. Lorsque nous arrivâmes près des habitations, tous les naturels sortirent pour nous recevoir. Ils paraissaient très-satisfaits et se livraient à leur divertissement. Deux médecins nous donnèrent deux calebasses, et depuis lors nous les portâmes avec nous. Nous augmentâmes beaucoup notre autorité en portant ces calebasses, qui chez eux sont des insignes très-respectés. Ceux qui nous accompagnaient pillèrent les maisons; mais, comme ils étaient peu, et les habitants très-nombreux, ils ne purent emporter tout ce qu'ils prirent, et perdirent la moitié de leur butin. Depuis cet endroit, nous suivîmes le flanc des monta-

gnes. Nous pénétrâmes à plus de cinquante lieues dans l'intérieur, et nous arrivâmes enfin à quarante cabanes.

Entre autres choses que l'on nous donna dans cet endroit, Andrès Dorantès reçut un gros grelot en cuivre où était représentée une figure : les Indiens semblaient en faire un grand cas : ils nous dirent qu'ils l'avaient eu chez leurs voisins. Nous leur demandâmes comment ceux-ci se l'étaient procuré : ils nous répondirent qu'ils l'avaient rapporté du Nord où l'on en trouvait beaucoup, et que cette matière y était fort recherchée. Ils nous apprirent aussi que dans ce pays-là on fondait et on coulait le métal. Le lendemain nous traversâmes une montagne de sept lieues, dont les rochers étaient des scories de fer (*escorias de hierro*). Le soir nous arrivâmes à des cabanes très-nombreuses, établies sur le bord d'une fort jolie rivière. Les maîtres de ces cabanes vinrent au-devant de nous, en portant leurs enfants sur leurs épaules.

Ils nous donnèrent beaucoup de bourses, contenant des sachets de marcassites et d'antimoine en poudre (*taleguillas de margaxita y de alcohol molido*). L'antimoine leur sert à se peindre le visage. Ils nous offrirent aussi beaucoup de coquillages, un grand nombre de peaux de vaches, et ils chargèrent ceux qui nous accompagnaient de tout ce qu'ils possédaient. Ils se nourrissent de tunas et de semences de pins. Cette contrée abonde en petits pins, dont les fruits sont comme de petits œufs; mais les semences sont meilleures que celles d'Espagne, parce que l'écorce en est plus tendre. Lorsqu'elles sont vertes, ils les pilent et en font des boules qu'ils mangent: si elles sont sèches, ils les broient et les réduisent en poudre pour s'en nourrir. Aussitôt que ceux qui vinrent nous recevoir nous eurent touchés, ils retournèrent chez eux en courant, puis ils revinrent vers nous, et ne cessèrent de courir en allant et en re-

venant. Ils nous portaient sur la route un grand nombre de présents.

On m'amena de ce village un homme qui depuis longtemps avait reçu une flèche dans l'épaule droite, et dont la pointe était entrée au-dessus du cœur. Il disait que depuis cette époque il en était malade : la flèche lui avait traversé un cartilage. Au moyen d'un couteau que j'avais, je lui ouvris la poitrine jusqu'au cartilage; je vis que la pointe de la flèche avait traversé, et qu'il était très-difficile de l'extirper; je coupai davantage, j'introduisis la pointe de mon couteau; enfin, je retirai la flèche avec bien de la peine. Elle était très-grande et faite avec un os de cerf. En ma qualité de médecin, je cousis la blessure: le sang coulait sur moi, je l'étanchai avec la raclure d'un cuir. Aussitôt que j'eus extirpé cette pointe de flèche, on me la demanda : je la donnai, tout le monde vint la voir, puis ils l'envoyèrent aux habitants de l'intérieur, pour qu'ils la vissent aussi. On

dansa beaucoup à l'occasion de cette cure, et l'on fit de nombreuses réjouissances. Le lendemain j'allai couper les deux points que j'avais faits à la blessure de l'Indien, et il était guéri. L'entaille que je lui avais faite ne paraissait pas plus que comme un des plis que nous avons dans la main, et il me dit qu'il n'éprouvait plus aucune espèce de douleur. Cette cure nous mit en si grand crédit dans le pays, qu'ils eurent pour nous toute l'estime et l'attachement dont ils étaient susceptibles. Nous leur fîmes voir le grelot que nous avions, ils nous dirent que dans l'endroit d'où il venait on trouvait en terre quantité de planches de ce métal, qu'ils l'estimaient beaucoup, et que dans le pays il y avait des maisons fixes. Nous crûmes que ce devait être près de la mer du Sud, car on nous avait toujours dit qu'elle était plus riche que celle du Nord.

Nous quittâmes ces Indiens, et nous traversâmes un si grand nombre de peuplades,

de langues différentes, que la mémoire ne pourrait suffire à les rappeler. Ces gens se volaient toujours les uns les autres ; mais les volés étaient aussi contents que les voleurs. Nous étions sans cesse accompagnés de tant de monde, que nous n'avions pas la liberté d'agir. Pendant que nous traversions ces contrées, chaque Indien avait avec lui un bâton de trois palmes de longueur. Tous marchaient en avant et formaient deux ailes. Lorsqu'un lièvre paraissait (il y en avait beaucoup dans cette contrée), ils l'entouraient à l'instant, et le frappaient de leurs bâtons avec une adresse surprenante; de cette manière ils se le renvoyaient de l'un à l'autre : c'était, suivant moi, la plus jolie chasse que l'on pût voir : quelquefois on prenait ces animaux à la main. Le soir, lorsque nous nous arrêtions, ces gens nous en donnaient un si grand nombre, que chacun des nôtres en avait huit ou dix charges. Nous ne voyions pas les Indiens qui avaient des arcs; ils allaient dans

les forêts chasser des cerfs, et le soir, lorsqu'ils arrivaient, ils apportaient à chacun de nous cinq ou six cerfs, des oiseaux, des cailles et d'autre gibier. Enfin, quand ils tuaient quelque animal que ce fût, ils le portaient devant nous sans oser y toucher avant, que nous l'eussions béni, au risque de mourir de faim : c'est un usage qu'ils avaient adopté depuis qu'ils étaient avec nous. Les femmes apportaient beaucoup de nattes, dont on faisait une cabane à chacun de nous en particulier, et pour ceux que nous connaissions. Aussitôt qu'elles étaient construites, nous donnions l'ordre de faire rôtir les cerfs, les lièvres et tout ce qu'ils avaient pris. Cela se faisait très-vite, dans des fours qu'ils préparaient à cet effet. Nous goûtions un peu de tous ces alimens, puis nous les remettionsauxchefsqui nousaccompagnaient, afin qu'ils les distribuassent à leurs gens. Chacun venait à nous avec sa portion pour nous prier de souffler dessus et de la bénir,

autrement ils n'en auraient pas mangé. Souvent nous avions avec nous de trois à quatre mille personnes, ce qui nous donnait un mal extrême, car chaque individu venait nous faire faire le signe de la croix et souffler sur ce qu'il voulait manger ou boire, ou nous demander permission pour faire tout autre chose. Les femmes nous apportaient des tunas, des araignées, des vers, et tout ce qu'elles pouvaient se procurer; car, bien qu'elles mourussent de faim, elles nous donnaient la moindre chose qu'elles trouvaient. Nous passâmes avec ces Indiens une rivière qui descendait du nord. Après avoir traversé des plaines pendant trente lieues, nous trouvâmes beaucoup de naturels qui vinrent au-devant de nous et qui nous reçurent comme les autres.

CHAPITRE XXX.

—

Les Indiens changent leur manière de nous recevoir.

A partir de cet endroit, les naturels ne nous reçurent plus de la même manière, pour ce qui se rapporte au pillage. Comme ceux qui venaient au devant de nous, nous apportaient différents objets, les autres ne les volaient pas, et lorsque nous entrions dans les maisons, les habitants nous offraient

ce qu'ils possédaient, et même leurs maisons. Nous remettions tout ces présents aux chefs afin qu'ils en fissent le partage. Ceux qui étaient dépouillés de leur avoir se mettaient à notre suite, ce qui était cause que beaucoup de monde nous suivait, afin de réparer leurs pertes. Les arrivants disaient aux autres naturels de ne rien cacher de leurs biens, parce que nous le saurions, que le soleil nous avertirait de leurs actions, et que nous les ferions mourir. La crainte qu'ils leur inspiraient était si grande, que les premiers jours ils étaient tout tremblants, et n'osaient ni parler ni lever les yeux. Ces derniers Indiens nous conduisirent pendant cinquante lieues dans un pays désert et couvert de montagnes très-escarpées. Leur aridité fut cause qu'on n'y trouva pas de gibier, et que nous souffrîmes extrêmement de la faim. Nous traversâmes ensuite une rivière en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Depuis cet endroit, un grand nombre des Indiens qui nous accompagnaien

commencèrent à tomber malades à cause de la famine et des maux excessifs que nous avions soufferts dans les montagnes, qui étaient très-escarpées et difficiles à gravir. Ils nous conduisirent dans une plaine au pied de ces montagnes. On vint nous y recevoir de fort loin, et nous fûmes accueillis comme nous l'avions déjà été. Les Indiens firent tant de présents à ceux qui nous accompagnaient, que, ne pouvant pas les emporter tous, ils en laissèrent la moitié. Nous dîmes à ceux qui avaient fait ces présents de les reprendre dans la crainte qu'ils ne fussent perdus. Mais ils nous répondirent qu'ils ne voulaient pas le faire parce qu'il n'était pas dans leur usage, une fois qu'ils avaient donné quelque chose, de le reprendre; que ces objets n'avaient plus de prix pour eux, et qu'ils les laisseraient perdre. Leur ayant dit que notre intention était de nous mettre en marche au coucher du soleil, ils répondirent que les peuplades étaient fort éloignées. Nous leur ordonnâmes d'aller

prévenir que nous allions nous y rendre. Ils s'en excusèrent le mieux qu'ils purent. Ces gens, dirent-ils, étaient leurs ennemis: et ils n'auraient pas voulu que nous y allassions. Ils n'eurent pas le courage d'en dire davantage. Ils y envoyèrent deux femmes, une de leur nation, et une autre qu'ils avaient prise à ces Indiens : ils choisirent des femmes parce que même pendant la guerre elles peuvent traiter avec l'ennemi. Nous les suivîmes, et nous nous arrêtâmes dans un endroit où il avait été convenu que nous attendrions ces Indiennes. Nous les attendîmes cinq jours, les naturels prétendirent qu'elles ne devaient avoir trouvé personne. Nous leur demandâmes de nous conduire du côté du nord : ils dirent que dans cette direction il n'y avait des habitants que fort loin, qu'on n'y trouvait ni vivre ni eau. Cependant nous persévérâmes dans notre dessein; ils s'en défendirent le mieux possible, ce qui nous fit beaucoup de peine.

Le soir j'allai coucher dans la campagne, et fort loin d'eux; mais ils vinrent aussitôt où j'étais. Ils passèrent toute la nuit sans dormir, et ils me disaient avec beaucoup de timidité combien ils étaient affrayés, qu'ils nous priaient de ne plus être fâchés : que, quand même ils devraient mourir en chemin, ils nous conduiraient où nous voulions aller. Cependant, comme nous avions toujours l'air d'être fâchés, pour qu'ils ne se rassurassent pas, il arriva une chose fort extraordinaire : dans la nuit, un grand nombre tombèrent malades, et le lendemain huit hommes moururent. Le bruit s'en répandit dans tout le pays : nous inspirions tant de terreur parmi ces gens, qu'ils semblaient craindre de mourir en nous regardant. Ils nous supplièrent de ne plus être en colère, et de ne pas permettre qu'ils mourussent. Ils étaient persuadés que nous les tuions par notre seule volonté, et véritablement nous étions aussi affligés de leur mort qu'on peut l'être; car, outre ceux que nous

avions perdus, nous craignions de voir mourir tous les autres, ou que la terreur leur fît prendre la fuite. La même chose arriva chez tous les habitants du voisinage, lorsqu'ils eurent appris ce qui s'était passé. Nous priâmes Dieu d'y porter remède, et tous les malades guérirent. Nous remarquâmes un fait extraordinaire : les pères, les frères et les femmes des malades étaient on ne peut plus affligés de les voir dans cet état; mais une fois qu'ils étaient morts leur chagrin disparaissait. Nous ne les vîmes ni pleurer, ni parler entre eux, ni donner aucun signe de tristesse. Ils n'osaient pas approcher des cadavres avant que nous leur eussions ordonné de les enterrer.

Pendant quinze jours que nous restâmes avec eux, nous n'en vîmes jamais deux causer ensemble, ni leurs enfants rire ou pleurer. Un seul s'étant mis à verser des larmes, ils l'emmenèrent aussitôt, et, avec des dents de rats très-coupantes, ils lui firent une incision

à partir des épaules et tout le long des jambes. Voyant cette cruauté, j'en fus affligé, et je leur en demandai la raison : ils me répondirent que c'était pour le punir d'avoir pleuré devant moi.

Ils communiquaient leur frayeur à tous les autres Indiens qui venaient nous voir, afin qu'ils nous donnassent ce qu'ils possédaient; parce qu'ils savaient que nous ne gardions rien pour nous, et que nous remettions tout aux gens qui nous accompagnaient. Ces Indiens sont les meilleurs que nous ayons rencontrés dans tout le pays, ils nous obéirent mieux que tous les autres. La plupart sont bien faits. Il y avait trois jours que nous étions chez eux et les malades étaient guéris, lorsque les femmes que l'on avait envoyées à la découverte arrivèrent. Elles dirent qu'elles avaient trouvé fort peu de monde et que presque tous les Indiens étaient allés à la chasse aux vaches, car c'était la saison. Nous ordonnâmes à ceux qui avaient été malades de

rester, et aux autres de venir avec nous. Les femmes et deux des nôtres devaient aller chercher les habitants et les amener sur notre chemin, afin qu'ils nous reçussent. Le lendemain les plus vigoureux partirent avec nous. Après trois journées de marche nous nous arrêtâmes. Le lendemain Alonso del Castillo et Estevanico, le nègre, se mirent en marche, en emmenant les deux femmes pour guides. L'une d'elles, qui était une esclave, nous conduisit à une rivière qui coulait entre des montagnes, dans un endroit où était établi un village que son père habitait. Ces demeures étaient les premières que nous eussions vues dans ce pays qui ressemblassent à des maisons, et qui en méritassent le nom. Castillo et Estevanico y étant arrivés, parlèrent avec les habitants. Trois jours après, Castillo revint où il nous avait laissés; il amenait avec lui cinq ou six Indiens. Il nous raconta qu'il avait trouvé des maisons fixes, que les habitants se nourrissaient de

haricots, de courges, et qu'il avait vu du maïs. Cette nouvelle nous fut plus agréable que tout au monde, et nous en rendîmes des grâces infinies au Seigneur. Il nous dit que le nègre viendrait avec tous les habitants nous attendre sur la route. Nous partîmes donc, nous fîmes une lieue et demie, et nous rencontrâmes le nègre et les Indiens qui arrivaient au-devant de nous. Ils nous donnèrent des haricots, des calebasses pour manger, et pour porter de l'eau, des peaux de vaches et d'autres objets. Comme ces gens étaient ennemis de ceux qui nous accompagnaient, ils ne s'entendaient pas. Nous quittâmes donc les premiers en leur faisant présent de ce que l'on nous avait donné. A six lieues de là, vers le soir, nous arrivâmes à leurs maisons. Ils firent de grandes fêtes à l'occasion de notre arrivée. Nous y restâmes un jour, et le lendemain ils nous conduisirent à d'autres maisons fixes, dont les habitants se nourrissaient comme eux.

Nous commençâmes à remarquer un nouvel usage : les Indiens qui apprenaient que nous approchions ne venaient plus nous recevoir ; nous les trouvions chez eux, qui en avaient rassemblé d'autres pour nous voir. Tous étaient assis le visage tourné contre les murailles, la tête baissée, les cheveux rabattus sur leurs yeux. Au milieu de la maison était ramassé tout ce qu'ils possédaient. Dans ce pays on nous donna, pour la première fois, un grand nombre de manteaux de peaux, et de plus les naturels nous firent présent de tout ce qu'ils possédaient. Ce sont les gens les mieux faits que nous ayons vus : ils sont très-adroits, très-vifs, nous comprenaient et nous répondaient mieux que tous les autres. Nous leur donnâmes le nom de gens des Vaches, parce que c'est dans les environs que l'on en prend le plus grand nombre. Pendant cinquante lieues, en remontant la rivière, on en tue une quantité extraordinaire. Ces gens sont tous nus, comme les premiers que nous avions

vus. Les femmes se couvrent avec des peaux de cerfs, il y a des hommes qui ont aussi cet usage, ce sont les vieillards qui ne vont plus à la guerre. Le pays est très-peuplé. Voulant savoir pourquoi ils ne semaient pas de maïs, ils donnèrent pour raison que, deux ans auparavant, on avait manqué d'eau, et que les taupes avaient mangé les semences; qu'ils n'osaient pas en cultiver avant qu'il ne plût beaucoup, et ils nous supplièrent de prier le ciel de faire pleuvoir. Nous voulûmes savoir où ils s'étaient procuré ce maïs : ils nous dirent que c'était du côté où le soleil se couchait, que tout le pays en était rempli, et que le plus court chemin pour s'y rendre était l'Occident. Nous leur demandâmes de bien nous enseigner le chemin. Suivant eux, il fallait remonter la rivière vers le Nord; mais pendant dix-sept jours nous ne trouverions pour nous nourrir qu'un fruit nommé *chacan*, qu'ils écrasent entre les pierres, et même en prenant ce soin, quand on le mange, il est

toujours dur et sec. Cela était la vérité ; car ils nous en montrèrent, et nous ne pûmes les manger. Ils nous dirent que tant que nous suivrions la rivière nous nous trouverions au milieu de leurs ennemis, qui parlent la même langue qu'eux ; qu'ils n'auraient pas de vivres, mais qu'ils nous recevraient très-bien, et qu'ils nous donneraient beaucoup de manteaux de coton, des peaux et d'autres présents. Néanmoins ils pensaient que nous ne devions pas entreprendre cette route. Comme nous étions indécis, ne sachant quelle direction serait la plus avantageuse, nous restâmes deux jours chez eux. Ils nous fournirent des haricots et des calebasses.

La manière de faire cuire ces haricots est si extraordinaire, que je vais la rapporter pour faire voir combien l'industrie des hommes diffère, et combien ils emploient des moyens extraordinaires. Ces Indiens ne font pas de pots : quand ils veulent préparer leurs aliments, ils remplissent d'eau la moitié d'une grande ca-

lebasse, et ils mettent dans le feu un grand nombre de pierres qui puissent rougir facilement. Lorsque le feu est bien allumé, ils prennent ces pierres avec des tenailles de bois, et les jettent dans l'eau jusqu'à ce qu'elle bouille. Alors ils mettent dans cette eau bouillante ce qu'ils veulent faire cuire, et ils ne s'occupent plus qu'à retirer les pierres, et à en remettre d'autres brûlantes, afin que l'eau continue de bouillir. C'est ainsi qu'ils font cuire leurs aliments.

CHAPITRE XXXI.

Nous voyageons dans la direction du maïs.

Après deux journées de halte, nous nous déterminâmes à chercher le pays du maïs. Nous ne voulûmes pas prendre la route où les Indiens tuent leurs vaches, parce que c'était vers le nord, et cela nous aurait fait faire un grand détour. Nous étions persuadés qu'en

marchant continuellement vers le couchant, nous parviendrions où nous voulions aller. Nous traversâmes toute la contrée jusqu'à la mer du Sud. La crainte de la famine ne nous détourna pas de ce dessein ; en effet, nous souffrîmes beaucoup de la faim pendant les dix-sept jours dont on nous avait parlé. Tout le long de la rivière, les habitants nous donnèrent beaucoup de manteaux en cuir de vache. Nous ne mangeâmes pas des fruits dont il a été question : nous ne vivions que d'une poignée de graisse de cerf que nous avions gardée pour le moment des privations. Enfin nous traversâmes la rivière, et nous marchâmes encore pendant dix-sept jours. Au coucher du soleil, nous arrivâmes dans de grandes vallées, au milieu de montagnes très-élevées. Nous parvînmes chez une peuplade qui, pendant le tiers de l'année, ne vit que de poudre de paille, et comme c'était dans cette saison-là que nous y passâmes, nous fûmes obligés de nous en nourrir comme eux.

Nous trouvâmes ensuite des maisons fixes, où il y avait beaucoup de maïs en réserve. On nous fit présent d'une grande quantité de farine, de calebasses, de haricots et de beaucoup d'étoffes en coton. Nous donnâmes tous ces objets à ceux qui nous accompagnaient; et ils en furent on ne peut plus satisfaits. Nous remerciâmes vivement le Seigneur de nous avoir conduits dans un pays si riche en vivres. Plusieurs de ces maisons étaient construites en terre; d'autres en nattes de roseau. De là nous fîmes cent lieues dans l'intérieur : nous trouvions toujours des maisons fixes, du maïs et des haricots. Les naturels nous donnèrent beaucoup de cerfs, d'étoffes de coton, meilleures que celles de la Nouvelle-Espagne, des coquillages, des coraux qui viennent de la mer du Sud, un grand nombre de turquoises que les Indiens se procurent dans le Nord; enfin ils nous apportaient tout ce qu'ils possédaient. Ils me firent présent de cinq émeraudes

dont ils avaient fait des flèches qui leur servent dans leurs danses et dans leurs divertissements. Comme elles me parurent très-belles, je leur demandai où ils se les étaient procurées, ils me dirent qu'ils les avaient eues dans des montagnes fort élevées qui sont vers le Nord : qu'ils les achetaient pour des panaches et des plumes de perroquets. Suivant eux, ces montagnes étaient fort peuplées, et il y avait des maisons fort grandes. Nous remarquâmes que dans ce pays les femmes étaient traitées avec plus d'égards que dans tout autre endroit des Indes que nous ayions vu. Elles portent des chemises de coton qui leur descendent jusqu'aux genoux, avec des demi-manches qni pendent à terre, et qui sont faites en peau de cerfs sans poil. Elles les lavent avec des racines dont l'odeur est très-forte, par ce moyen elles les conservent très-propres. Ces chemises sont fendues par devant; elles s'attachent avec des courroies. Ces Indiens portent des souliers. Tous venaient vers nous

pour que nous les touchassions et que nous fissions sur eux le signe de la croix, et ils étaient si importuns, que nous avions bien du mal à endurer leurs obsessions. Qu ils fussent malades ou bien portants, nous étions toujours obligés de les bénir. Il arrivait souvent que les femmes qui nous suivaient, mettaient au monde des enfants. Aussitôt ils prenaient le nouveau né, et nous l'apportaient pour le faire toucher et nous faire faire sur lui le signe de la croix. Ils nous accompagnaient toujours jusqu'à ce qu'ils nous eussent confiés à d'autres naturels. Toutes ces peuplades étaient fermement persuadées que nous venions du ciel. Lorsque nous étions en marche, nous restions toute la journée sans prendre de nourriture, et le soir nous mangions si peu qu'ils en étaient étonnés. Jamais ils ne s'aperçurent que nous étions fatigués, et en vérité nous étions si accoutumés au mal, qu'à peine y étions-nous sensibles. Nous les traitions avec beaucoup de ré-

serve et d'autorité; pour cela nous ne leur parlions que rarement. Le nègre était toujours chargé de s'entendre avec eux; c'était lui qui prenait des informations sur la route que nous voulions suivre, sur les peuplades et sur tout ce que nous voulions savoir. Nous traversâmes beaucoup de nations différentes, et Dieu ne cessa de nous protéger; car toujours nous les entendions et nous nous faisions comprendre. Nous nous exprimions par signes, ces gens nous répondaient de même, et avec autant de facilité que s'ils avaient parlé notre langue et nous la leur. Nous en connaissions six, mais nous ne pouvions pas nous en servir dans tous les endroits; puisque nous en trouvâmes plus de mille différentes dans toute cette contrée.

Ceux qui étaient en guerre faisaient à l'instant la paix pour venir nous recevoir et nous porter tout ce qu'ils possédaient, si bien que nous les laissâmes tous en paix. Nous leur fîmes entendre par signes qu'il y

avait dans le ciel un être que nous appellions Dieu, qu'il avait créé le ciel et la terre, que nous l'adorions et le regardions comme notre maître, que toutes les bonnes choses venaient de lui, que nous lui obéissions, et que, s'ils faisaient de même, ils s'en trouveraient fort bien. Nous découvrîmes de si bonnes dispositions chez ces gens-là, que si nous avions pu nous faire comprendre parfaitement, nous les aurions convertis. Nous nous expliquâmes le mieux possible, et par la suite, au lever et au coucher du soleil, ils poussaient de grands cris, élevaient les mains au ciel, et touchaient tout le corps. Ce sont des gens bien faits, très-intelligents et propres à tout.

CHAPITRE XXXII.

—

On nous donne des cœurs de cerfs.

Dans le village où l'on nous fit présent des émeraudes, on donna à Dorantès plus de six cents cœurs de cerfs ouverts (*coraçones de venados abiertos*), dont ils ont toujours de grandes provisions pour leur nourriture, ce qui fit que nous appelâmes cet endroit le

village des Cœurs (*el pueblo de los coraçones*). On peut entrer de ce côté dans beaucoup de provinces de la mer du Sud, et, si l'on veut y pénétrer par un autre endroit, on court risque de périr. La côte ne possède pas de maïs, on n'y mange que de la poudre de paille de blette (*bledo*), et des poissons qu'ils pêchent sur des radeaux, car ils ne construisent pas de canots. Les femmes couvrent leur nudité avec de l'herbe et de la paille; ce sont des gens très-tristes et peureux. Nous pensons qu'à partir de la côte, dans la direction des villages que nous avions laissés, il doit y avoir plus de mille lieues de pays habitées. Les naturels ont une grande abondance de vivres: ils sèment trois fois par an des haricots et du maïs. On y trouve trois espèces de cerfs, ils en ont d'aussi grands que les jeunes taureaux d'Espagne. Leurs maisons sont fixes : ils les nomment *buios*. Ils ont des poisons qu'ils retirent d'un arbre aussi élevé que nos pommiers. Il suffit de cueillir le fruit et d'en frot-

ter les flèches. Lorsque l'arbre n'a pas de fruit, ils cassent une branche et ils empoisonnent leurs flèches avec la séve qui en découle. Il y a beaucoup d'arbres de ce pays qui sont si vénéneux, que si, après avoir écrasé les feuilles, on les met dans l'eau, les cerfs et tous les animaux qui en boivent meurent à l'instant.

Nous séjournâmes trois jours dans ce village. A une journée de marche au delà il y en avait un autre dans lequel nous reçûmes une averse si considérable, qu'une rivière en fut augmentée, et nous fûmes obligés d'attendre quinze jours pour la passer. Pendant ce temps-là, Castillo vit au cou d'un Indien une boucle de ceinturon d'épée dans laquelle était introduit un clou en fer. Il la prit, et il demanda ce que c'était. Ils nous répondirent que cela venait du ciel, que cette boucle avait été apportée dans ce pays par des hommes qui portaient de la barbe comme nous, qui étaient arrivés du ciel sur les bords de cette rivière, qu'ils avaient des chevaux,

des lances et des épées, et qu'ils avaient tué deux naturels à coups de lances Nous nous informâmes le plus adroitement possible de ce qu'avaient fait ces hommes : ils nous racontèrent qu'ils avaient été à la mer, qu'ils avaient mis leurs lances dans l'eau, qu'eux-mêmes s'y étaient mis ensuite, et que jusqu'au coucher du soleil ils les avaient vus sur l'eau. Nous remerciâmes Dieu avec ardeur de ce que nous entendions; car cela nous fit concevoir l'espérance d'avoir des nouvelles des chrétiens. D'un autre côté, nous étions extrêmement affligés, pensant que ce ne pouvaient être que des gens qui étaient venus par mer faire de découvertes. Enfin nous eûmes sur eux des rapports si certains, que nous nous remîmes en route avec plus d'ardeur encore; et plus nous avançâmes, plus nous entendîmes parler d'eux. Nous dîmes aux naturels que nous allions chercher ces gens afin de leur dire de ne pas les tuer, de ne pas les mettre en esclavage, ni les arracher à leur pays;

en un mot, de ne leur faire aucun des torts dont ils se plaignaient : cela leur fit un plaisir extrême. Nous parcourûmes une grande distance déserte; les habitants s'étaient enfuis dans les montagnes, en abandonnant leurs cultures dans la crainte des chrétiens. Ce fut pour nous un chagrin cruel de voir un pays si fertile, si beau, si bien arrosé de ruisseaux et de rivières, et de ne trouver que des villages abandonnés, réduits en cendres, et quelques habitants décharnés, malades et fugitifs. Comme ils ne pouvaient cultiver la terre, ils assouvissaient leur faim avec des écorces d'arbres et des racines. Pendant la route nous souffrions aussi de la famine, les naturels ne nous étaient que très-peu utiles; ils étaient si affaiblis, qu'ils semblaient près de mourir. Ils apportèrent des manteaux qu'ils avaient sauvés des mains des chrétiens, et nous les donnèrent. Ils nous racontèrent que ceux-ci ayant pénétré dans le pays, avaient détruit et brûlé les villages, emmené

la moitié des hommes, toutes les femmes et les enfants, et que ceux qui avaient pu s'échapper étaient encore en fuite. Nous les voyions si effrayés, qu'ils n'osaient s'arrêter nulle part, encore moins travailler à la terre; ils n'y pensaient même pas. Ils semblaient décidés à se laisser mourir, préférant finir ainsi que d'être traités aussi cruellement qu'ils l'avaient été. Ils paraissaient nous voir avec beaucoup de plaisir; cependant nous craignions qu'en arrivant chez les naturels qui étaient près des chrétiens, et en guerre avec eux, ils ne se vengeassent sur nous en nous maltraitant. Lorsque Dieu nous permit d'y arriver, ces Indiens eurent pour nous la même crainte et le même respect que les autres; ce dont nous ne fûmes pas faiblement étonnés. Cela prouve que, pour convertir ces gens et pour les soumettre à votre majesté impériale, il faut les traiter avec douceur; et que c'est le seul moyen d'y parvenir. Ils nous conduisirent dans un village, qui est sur la crête d'une montagne:

pour s'y rendre il faut gravir une hauteur très-escarpée. Nous trouvâmes un grand nombre de naturels qui s'y étaient réfugiés dans la crainte des chrétiens. Ils nous reçurent fort bien, nous donnèrent ce qu'ils possédaient, entre autres choses, plus de deux mille charges de maïs, que nous distribuâmes aux misérables qui nous y avaient conduits. Le lendemain nous expédiâmes quatre messagers dans le pays, comme nous en avions l'habitude, afin de rassembler le plus de monde possible dans un village des environs, et nous partîmes avec tous les habitants de l'endroit où nous étions. Nous trouvions toujours les traces des endroits où les chrétiens avaient passé la nuit. A midi nous rencontrâmes nos envoyés, qui nous dirent qu'ils n'avaient vu personne, que tous les naturels s'étaient enfuis au fond des forêts, dans la crainte que les chrétiens ne les tuassent ou ne les fissent esclaves. La veille au soir, en se cachant derrière des arbres, nos gens avaient aperçu les

chrétiens, et ils les avaient vus emmener beau. coup d'Indiens enchaînés. Ceux qui nous accompagnaient en furent très-effrayés; plusieurs revinrent sur leurs pas pour donner avis chez eux de l'arrivée des chrétiens, et un plus grand nombre se serait en allé de même, si nous ne leur eussions dit de ne pas le faire et de n'avoir aucune crainte. Cela les consola beaucoup, et ils furent moins tristes. Il y avait avec nous des Indiens qui venaient de cent lieues de là, nous avions bien de la peine à leur persuader de retourner chez eux. Nous séjournâmes dans cet endroit pour les tranquilliser. Le lendemain nous marchâmes toute la journée, et nous passâmes la nuit sur la route. Le jour suivant, ceux que nous avions envoyés en éclaireurs nous menèrent où ils avaient vu des chrétiens. Le soir, quand nous arrivâmes dans cet endroit, nous vîmes clairement qu'ils avaient dit vrai, et nous reconnûmes que c'étaient des cavaliers, aux

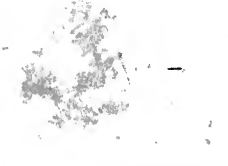
pieux auxquels on avait attaché les chevaux.

Depuis cet endroit, que l'on nomme le Rio Petutan, jusqu'à la rivière où Diégo de Guzman arriva, on peut compter quatre-vingts lieues, à partir de celui où nous avions entendu parler des chrétiens (1), et depuis l'endroit où nous avions été arrêtés par la pluie, il peut y avoir environ douze lieues, et autant de ce dernier village à la mer du Sud. Dans toute la contrée où finissent les montagnes, nous remarquâmes des traces nombreuses d'or, d'antimoines, de fer, de cuivre et d'autres métaux. Dans la partie où les maisons sont fixes, la température est si élevée, que l'on a très-

(1) Ce passage étant très-obscur, je reproduirai le texte: *Desde aquì, que se llama el Rio de Petutan, hastà el Rio donde llegò Diego de Guzman puede haver hastà el, desde donde supimos de christianos ochenta leguas.* On peut proposer cette version : Depuis le Rio Petutan, jusqu'à la rivière où arriva Guzman, qui est l'endroit où nous entendîmes parler des chrétiens, etc. Ou bien encore celle-ci : Du Rio Petutan, qui est la rivière où entra Diégo de Guzman, on compte quatre-vingts lieues jusqu'à l'endroit où nous entendîmes parler des chrétiens.

chaud, même au mois de janvier. Depuis ces maisons jusqu'à la partie méridionale du pays, qui est dépeuplée, et jusqu'à la mer du Nord la contrée est déserte et très-pauvre. C'est là que nous souffrîmes une famine incroyable. Les Indiens qui parcourent ce pays, sont de mœurs très-cruelles. Ceux qui ont des maisons fixes, et ceux qui sont au delà, ne font aucun cas de l'or et de l'argent, et ne pensent pas qu'on puisse en tirer un avantage.

CHAPITRE XXXIII.



Nous voyons des traces de chrétiens.

Aussitôt que nous eûmes aperçu des indices certains de la présence des chrétiens, et que nous sûmes qu'ils étaient si près de nous, nous rendîmes au Seigneur des grâces infinies, pour avoir daigné nous retirer d'une captivité si cruelle et si misérable. Chacun, en réflé-

chissant au temps que nous étions restés dans ce pays, ainsi qu'aux dangers et aux maux que nous avons éprouvés, peut se faire une idée de la joie que nous en ressentîmes. Le soir je priai un de mes compagnons d'aller à la recherche des chrétiens qui s'éloignaient du pays que nous quittions. Chacun d'eux refusa de le faire, disant que c'était trop fatigant et trop dangereux; ils pouvaient cependant s'acquitter mieux que moi de cette commission, puisqu'ils étaient plus vigoureux et plus jeunes. Voyant leur mauvaise volonté, le lendemain matin je pris avec moi le nègre et onze Indiens, je suivis les traces des chrétiens, et je traversai trois villages où ils avaient dormi Je fis dix lieues ce jour-là. Le lendemain je rencontrai quatre chrétiens à cheval qui furent tout stupéfaits de me voir vêtu d'une manière si étrange et au milieu de ces Indiens. Ils me regardèrent pendant longtemps avec tant d'étonnement qu'ils ne proféraient aucune parole. Je leur dis de me

conduire à leur chef, et nous nous rendîmes à une demi-lieue de là, où était Diégo de Alcaraz, leur capitaine. Dès que je lui eus parlé, il me dit qu'il ne savait que faire, que depuis longtemps il n'avait pu prendre des Indiens, qu'il ne savait où aller parce que ses gens commençaient à souffrir de la famine. Je lui dis que Dorantès et Castillo étaient à dix lieues de là, avec beaucoup de monde que nous aménions avec nous. Aussitôt il leur expédia trois cavaliers et cinquante Indiens : le nègre servit de guide. Je lui demandai de certifier l'année, le mois et le jour où il m'avait trouvé, et dans quel état; ce qu'il fit. Depuis cette rivière jusqu'à la ville des chrétiens nommée Sant-Miguel, chef-lieu du gouvernement de la province de la Nouvelle-Galice, on compte trente lieues.

CHAPITRE XXXIV.

—

J'envoie chercher les chrétiens.

Cinq jours après, Andrès Dorantès et Alonso Castillo vinrent avec ceux qui avaient été les chercher. Ils amenèrent six cents personnes appartenant à un village dont tous les habitants s'étaient enfuis dans les forêts, et se cachaient dans l'intérieur par crainte des

chrétiens. Les naturels qui nous accompagnaient avaient fait revenir tous ces Indiens et les avaient conduits où nous étions. Quand ils furent arrivés, Alcaraz me pria d'envoyer appeler les habitants des villages du bord du fleuve, qui s'étaient enfuis dans les bois, afin de leur ordonner de nous apporter des vivres ; mais cette dernière précaution n'était pas nécessaire, parce qu'ils avaient toujours le plus grand soin de nous. Nous envoyâmes aussitôt nos messagers, et bientôt arrivèrent six cents Indiens chargés de tout le maïs qu'ils avaient pu recueillir. Il était renfermé dans des pots bouchés avec de la terre et qu'ils avaient enfouis pour les cacher ; ils nous en apportèrent le plus qu'ils purent ; mais nous ne voulûmes en prendre que ce qui nous était nécessaire : nous donnâmes le reste aux chrétiens pour qu'ils se le partageassent entre eux. Ces derniers nous causèrent les plus grands chagrins, ils voulaient absolument faire esclaves ceux qu'on nous avait



amenés. Dans tous ces embarras nous abandonnâmes nos arcs, nos turquoises, nos bourses, beaucoup de flèches, et nous oubliâmes les cinq émeraudes qui furent perdues. Nous donnâmes aux chrétiens une grande quantité de manteaux de vaches et d'autres objets que nous avions. Nous vîmes les Indiens excessivement affligés : nous leur dîmes de retourner chez eux, de se tranquilliser, et de semer leurs maïs. Ils ne voulaient pas y consentir, et refusaient de nous quitter comme avaient fait les autres Indiens, redoutant de mourir en route. Ils disaient que dans notre compagnie ils n'avaient pas peur des chrétiens ni de leurs lances. Les chrétiens étaient extrêmement fâchés de tout cela, ils faisaient dire aux naturels, par les interprètes, que nous étions leurs compatriotes, qu'ils nous avaient perdus depuis longtemps, que nous n'avions ni bonheur ni courage, qu'ils étaient les maîtres du pays, et qu'il fallait leur obéir. Cependant les Indiens ne faisaient au-

cun cas de leurs discours, et ils disaient entre eux qu'ils mentaient parce que nous venions du côté où le soleil se levait, et les chrétiens du côté où il se couchait, que nous guérissions les malades, tandis que ceux-ci tuaient ceux qui se portaient bien, que nous étions nus et sans chaussures, tandis que les autres étaient habillés, avaient des chevaux et des lances : que nous ne désirions rien posséder, qu'au contraire nous donnions tout au moment où nous venions de le recevoir, sans rien garder, et que les nouveau venus ne pensaient qu'à voler ce qu'ils trouvaient et ne donnaient rien à personne. C'est ainsi qu'ils rapportaient tout ce que nous avions fait, et qu'ils exagéraient même nos actes pour nous opposer aux autres. Ils répondirent dans ce sens à l'interprète des chrétiens. Ils parlaient de même aux autres naturels, et dans une langue que nous comprenions. Les Indiens qui s'en servent se nomment *Prima-Haïtu* : c'est un dialecte comme chez nous le

biscayen. Pendant plus de quatre cents lieues nous ne trouvâmes que ce dialecte en usage. Enfin rien ne put faire croire aux Indiens que nous étions chrétiens comme les autres. Ce n'est qu'avec bien du mal que nous parvînmes à les faire retourner chez eux. Nous leur ordonnâmes de se tranquilliser, de rentrer dans leurs villages et de cultiver la terre ; car depuis qu'on l'avait abandonnée elle s'était remplie de buissons.

Le sol est plus fertile dans cet endroit que dans tout autre pays des Indes, les vivres sont très-abondants : on fait trois récoltes par an : les fruits y sont en profusion, les rivières très-belles et l'eau fort bonne. On y trouve des indices certains de mines d'or et d'argent. La population y est excellente ; les naturels se soumettent très-volontiers aux chrétiens, qui sont leurs amis. Ils sont beaucoup mieux faits que ceux du Mexique ; enfin c'est un pays auquel il ne manque rien pour être parfait.

Quand nous eûmes congédié les Indiens, ils nous dirent qu'ils nous obéiraient, qu'ils établiraient leurs villages, si les chrétiens les laissaient faire, et je proteste que, s'ils ne l'ont pas fait, c'est la faute de ces derniers. Après que nous eûmes renvoyé les Indiens tranquillisés, en les remerciant du mal qu'ils s'étaient donné pour nous, les chrétiens nous envoyèrent en état d'arrestation auprès d'un alcade, nommé Zebreros, et de deux autres individus. Ces gens nous emmenèrent dans des forêts et dans des déserts, afin de nous éloigner de tout rapport avec les Indiens, et pour que nous ne pussions ni voir ni entendre ce qu'ils feraient eux-mêmes. Cela doit faire connaître combien l'espérance est trompeuse : nous allions chercher la liberté, et au moment d'en jouir tout le contraire arrive. Leur dessein était de courir après les Indiens que nous venions de congédier tranquilles et sans frayeur; ce qu'ils firent pendant deux jours. Ils nous menèrent dans les montagnes,

sans eau, égarés, et sans que nous trouvassions un chemin tracé. Nous pensions tous mourir de soif; sept hommes périrent, et un grand nombre d'Indiens amis, que les chrétiens avaient avec eux, ne vécurent que jusqu'au lendemain à midi : le soir nous trouvâmes de l'eau. Nous fîmes avec eux vingt-cinq lieues environ ; enfin nous arrivâmes dans un village d'Indiens soumis. L'alcade qui nous conduisait nous y laissa, et il se rendit à trois lieues plus loin dans un autre village nommé *Culiaçan*, où résidait Melchior Diaz, alcade major et capitaine de la province.

CHAPITRE XXXV.

Comment nous fûmes reçus par l'alcade major le soir de notre arrivée.

Aussitôt que l'alcade major fut instruit que nous arrivions, il se mit en route et il vint où nous étions. Il pleura abondamment avec nous, et rendit grâces à Dieu notre Seigneur, de la grande miséricorde dont il avait usé à notre égard. Il nous parla, nous traita avec

beaucoup de bonté, et nous offrit au nom de Nuño de Guzman et du sien tout ce qu'il possédait. Il parut très-sensible au mauvais accueil et aux mauvais traitements que nous avions reçus d'Alcaraz et de ses compagnons. Je suis certain que si ce dernier eût été présent, il aurait cherché à se disculper de sa manière d'agir envers nous et envers les Indiens. Nous partîmes le lendemain. L'alcade nous pria instamment de rester dans le pays, disant que nous pourrions être d'une grande utilité au service de Dieu et de votre majesté parce que le pays était abandonné, ravagé, sans culture, et que les Indiens s'étaient enfuis, et se cachaient dans les forêts sans oser retourner dans leurs villages. Il nous dit de les faire appeler, et de leur ordonner au nom de Dieu et de votre majesté de revenir habiter la plaine et cultiver la terre. Cela nous parut d'une exécution très-difficile, n'ayant plus avec nous aucun des Indiens qui nous accompagnaient, et qui nous comprenaient. Enfin

nous essayâmes de réussir auprès de deux Indiens prisonniers qui étaient du même pays que les autres, et qui s'étaient trouvés entre les mains des chrétiens au moment de notre arrivée. Ils avaient vu tout le monde qui nous accompagnait, et ils avaient appris par ces gens, l'autorité et la puissance que nous exercions dans toutes les contrées que nous avions traversées, les merveilles que nous avions faites, les malades que nous avions guéris, et bien d'autres événements. Nous envoyâmes avec ces Indiens d'autres naturels du village pour aller rappeler ceux qui s'étaient enfuis dans les montagnes, et les habitants du Rio Petutan où nous avions trouvé les chrétiens. Nous leur ordonnâmes de leur dire de venir, que nous voulions leur parler, et, pour que nos envoyés fussent sans crainte et que les autres vinssent avec eux, nous leur donnâmes une des grandes calebasses que nous portions à la main, et qui étaient notre insigne le plus respecté. Ils l'emportèrent et

partirent. Cinq jours après ils revinrent avec trois chefs qui s'étaient d'abord enfuis dans les montagnes, quinze hommes les suivaient. Ils apportèrent des coquillages, des turquoises et des plumes. Nos envoyés nous dirent qu'ils n'avaient pas trouvé les Indiens dans l'endroit où nous étions arrivés, parce que les chrétiens les ayant attaqués de nouveau, ces gens s'étaient enfuis dans les bois. Melchior Diaz chargea l'interprète de dire de notre part à ces Indiens que nous étions envoyés par le Dieu qui est dans le ciel, que nous avions parcouru le monde pendant de longues années, en disant à tous les hommes que nous rencontrions de croire en lui et de le servir, parce qu'il était le souverain maître de toutes choses, qu'il récompensait les bons et punissait les méchants de la peine du feu éternel, que, lorsque les bons mourraient, il les enlevait au ciel où l'on ne mourait jamais, où l'on n'avait ni faim, ni soif, ni froid, ni aucun besoin, et où l'on jouissait de la plus grande gloire ima-

ginable. Que ceux qui refusaient de croire en lui et de lui obéir étaient précipités sous terre dans des feux immenses, en compagnie des démons; que ce feu ne s'éteindrait jamais et ne cesserait de les faire souffrir. Que si au contraire ils voulaient être chrétiens et servir Dieu comme on le leur indiquerait, ils seraient regardés comme nos frères et fort bien traités; que nous ordonnerions aux chrétiens de ne leur faire aucun tort, de ne pas les enlever de leurs pays, et d'avoir pour eux beaucoup d'amitié. S'ils n'acceptaient pas ces propositions, les chrétiens leur feraient le plus grand mal et les emmeneraient en esclavage dans un autre pays. Ils répondirent à l'interprète qu'ils seraient très-bons chrétiens et qu'ils serviraient Dieu. Nous leur demandâmes qui ils adoraient, à qui ils faisaient des sacrifices, et demandaient l'eau pour leur maïs et la santé pour eux. Ils répondirent que c'était à un homme qui habitait le ciel, qu'il se nommait *Aguar*; qu'ils le croyaient le

créateur du monde et de tout ce qu'il renferme. Les ayant interrogés pour savoir comment ils avaient appris ces choses, ils répondirent que leurs pères et leurs ancêtres le leur avaient dit, et qu'ils savaient depuis fort longtemps que l'eau et toutes les bonnes choses venaient de là. Nous leur dîmes que nous appelions cet être Dieu ; qu'ils devaient l'appeler ainsi, le servir, l'adorer comme nous l'adorons, et qu'ils s'en trouveraient bien. Ils promirent de s'y conformer. Nous leur ordonnâmes de quitter les forêts, de venir tranquillement habiter le pays, de reconstruire leurs maisons, d'en élever une pour Dieu, et de mettre à l'entrée une croix comme celle que nous avions ; et, lorsqu'ils verraient venir les chrétiens, d'aller à leur rencontre avec des croix à la main, sans porter ni flèches ni armes, de les conduire chez eux et de les nourrir ; que par ce moyen ceux-ci ne leur feraient pas de mal, et qu'au contraire ils seraient leurs amis. Ils dirent qu'ils le feraient

comme nous l'avions prescrit. Le capitaine leur donna des manteaux, et ils s'en retournèrent en emmenant avec eux les deux prisonniers qui avaient servi de messagers. Cela se passa en présence du notaire du pays, et de beaucoup d'autres témoins.

CHAPITRE XXXVI.

Nous faisons faire des églises.

Dès que les Indiens furent partis, tous les naturels de cette province, qui étaient amis des chrétiens, ayant su que nous étions arrivés, vinrent nous apporter des plumes et des coquillages. Nous leur ordonnâmes de faire des églises et d'y mettre des croix, car ils

n'en avaient pas encore construit. Nous fîmes amener les fils des principaux habitants et nous les baptisâmes. Ensuite le capitaine promit solennellement devant Dieu de ne pas faire de courses dans le pays, de ne pas permettre que l'on en fît, et de ne réduire en esclavage aucun des habitants des contrées que nous avions pacifiées. Il s'engagea à tenir sa promesse jusqu'à ce que votre majesté et le gouverneur Nuño de Guzman, ou le vice-roi, eussent pris la décision qui serait convenable au service de Dieu et de l'empereur. Quand les enfants furent baptisés, nous partîmes pour la ville de Sant-Miguel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, des Indiens vinrent nous dire qu'un grand nombre de naturels sortaient des forêts, repeuplaient la plaine, faisaient des églises et des croix, et tout ce que nous avions ordonné. Chaque jour nous apprenions ce qui se passait, et que l'on nous obéissait complétement Quinze jours après Alcaraz arriva

avec les chrétiens qui l'avaient accompagné pour faire une pointe dans l'intérieur. Ils racontèrent au capitaine que les Indiens étaient sortis des forêts, qu'ils avaient repeuplé la plaine, et qu'ils avaient laissé une population très-nombreuse dans un endroit, qui auparavant était abandonné et désert. Ces naturels venaient les recevoir en portant des croix à la main, les conduisaient à leurs demeures, leur donnaient ce qu'ils possédaient. Les nôtres avaient passé la nuit chez eux, et avaient été fort étonnés de leur nouvelle manière d'agir. Les Indiens dirent qu'ils étaient tranquillisés : Alcaraz défendit de leur faire du mal, et il les quitta.

Dieu a daigné permettre dans sa miséricorde infinie que sous le règne de votre majesté, ces nations aient été volontairement, et de leur plein gré soumises à notre Créateur. Nous sommes persuadés que cette soumission sera durable, que votre majesté fera ce qui est nécessaire pour les conserver dans

cet état, ce qui sera très-facile, car pendant deux mille lieues que nous avons faites par terre, ou par mer, sur nos barques, et pendant dix mois que nous avons voyagé après notre esclavage, nous n'avons trouvé dans ce pays aucune trace d'idolâtrie.

Nous avons traversé d'une mer à l'autre, et d'après des observations faites avec beaucoup de soin, nous avons remarqué qu'il pouvait y avoir douze cents lieues dans la plus grande largeur. Nous avons appris que sur la côte du Sud, on trouve des perles, beaucoup de richesses, et que c'est la partie la meilleure de tout le pays.

Nous restâmes jusqu'au 15 mai dans la ville de Sant-Miguel. Nous fîmes un séjour aussi long, parce que voulant se rendre à la ville de Campostelle, résidence du gouverneur Nuño de Guzman, on est forcé de faire cent lieues dans une contrée tout à fait déserte et ennemie. Nous fûmes obligés de voyager avec nos gens et vingt cavaliers qui nous accompagnèrent

pendant quarante lieues. Depuis l'endroit où ils nous quittèrent, nous continuâmes notre marche en compagnie de six chrétiens qui emmenaient cinq cents esclaves indiens. Étant arrivés à Campostelle, nous fûmes fort bien reçus par le gouverneur qui nous donna de quoi nous vêtir. Je fus longtemps à m'accoutumer à porter des habillements, et je ne pouvais dormir que par terre. Dix ou douze jours après nous partîmes pour Mexico. Pendant toute la route nous fûmes fort bien traités par les chrétiens; un grand nombre venaient au-devant de nous, et remerciaient Dieu de nous avoir fait échapper à d'aussi grands dangers. Nous arrivâmes un dimanche, la veille de Saint-Jacques. Le vice-roi et le marquis del Valle (Fernand Cortez), nous reçurent avec le plus grand plaisir et nous traitèrent fort bien. Ils nous donnèrent des habillements, nous offrirent tout ce qu'ils possédaient, et le jour de Saint-Jacques, il y eut des carrousels et des combats de taureaux.

CHAPITRE XXXVII.

—

De ce qui m'arriva quand je voulus retourner en Espagne.

Après nous être reposés deux mois à Mexico, je désirai retourner en Espagne. J'allais m'embarquer au mois d'octobre, lorsqu'une tempête s'éleva et fit échouer le navire; alors je résolus d'attendre la fin de l'hiver, car ce temps est très-dangereux pour

la navigation. Quand une partie de l'hiver fut passée, Andrès Dorantès et moi nous nous rendîmes à La Vera-Cruz, où nous attendîmes le dimanche des Rameaux pour nous mettre en mer. Nous restâmes quinze jours à attendre le vent. Le navire avait une grande voie d'eau : je le quittai, et je m'embarquai sur un autre qui devait faire le voyage; mais Dorantès y resta. Le 10 du mois d'avril nous mîmes à la voile : trois vaisseaux voyagèrent de conserve pendant cinquante lieues. Les deux autres navires faisaient beaucoup d'eau; une nuit ils disparurent et nous ne les vîmes plus. Nous crûmes que les pilotes et le capitaine, n'ayant pas osé s'avancer plus avant avec ces bâtiments, étaient retournés au port d'où ils étaient partis, sans nous en rien faire savoir : nous continuâmes donc notre route. Le 4 de mai nous arrivâmes à la Havane dans l'île de Cuba. Nous y attendîmes jusqu'au 2 juin l'arrivée des deux autres navires; enfin nous en partîmes, craignant beaucoup de rencontrer

les Français, qui, peu de jours auparavant, nous avaient enlevé trois vaisseaux dans ces parages. A la hauteur de l'île de Belmuda (*Bermude*), nous fûmes assaillis par une tempête que doivent essuyer tous ceux qui passent dans cet endroit; ce qui confirme le dicton des gens qui prétendent que la tempête parcourt cette île sans la quitter. Pendant toute une nuit nous nous crûmes morts. Dieu permit que le matin la tempête cessa, et nous poursuivîmes notre route. Vingt-neuf jours après avoir quitté la Havane, nous avions fait quinze cents lieues, distance qui sépare cette île de celles des Açores. Le lendemain en passant près de l'île del Cuervo (*du Corbeau*) nous aperçûmes un vaisseau français. Vers midi il commença à nous donner la chasse en compagnie d'une caravelle qu'il avait prise à des Portugais. Le soir nous aperçûmes neuf voiles; mais elles étaient si éloignées, que nous ne pûmes voir si c'était des Portugais ou les navires qui étaient partis avec nous, et qui

nous suivaient. A l'approche de la nuit le Français était à une portée d'espingole de nous. Aussitôt qu'il fut tout à fait sombre, nou schangeâmes de route pour l'éviter; mais comme il était très-près de nous, il s'en aperçut et nous suivit. Trois ou quatre fois nous répétâmes la même manœuvre. Il aurait bien pu nous prendre s'il eût voulu; mais il paraît qu'il attendait le jour. Grâce au ciel, au lever du soleil nous nous trouvâmes, le Français et nous, entourés par les neuf voiles que nous avions aperçues la veille au soir, et nous reconnûmes qu'elles faisaient partie de la flotte portugaise. Alors je remerciai Dieu de m'avoir fait échapper aux dangers de la terre et de la mer. Le Français ayant aperçu la flotte portugaise, démara la caravelle qu'il remorquait. Elle était chargée de nègres, et il la conduisait avec lui pour nous faire voir qu'il était Portugais, et pour que nous l'attendissions. Au moment de l'abandonner, il dit au capitaine et au pilote que nous étions

des Français, et que nous voyagions de conserve. Il fit mettre à l'instant soixante rames à la mer, et il commença à tirer au large à toutes voiles et à rames : il allait d'une vitesse incroyable. La caravelle qu'il avait laissée, se dirigea vers le galion. Le patron dit à l'amiral que notre navire et l'autre étaient français. Au moment où nous nous approchâmes du galion toute la flotte ayant vu la direction que nous avions prise, fut persuadée que nous étions Français, et se disposa au combat en venant sur nous. Quand nous fûmes près d'eux, nous fîmes une salve, alors ils reconnurent que nous étions des amis, et qu'ils avaient été dupés par le corsaire qui échappait, après avoir dit que nous étions Français et de sa suite. Quatre caravelles se mirent à sa poursuite; le galion s'approcha de nous, et lorsque nous l'eûmes salué, le capitaine, Diégo de Silveira, nous demanda d'où nous venions, et quel était notre chargement. Nous dîmes que nous arrivions de la Nouvelle-

Espagne avec de l'or et de l'argent. Il nous demanda pour combien nous en avions. Notre capitaine lui répondit qu'il pouvait y en avoir pour trois cent mille castillans. « Sur ma foi, vous retournez bien riches, lui dit Diégo de Silveira, vous avez cependant un fort mauvais navire et une bien misérable artillerie. Ce chien de renégat de Français, quel beau morceau il a perdu, le bâtard : or sus, puisque vous avez échappé, suivez-moi sans vous éloigner, et avec l'aide de Dieu, je vous conduirai en Espagne. » Peu de temps après les caravelles qui avaient été à la poursuite du Français revinrent, parce qu'il leur avait paru marcher trop vite, d'autant plus qu'elles ne voulaient pas abandonner la flotte, où se trouvaient trois navires chargés d'épiceries. Nous abordâmes à l'île de Tercere, où nous nous reposâmes quinze jours en attendant un autre navire qui arrivait de l'Inde, et qui était de la compagnie de trois vaisseaux escortés par l'escadre. Nous partîmes tous en-

semble, et nous entrâmes dans le port de Lisbonne, le soir du 15 d'août, jour de notre seigneur saint Laurent, l'an 1537. Comme tout ce que j'ai dit dans cette relation est vrai, je le signe de mon nom.

CABEÇA DE VACA.

La relation d'où l'on a tiré cet ouvrage était signée du nom de l'auteur, et scellée du cachet de ses armes.

CHAPITRE XXXVIII.

—

De ce qui est arrivé à ceux qui firent le voyage des Indes.

Puisque j'ai écrit la relation de tout ce qui s'est passé dans le voyage à la Floride, dans les incursions faites dans le pays, et pendant mon retour jusqu'en Espagne, je vais aussi conter ce qu'il advint des vaisseaux et des personnes que je laissai aux Indes. Je ne l'ai pas fait

plus tôt, parce que je n'en ai eu connaissance que lorsque nous sommes sortis de ce pays, et que nous avons retrouvé quelques-uns de nos compagnons dans la Nouvelle-Espagne. Nous en avons aussi revu en Castille qui nous ont appris le résultat de cette expédition, et tout ce qui est arrivé quand nous eûmes quitté les trois vaisseaux, car il y en avait déjà un de perdu sur la côte Brava (*Périlrilleuse*). Ces navires étaient déjà en grand danger : ils portaient jusqu'à cent personnes et fort peu de vivres. Dix femmes mariées y étaient embarquées : une d'elles prédit au gouverneur bien des choses qui lui sont arrivees dans son voyage. Elle lui avait déjà rappelé tout cela avant qu'il ne débarquât, afin de l'empêcher de pénétrer dans le pays, car elle pensait que ni lui, ni aucun des nôtres n'échapperaient. Si cela arrivait à quelqu'un, Dieu, lui avait-elle dit, ferait pour cette personne de très-grands miracles. Le gouverneur répondit que lui et tous les siens

allaient pour combattre, et pour conquérir des pays sauvages, très-nombreux et très-extraordinaires, qu'il était certain que beaucoup de gens mourraient dans cette expédition; mais que ceux qui en reviendraient, seraient très-heureux et très-riches, car il connaissait les richesses du pays. Puis, lui ayant demandé où elle avait appris les événements passés et futurs qu'elle lui avait prédits, elle répondit qu'une femme maure le lui avait dit avant de quitter l'Espagne. Le gouverneur nous avait répété tout cela, et chaque événement avait eu lieu comme on l'avait annoncé. Avant notre départ, Pamphilo de Narvaez laissa pour son lieutenant et capitaine de tous les navires, Carvallo, natif de Cuença de Hurte. Il avait donné l'ordre positif à tous les bâtiments de marcher de conserve droit à Panuco, en se tenant toujours près de la côte, de chercher le meilleur port possible, afin d'y entrer et de nous attendre. Pendant le voyage des navires, les personnes qui les

montaient rapportèrent qu'ils avaient vu les événements se passer comme cette femme les avait prédits à ses amies. Elle leur avait dit que puisque leurs maris pénétraient dans l'intérieur, et s'exposaient à de si grands dangers, il ne fallait plus penser à eux, et qu'elle allait chercher un autre mari, ce qu'elle fit. Ses amies imitèrent son exemple, épousèrent ceux qui restèrent dans le bâtiment ou vécurent en concubinage. Aussitôt que l'on eut levé l'ancre, on fit voile sans découvrir un port, et l'on retourna en arrière. A cinq lieues plus bas de l'endroit où nous avions debarqué, on aperçut un golfe qui entrait dans les terres jusqu'à une profondeur de sept ou huit lieues : c'était le même que nous avions découvert, et où nous avions trouvé des caisses comme celles d'Espagne, dans lesquelles étaient des cadavres de chrétiens. Les trois navires entrèrent dans ce port. Le vaisseau qui revint de la Havane avec un brigantin, nous chercha pendant un

an, et ne nous ayant pas trouvés, il fit voile pour la Nouvelle-Espagne. Le port dont je viens de parler est le meilleur du monde : il a six brasses de profondeur à l'entrée, et cinq près de la terre. Le fond est de vase; la mer y est toujours tranquille : il peut contenir un grand nombre de vaisseaux; le poisson y est fort abondant; il est à cent lieues de la Havane, ville de chrétiens, dans l'île de Cuba, et précisément au nord de cette place. Des bises soufflent continuellement dans ces parages : on peut se rendre d'un port à l'autre dans quatre jours; les bâtiments vont et viennent à *quartel.*

Après avoir donné le récit de ce qui est arrivé aux vaisseaux, il est bien de faire connaître le nom et la patrie de ceux que le Seigneur a daigné faire échapper à tous ces malheurs et ramener dans ces royaumes. Le premier est Alonso del Castillo Maldonado, natif de Salamanque, fils du docteur Castillo et de doña Aldonça Maldonado; le second, Andrès

Dorantès, fils de Pablo Dorantès, natif de Bejar, bourgeois de Gibraleon; le troisième, Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, fils de Francisco de Véra, petit-fils de Pédro de Véra, le conquérant des Canaries; sa mère se nommait doña Térésa Cabeça de Vaca, de Xérès de la Frontera; le quatrième, Estevanico, c'était un nègre arabe, natif d'Azamor.

DEO GRACIAS!

FIN.

Imprimé à Valladolid par Fernandez de Cordoue, 1555.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



